

**PAGES
MANQUANTES**

Le Monde Illustré
Album Universel



JEUNES MARIÉS DE JADIS

Pianola Métrostyle

Le Pianola est un petit instrument qui se place devant le piano, et au moyen duquel n'importe qui, sans connaissances musicales, peut jouer les 15,000 morceaux dont se compose notre répertoire. L'expression et le mouvement sont guidés par la personne qui joue, permettant ainsi d'y mettre sa propre interprétation.

Pianola-Métrostyle,
\$275.00.

Pianola-Aeriola,
\$200.00.

Pianos avec le Pianola-Métrostyle, en dedans de \$600 à \$1,000.

Termes faciles.

Si merveilleux que soit cet instrument, il ne peut être cependant comparé au **nouveau Pianola-Métrostyle**, qui possède les mêmes avantages avec, en plus, une construction différente et un mécanisme plus sensible qui est beaucoup plus facile à opérer et qui permet d'obtenir des nuances d'expression beaucoup plus délicates.

Ceux qui ne connaissent que le pianola ordinaire n'ont pas d'idée de ce qu'est le **Pianola Métrostyle** au point de vue artistique. Non seulement l'exécution technique est irréprochable, mais les interprétations des virtuoses et des compositeurs modernes, métrostylées et signées par eux-mêmes sur le **Pianola Métrostyle**, permettent à la personne qui joue le **Pianola-Métrostyle** de reproduire ces compositions avec exactement les mêmes nuances de mouvement telles que les musiciens les ont exécutées — tout en laissant cependant l'exécutant entièrement libre de produire ses idées personnelles, s'il croit faire mieux que **Grieg, Paderewski, Moszkowski, Chaminade**, et les plus grands compositeurs modernes.

Nous invitons tout le monde à venir les entendre, et principalement les personnes qui aiment la bonne musique, et M. Pratte se fera un plaisir de leur expliquer ce merveilleux instrument.

SEULE AGENCE

Nordheimer Piano and Music Co.,

LIMITÉE

L. E. N. Pratte,
Gérant

Facteur du Piano Nordheimer, et représentant les pianos Steinway, Pratte, Kranich & Bach, Marshall et Wendell, les Pianola-Métrostyle, l'Aeolian Orchestrelle, les Pianos-Pianolas, etc., etc.

No 2461, RUE STE-CATHERINE, MONTREAL

Le No 234

Corset

D & A

Les Corsets D & A No 234 sont faits de coutil anglais — devant "taper" garnis de dentelles valenciennes, ruban de satin agraffes brevetées, renforcés partout de baleines souples et incassables, protégées aux bouts de façon qu'elles ne peuvent pas percer l'étoffe. Un corset solide, élégant et confortable.

Parfait comme tout les D & A.

Chez tous les bons marchands.



Les Maîtres de l'Art

font usage du

Vin St-Michel



Pol Plançon.

Si les grands artistes, les orateurs, les littérateurs et toutes les personnes soumises à un travail demandant une grande dépense d'énergie prennent du vin St Michel, c'est qu'elles reconnaissent dans ce vin tonique les qualités nécessaires au renouvellement de l'énergie dépensée.

D'ailleurs la plus grande preuve de la qualité du vin St Michel est son énorme popularité. Au Canada seulement il se vend plus de vin St Michel que de tous les autres vins toniques combinés, et malgré toutes les tentatives faites pour lui substituer des imitations on n'a pas encore pu lancer sur le marché un vin qui puisse l'égalier.

Le vin St-Michel est en vente dans toutes les pharmacies et les débits de vins.

Boivin, Wilson & Cie, :: Montréal.

DEPOSITAIRES.

LA DISTINCTION

entre le Baby's Own et tous les autres savons est la qualité tout à fait unique qu'il a de maintenir la douceur de la peau.

La peau si tendre des bébés et des dames lui doit la fraîcheur et le bien-être. Dès qu'on en fait usage, l'on ne peut plus se passer du

BABY'S OWN SOAP

Notez bien que ces mots: "Baby's Own Soap", sur la boîte ou le savon même, ne sont jamais traduits.

ALBERT SOAPS, Ltd, Mfs, MONTREAL.



Avis de l'administration.

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois. Les remises d'argent doivent être faites en mandats-poste, mandats d'express ou chèques à l'ordre de T. Berthiaume & Fils, Boîte postale 758, Montréal.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Le Monde Illustré

Album Universel

Publié toutes les semaines à Montréal

par

T. BERTHIAUME & FILS, Editeurs - Propriétaires

1961, RUE STE-CATHERINE

Telephone, EST 2840

Coin de la rue St-Urbain

Prix de la Revue.

Par abonnements: \$2.50 par année, \$1.25 pour 6 mois, franc de port pour tout le Canada, les Etats-Unis, l'Alaska, Cuba, le Mexique, les Iles Hawai et les Iles Philippines.

Au numéro: 5 cents.

Pour les autres pays de l'Union Postale: Abonnements: \$3.50 par année, ou 18 francs.



A MOSCOU — Le Congrès général des délégués ouvriers, discutant l'opportunité de déclarer la grève générale.



NORWICH, CONNECTICUT: la "rose de la Nouvelle-Angleterre". — Une vue du port.

Colonial House

≡≡≡ Montréal ≡≡≡

Grande vente annuelle au rabais



Pendant le mois de Janvier

NOUS OFFRIRONS notre assortiment complet (à l'exception de deux ou trois articles secondaires que nous nous sommes engagés par contrat à vendre à prix fixe) à un rabais de

10 à 50 pour cent

avec 5 pour cent en plus pour le comptant.



Une attention spéciale est donnée aux commandes par la poste. Toute personne faisant par la poste un achat de la valeur de \$5.00 recevra

En Prime

un abonnement d'un an à L'ALBUM UNIVERSEL, en outre de toute autre escompte ou réduction.

Ecrivez pour détails et catalogues de nos rabais dans nos divers départements.

HENRY MORGAN CO.

≡≡≡ MONTREAL ≡≡≡

A lire dans ce numéro

EN OUTRE DE NOS PAGES HEBDOMADAIRES, A LA RUBRIQUE INVARIABLE, LES PAGES ILLUSTRÉES SUIVANTES :

Planche hors-texte : La révolution en Russie.—Les Les fjords de Norvège.—L'institution des jeunes aveugles de Montréal.—Nouvelles : Le serment d'un Polonais.—Filles de lettres.—Norwich, Connecticut.—L'électricité industrielle au Canada.—Page humoristique : Un figaro malchanceux.—Sport : Les exploits du champion Sutton.—Feuilleton : L'Emprise (fin).—Nouvelle : Jeanne (concours littéraire de l'Album Universel).—Le mois de Janvier, par C. N. de St-Cerneuf.—Musique : Valse de Chopin, etc., etc.

Notre concours littéraire

Nos lecteurs sont priés de prendre note que le premier concours littéraire de l'ALBUM UNIVERSEL tire à sa fin.

Ce concours ouvert dans notre numéro du 28 octobre 1905, sera clos le 15 janvier 1906 et les noms des lauréats incessamment publiés après cette date.

Si donc il se trouve parmi nos lecteurs et nos lectrices des concurrents, qui sont en retard, nous leur recommandons de profiter des quelques jours qui leur restent pour nous faire parvenir en temps leur travail, afin de nous permettre de procéder sans retard à la classification des manuscrits. Nombreux ont été ceux qui, jusqu'ici, ont pris part à notre concours, mais nous ne pouvons pas dire que tous les manuscrits ont une réelle valeur littéraire. Parmi les centaines que nous avons reçus une vingtaine de manuscrits tout au plus, ont triomphé de l'épreuve préliminaire. C'est assez dire que ceux de nos lecteurs qui auraient désiré prendre part au concours, mais y ont renoncé par crainte d'un trop grand nombre de concurrents, ont encore bien des chances de gagner les magnifiques prix que l'ALBUM UNIVERSEL décernera aux deux meilleurs manuscrits inédits de son concours littéraire, dont la clôture approche.

\$25.00 en OR

Peuvent prendre part aux concours tous les lecteurs de l'ALBUM UNIVERSEL.

Le nom et l'adresse de l'auteur devront accompagner le manuscrit, dans tous les cas, et surtout, si ce dernier devait être signé d'un pseudonyme.

Nos prix seront décernés tous les trois mois aux deux meilleurs manuscrits inédits, en prose, de deux cents lignes d'imprimé, qui nous seront adressés par nos lecteurs.

La rédaction se réserve le droit de retoucher les manuscrits et d'en publier, même avant la clôture du concours auquel tous participeront. Insérés ou non, les manuscrits ne seront jamais rendus : C'est-à-dire que nous recommandons aux auteurs de vouloir bien ne nous envoyer que des manuscrits dont ils auront gardé la copie.

Ce concours, ouvert le 28 octobre, sera clos le 15 janvier 1906, et les noms des lauréats incessamment publiés après cette date.

Nos prix sont : 1er prix, \$15.00 en OR, qui seront versés au gagnant par le caissier de l'Album Universel.

2me prix, \$10.00 en OR, qui seront versés au gagnant par le caissier de l'Album Universel.

AVIS. — Prière de mentionner la rubrique du concours sur l'enveloppe d'envoi, adressée à la rédaction de l'ALBUM UNIVERSEL.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ALBUM UNIVERSEL

Chronique

Il serait parfaitement oiseux de prédire la faillite de la révolution inaugurée en Russie, il y a un an environ, et qui vient de se manifester de si terrible façon par les massacres de Moscou, aux derniers jours de 1905. Depuis la dernière huitaine la grève générale a été déclarée dans tout l'empire russe et le parti révolutionnaire a ouvertement déclaré la guerre au gouvernement russe, lequel d'ailleurs n'a nullement fait mystère de sa détermination de se défendre et d'avoir recours à tous les moyens pour réprimer les désordres.

La grève générale veut dire: cessation immédiate de toutes communications par chemins de fer, la poste, le télégraphe, le téléphone, etc. Ce sera avant peu l'isolement complet de la capitale et le triomphe de la jacquerie russe dans le reste de l'empire. Les autorités russes le savent, mais elles laissent aux révolutionnaires la responsabilité des cruautés que nécessitera la répression des troubles. Car le gouvernement est décidé de défendre chèrement son existence. Le Tsar a promis des réformes et il est prêt à les exécuter, si seulement on veut lui laisser la liberté de le faire, mais les socialistes ne veulent rien entendre et réclament le contrôle par le peuple des destinées du peuple. A cela le gouvernement ne cédera jamais. C'est donc un duel à mort, qui vient de commencer entre la révolution et le gouvernement russe, qui va tenter un effort désespéré pour se sauver d'une annihilation complète. Pour cela les autorités se retrancheront dans Saint-Pétersbourg, dont il feront le dernier et imprenable rempart de l'autocratie russe. Déjà la capitale est munie d'amples provisions de toutes sortes. On a vidé, sans en avoir l'air, les arsenaux de Odessa, de Cronstadt et de Sébastopol, pour renforcer ceux de Saint-Pétersbourg; on a expédié sur d'autres points de l'empire les régiments dont on n'était pas sûr, les remplaçant par des troupes éprouvées et fidèles; on a expulsé de la capitale tous les chefs ouvriers et un merveilleux système d'espionnage permet de faire arrêter tous ceux qui tenteraient de les remplacer et de susciter l'émeute au sein de la population relativement sérieuse de la ville; le Tsar est en sûreté à Tsarkoe Selo, à une portée de canon de la capitale et tout est admirablement combiné pour la résistance.

Or nous avons vu que la grève est générale. Elle ne l'est pas encore complètement cependant, et elle ne le sera que lorsque le gouvernement en donnera le signal. Le Tsar a en effet, dans un dernier ukase, investi de pouvoirs de dictateurs tous les gouverneurs généraux et tous les gouverneurs de l'empire. Au moment convenu ces bourreaux commenceront leur besogne, qui consistera surtout à intercepter l'entrée des provisions de bouche nécessaires à l'alimentation des grandes villes. Plus d'aqueduc, plus de pain, voilà le mot d'ordre! Si la misère et les armes ne peuvent réduire les grévistes assoiffés de carnage, la faim les réduira et on les achèvera par la mitraille. Si les révolutionnaires veulent ensuite marcher sur la capitale, dans l'espoir d'y renverser le gouvernement, ils n'en auront ni la force ni les moyens, manquant de pain, d'argent et d'organisation.

Si donc il est trop tôt pour déclarer la faillite de la révolution, il est aussi trop tôt pour admettre sa victoire. L'heure est suprême et la victoire est dans la balance. En dehors de Saint-Pétersbourg, où l'ordre règne encore, tout n'est qu'un immense chaos dans ce vaste empire. Si les présentes conditions continuent encore longtemps le sort des russes, plutôt peut-être que le sort de la Russie, deviendra désespéré. Si l'empire est menacé de la banqueroute financière, déjà les grèves ont mangé les dernières ressources du peuple et la ruine économique est déjà complète. Les socialistes ont créé sans valeurs le papier-monnaie émis par le gouvernement russe tandis que l'or est retiré des banques russes pour être expédié à l'étranger.

En dernier ressort on fait circuler des assignats français qui n'ont pas encore été remboursés par le gouvernement, un siècle après la révolution française et que l'on conservait comme pièces à conviction,

espérant aujourd'hui en retirer sans doute une valeur en les offrant aux collectionneurs.

Tout cela indique que la situation est désespérée et que les grévistes ont joué leurs derniers atouts.

* * *

Le 25 décembre 1905, à Paris, est mort l'hon. M. Préfontaine, le chef du ministère de la navigation intérieure au Canada. M. Préfontaine était parti en Europe, il y avait quelques semaines à peine et son état de santé était alors apparemment des meilleurs. Il a succombé à une angine de poitrine, et il a expiré après avoir reçu les secours de la religion. L'abbé Bachelin de l'église de la Madeleine de Paris, et le Dr Brault, assistaient aux derniers moments du défunt. Sa dépouille mortelle sera transportée au Canada et arrivera à Halifax le 22 janvier.



L'Honorable RAYMOND PRÉFONTAINE,

Ministre de la Marine et des Pêcheries, décède subitement à Paris, à l'âge de 55 ans

Cliché Laprés & Lavergne

M. Préfontaine a eu une carrière bien remplie et, si les actes de sa vie publique n'ont pas toujours été exempts de critique, il fut toujours un patriote éclairé et un bon citoyen. Sa fin, arrivée si prématurément et en pays étranger, loin de sa famille et de ses nombreux amis, a causé la plus douloureuse surprise et sa disparition causera des regrets nombreux et sincères.

* * *

Quatre prix Nobel ont été accordés cette année à des Allemands, à des Polonais, etc., et pas la plus petite pension pour le président Roosevelt!

J'avoue que pour ma part cet oubli (?) m'a causé la plus vive surprise, car le choix semblait tout indiqué et les yankees avaient tous les droits de compter sur cette consécration officielle des vertus publiques de leur chef d'Etat.

On sait que les prix Nobel ont été institués par le fameux chimiste sué-lois, Alfred Nobel, l'inventeur de la dynamite, mort en 1896. Nobel disposa par testament de presque toute sa fortune, qui était considérable, pour la fondation de cinq prix annuels de \$40,000; les trois premiers pour être attribués aux trois personnes de nationalité quelconque qui, dans le domaine de la physique ou de la chimie, ou dans celui de la médecine, auront fait la découverte ou l'amélioration la plus importante; le quatrième prix doit être attribué à la personne qui, dans le domaine des lettres, aura produit la plus belle oeuvre au point de vue de l'idéal; enfin, le cinquième à la personne qui aura le mieux agi pour la fraternité des peuples, la diminution des armées permanentes et la propagation des congrès de la paix. Chaque année, le 10 décembre, anniversaire de la mort de M. Nobel, les prix sont distribués et en 1905 le professeur allemand Kock, qui a découvert le bacille de la tuberculose, et Sienkiewicz, le littérateur polonais, l'auteur de Quo Vadis, étaient au nombre des gagnants, de compagnie avec d'autres savants allemands. Quatre prix seulement ont été distribués; le cinquième n'a pas trouvé preneur, comme s'il n'y avait pas eu d'ami de la paix en 1905!

Et la paix de Portsmouth? Compte-t-elle en vérité pour rien? Y a-t-il eu l'année dernière un autre homme, qui ait fait autant pour la paix du monde que le président des Etats-Unis? Nous ne le croyons pas et si le nom de Roosevelt n'est pas inscrit au rôle d'honneur, personne ne lui contestera le très grand mérite d'avoir mis un terme à la plus sanglante guerre, qui ait affligé l'humanité. Il a gagné l'admiration de l'univers et les bénédictions de son peuple. Cela sans doute lui suffit!

* * *

Connaissez-vous la mattchiche?

Non? Eh bien, tant mieux, vous la connaîtrez du reste assez tôt: ce sera le cadeau de 1906.

Pour ceux qui ignorent même la nature de ce pseudo-cadeau je dirai que la mattchiche est une danse: tout ce qu'il y a de plus nouveau, une danse auprès de laquelle le fameux cake-walk, qui a eu la vogue retentissante que l'on sait, n'est plus qu'une gigue insignifiante qu'on abandonnera aux rhumatisants et aux éclopés. La mattchiche nous vient directement de France, qui avait importé d'Amérique l'abominable cake-walk. Nous voilà donc bien payés de retour! Et nous n'avons plus, comme pour le hideux cake-walk, qui fait de nos danseurs et de nos danseuses de grotesques pantins, la consolation de nous dire que ce débanchement nous vient des nègres!

En France la mattchiche fait fureur, non seulement dans les restaurants de nuit, comme on serait tenté de le croire, mais dans les salons chics et dans les bons théâtres. C'est une contagion, comme pour l'autre: le cake-walk. New-York a son tour, Montréal aura le sien bientôt.

Si donc cet hiver vous voyez des gens pris de convulsions, avant de dire qu'ils sont victimes de la danse de Saint-Guy, assurez-vous qu'ils ne dansent pas la mattchiche.....

* * *

Si nous causions un brin, en famille, chers lecteurs? J'en profiterais pour vous remercier chaleureusement de l'accueil flatteur que vous avez fait à notre numéro de Noël, et, pour une fois, avec votre permission, et par dessus vos têtes, je dirais leur fait à quelques grincheux qui, certes, n'ont rien à faire avec vous dont les sentiments sont à l'unisson des nôtres. Que, si je m'exprime de la sorte, c'est que les dits grincheux ont l'audace de se glisser dans vos phalanges pour, sous le couvert de l'anonymat, nous adresser des épîtres aussi atrabillaires qu'exempts de sens commun, de savoir et d'impartialité.

Vous n'êtes pas sans vous faire une certaine idée des difficultés d'ordre moral et matériel que nous avons à surmonter à l'Album Universel, pour mettre sous vos yeux un numéro de cette revue. Ceci vous porte, tout naturellement, à de l'indulgence, et, vous prenez note de notre bon vouloir, hélas! parfois en défaut: parce que vous savez que Montréal n'est pas encore le reflet de la ville Lumière, et, parce que vous savez peut-être aussi, que, pour cinq cents l'Album, tel que vous le voyez, est unique au monde.

Mais, tout le monde n'a pas l'esprit pondéré et le foie en parfait état.

Ainsi, figurez-vous qu'un petit erratum typographique fort regrettable nous l'admettons, survenu dans notre numéro de Noël (il s'agissait du renvoi à quelques pages près de la fin de deux historiettes), nous a valu d'amers reproches de la part d'un quidam se figurant que, de ce fait, notre revue serait mal jugée en France. Or, n'en déplaise à cet enthousiaste de perfections impossibles, nos confrères français ne sont pas plus que nous exempts de telles fautes. Nous en avons des preuves évidentes chaque jour... que nous nous efforçons de ne pas imiter. Donc, dans cet ordre d'idées, et pour la gouverne de tout correspondant aussi hypocrite qu'acerve de caractère, je dirai une fois pour toutes que, de telles récriminations adressées à nos bureaux, le sont en pure perte de temps, le panier les y accueillant sans pitié.

A. BEAUCHAMP.



Echos de la semaine

21 décembre — ETRANGER — A Moscou les membres du conseil des ouvriers et les chefs de la grève sont arrêtés.

—A Riga un chef populaire vient de paraître. Il s'appelle Taxime.

—A Varsovie, en Pologne, les pompiers de la ville joignent la grève et refusent de combattre un incendie.

—Le Tsar refuse définitivement d'accorder à son peuple le suffrage universel.

—Dans un discours public le nouveau premier ministre d'Angleterre déclare que la politique de son gouvernement sera de rapprocher davantage les colonies de l'Empire.

—Un grand nombre de villages sont détruits par une inondation dans l'état de Sinaloe, au Mexique.

—A Bogota, Colombie, des conjurés tentent d'enlever, par un audacieux coup de main, le président Reyès, dans le but de renverser le gouvernement.

—On annonce de Paris la mort du général Saussier, ancien gouverneur de Paris et ancien commandant de l'armée française.

INTERIEUR — Au Manitoba le commerce de fourrures est défavorablement affecté par la révolution russe.

—Depuis cinq mois 5,059 canadiens-français sont revenus des Etats-Unis au Canada.

—Trois cents convives assistent au banquet annuel des voyageurs de commerce à Montréal.

22 décembre — ETRANGER — Des milliers de cadeaux de Noël sont détruits dans l'incendie des entrepôts de la New-York Transfer Coy à Brooklyn.

—Des milliers d'ouvriers quittent l'ouvrage à St Pétersbourg. Jusqu'ici la grève a été pacifique, mais les ouvriers sont armés et l'on s'attend à une vive résistance.

—Des batteries de canons à tir rapide sont postées devant le palais du Tsar de Russie à Tsarkoe Selo.

—La loi martiale est impuissante à maintenir l'ordre à Moscou et la ville est virtuellement entre les mains des révolutionnaires.

—Une épidémie de choléra menace de se propager en Allemagne.

—Une nouvelle ligne de vapeurs océaniques sera établie entre les Indes Occidentales et les colonies britanniques.

—Des gouvernements provisoires sont constitués dans plusieurs provinces de la mer Baltique en Russie.

—A Rome le roi charge l'ex-premier ministre Fortis de former un nouveau cabinet.

—Sir Campbell Bannerman ayant annoncé sa détermination de prohiber l'émigration chinoise au Transvaal, les propriétaires de mines de Johannesburg sont très mécontents et veulent user de représailles contre le gouvernement impérial.

—Un siège d'agent de change à la Bourse de New-York se vend \$93,000, ce qui est considéré comme un record.

—On annonce que M. Choate ancien ambassadeur des Etats-Unis en Angleterre, va être nommé président de la délégation américaine à la conférence de La Haye.

—On mande de San Francisco que la France a vendu aux Etats-Unis, pour la somme de quatre millions de dollars l'île Taïti, l'une des plus belles colonies françaises de l'Océan Pacifique.

INTERIEUR — On craint une épidémie de variole dans la province d'Ontario.

—A Toronto 120 plombiers sont accusés de conspiration pour avoir fait partie d'un "combine".

—On annonce d'Ottawa que les contrats pour la construction des deux sections initiales du Grand Tronc Pacifique entre Winnipeg et Québec, seront donnés au mois de janvier.

—Une dépêche d'Halifax annonce que le corps

de M. R. J. Leslie, le député des Iles de la Madeleine, qui a perdu la vie lors du naufrage du steamer "Lumenburg", a été repêché.

23 décembre — ETRANGER — Trois mille livres de dynamite font explosion dans une poudrière à Magnolia, Virginie Ouest, aux Etats-Unis.

—On mentionne le nom du premier ministre Rouvier, comme candidat à la présidence de la France.

—On annonce de Bruxelles que le roi Léopold a épousé secrètement la veuve d'un gardien de Louvaine, du nom de Vaughn.

—Senor Almodovar, ministre des affaires étrangères d'Espagne, déclare que les intérêts de l'Espagne seront sauvegardés à la conférence d'Algéciras, adviene que pourra.



SIR EDWARD GREY, le nouveau secrétaire des affaires étrangères d'Angleterre.

INTERIEUR — Le feu détruit l'entrepôt d'huile du Grand Tronc à la Pointe St Charles.

24 décembre — ETRANGER — Cinq mille hommes sont tués et quatorze mille blessés dans un combat acharné entre les grévistes et les troupes dans les rues de Moscou, en Russie.

—Les socialistes de Polo-

gne lancent une proclamation ordonnant le recours aux armes, pour combattre le gouvernement russe.

—Un incendie détruit le grand hôtel Van Nuyss à Los Angeles Cal. au milieu de la nuit.

INTERIEUR — Un jeune anglais du nom de Ballamy, après avoir essayé à trois reprises de s'ôter la vie, meurt à l'hôpital Notre-Dame, à Montréal, des suites des blessures qu'il s'était infligées.

25 décembre — ETRANGER — La lutte continue à Moscou, où les cosaques se livrent à la plus horrible boucherie.

—Un soulèvement général menace de se produire à Odessa.

—Le croiseur français "Casini" a reçu l'ordre de se rendre immédiatement dans la mer Baltique.

—Une tentative d'assassinat est commise contre le cardinal Pages, évêque de Urgel, en Espagne.

—Le général Miles, chef de la milice de l'Etat du Massachusett aux Etats-Unis, donne sa démission.

—Un train de voyageurs de Denver à Rio Grande déraile près de Durango, Colorado, et un grand nombre de personnes sont blessées.

—Un incendie considérable détruit une manufacture située sur la rue Wooster, à New-York et cinq pompiers sont blessés.

INTERIEUR — L'honorable Raymond Préfontaine, ministre de la Marine et des Pêcheries du Canada, meurt subitement à Paris, à l'âge de 55 ans.



M. PHILIPPE JOURDE, le président honoraire de l'Association des Journalistes parisiens, fondateur du Syndicat de la Presse parisienne, décédé à Paris, à l'âge de 89 ans.

26 décembre —

ETRANGER — On mande de St Pétersbourg que les autorités militaires sont maîtresses de la situation à Moscou. Tous les chefs révolutionnaires ont été arrêtés et tous les dépôts d'armes ont été saisis.

—La guerre civile éclate à Saint-Domingue. Le président de la République, le général Moralès, est parti pour une destination inconnue et les rebelles sont en armes.

—On mande de Boston que le professeur Lowell de l'Université Harvard, a découvert une comète qui a deux queues.

—Le décompte officiel des bulletins de vote donnés à la dernière élection du maire de New-York indique que le maire McClellan a reçu 140,864 votes et son adversaire Hearst 123,292.

—On annonce l'arrestation prochaine de plusieurs officiers de la marine française à Toulon, à



LORD ELGIN, le nouveau secrétaire des colonies dans le cabinet de Sir Campbell-Bannerman.

la suite de la découverte faite au domicile de chacun d'eux de plans détaillés de nouveaux cuirassés et de sous-marins.

—Deux nègres sont arrachés de leur prison à Columbia, Caroline du Sud, et sont lynchés à coups de fusils et de revolvers.

—Le vicomte Siuzo Aoki, qui fut deux fois ministre des affaires étrangères à Tokio, est nommé ambassadeur du Japon à Washington.

—Le Livre Blanc publié par le Vatican sur la question de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, est parvenu à Paris. Le document rejette la responsabilité de la rupture sur le gouvernement français et déplore la politique poursuivie par les récents cabinets qui a surtout consisté à lutter contre l'Eglise.

INTERIEUR — Le gouvernement est informé que le contrat pour l'établissement d'un service de steamers entre le Canada et la Nouvelle-Zélande, sera inauguré dans deux mois.

—Le conseil de ville de Montréal adopte des résolutions de condoléances à l'occasion de la mort de l'honorable Raymond Préfontaine, ancien maire de Montréal.

27 décembre — ETRANGER — Une dépêche de Constantinople annonce qu'un effroyable tremblement de

terre a détruit le vilayet de Horfoot, Turquie d'Asie.

—On annonce officiellement que les Etats-Unis n'interviendront pas à Saint-Domingue, tant que les troubles ne seront que d'ordre purement intérieur.

—La nouvelle loi électorale est proclamée en Russie.

—Moscou est de nouveau isolée du reste du monde.

—On estime à 15,000 le nombre des morts et des blessés lors du récent conflit entre grévistes et soldats à Moscou.

—La grève se propage dans les provinces au sud de la Russie.

—Le ministre de l'intérieur Durnovo est, dit-on, prisonnier des grévistes en Russie.

—Le gouvernement russe a réussi à négocier une émission de débetures au montant de quarante millions de livres, en Allemagne.

—L'effervescence populaire augmente à Saint-Pétersbourg et on craint que l'intervention de la police donne lieu à des troubles sérieux.

—On signale d'horribles massacres à Kharkoff.

—Les équipages des vaisseaux de guerre russes à Libau se sont mutinés et refusent de se rendre à Riga, où la révolte bat son plein.

—Les élections présidentielles en France ont été fixées au 11 janvier.

—D'après le "Temps" de Paris l'empereur d'Allemagne aurait déclaré récemment, dans un entretien privé, qu'il considérerait la guerre comme contraire à son devoir envers Dieu et envers son peuple.

—On annonce que les révolutionnaires organisent un soulèvement armé en Pologne.

—Le président de Saint-Domingue, le général Moralès, est grièvement blessé d'un coup de feu.

—Par ordre du juge Farwell les officiers anglais compromis dans les scandales des fournitures de l'armée du Transvaal seront mis en accusation.

—Dans son discours programme, John Burns, le collègue ouvrier de Sir Henry Campbell-Bannerman, promet son appui aux travailleurs.

INTERIEUR — On mande d'Ottawa que le gouvernement a accepté l'offre de l'amirauté anglaise de placer à sa disposition le croiseur de première classe le "Dominion", pour transporter à Halifax les restes de feu l'honorable Raymond Préfontaine.

—Mgr Bruchési préside au dîner annuel des malades pauvres à l'hôpital Notre-Dame.

Les fjords de Norvège.



La nouvelle reine de Norvège.

LE retentissant divorce de la Suède et de la Norvège, et l'accession au trône de Norvège du prince Charles de Danemark et de la sympathique princesse Maude d'Angleterre, ont fixé les regards du monde entier sur le pays des fjords.

On connaît son histoire, ses malheurs; on sait l'héroïsme des hommes qui ont fait la Norvège libre et indépendante, et l'on commence à connaître quelques-uns des grands noms littéraires qui ont illustré ce pays en le faisant mieux connaître; enfin, on connaît mieux les beautés naturelles de cette contrée, ses sites sauvages et pittoresques, qui en font un pays unique au monde.

Et en réalité, il y en a peu qui pré-

sentent autant d'intérêt à l'observateur. Cette terre, restée pendant des milliers d'années sans doute sous les neiges, comme le Groënland, ne s'est dégagée de son linceul qu'avec le concours des hommes et de la nature. Les glaciers, dans leurs avalanches, y ont creusé des fonds de vallées devenues des bassins où les sondages sont de deux mille pieds, et où les eaux des lacs se déversent en descendant en magnifiques cascades. D'époque en époque, les montagnes ont vu les eaux couvrir leurs flancs et s'élever tellement que les cimes rocheuses représentent maintenant des milliers d'îlots. Cependant, en beaucoup d'endroits, les murs de granit se dressent encore, sourcilleux, et ainsi se sont formées des routes qui constituent des passages, des fjords, — car c'est là l'exacte signification du mot — (prononcez fi-or) permettant aux navires, aux embarcations, d'arriver jusqu'au cœur même du pays.

Un voyage dans les fjords de Norvège est extrêmement passionnant; tout y tient, en effet, du fantastique et de l'imprévu.

Les fjords proprement dits varient à l'infini, de forme, d'étendue et d'aspect. Tantôt perpendiculaires à la mer, tantôt parallèles; tantôt troublés comme l'océan, tantôt paisibles comme des lacs, ils découpent le rivage en tous sens et font ressembler la carte de Norvège à un drapeau déchiqueté par la mitraille. Parfois le fjord se borne à échancre le rivage comme un golfe vulgaire, ou présente l'aspect d'une rade fermée, et communique avec la mer par un étroit goulet. Plus souvent, le fjord est une fissure qu'on dirait ouverte dans le roc de la côte par quelque instrument tranchant; un bras de mer s'enfonce dans ce couloir, s'allonge entre des rives escarpées, et offre le spectacle d'un fleuve qui remonte vers sa source. Quelquefois, enfin, le fjord est tour à tour mer intérieure, fleuve resserré, lac aux eaux calmes, comme le Sognefjord, comme le Hardangerfjord, vastes entailles qui s'ouvrent, l'une au nord, l'autre au sud de Bergen, appelée la cité des fjords, se divisent à l'infini, pénétrant en tous sens les districts intérieurs, baignent les glaciers, s'égarant dans des gorges et se glissent jusqu'au cœur de la Norvège, à soixante lieues de la haute mer.

Parti sur un paquebot adapté spécialement à la navigation des fjords, le voya-

geur remonte la côte pendant quelques milles dans la direction du nord, et s'enfonce dans le Sogne, qu'on a surnommé le plus norvégien des fjords de Norvège. Ce qui le caractérise, en effet, c'est la grandeur et la tristesse dans la grandeur. Sa forme ne saurait être comparée qu'à celle d'un immense mille-pattes, étroit et démesurément long; il projette des bras innombrables que nous voyons s'enfoncer et se perdre au milieu des falaises à pic.

Le Sogne n'a point de rives, à proprement parler; ses flots ne viennent pas mourir sur une surface inclinée, en laissant sur le sable une frange argentée; éternellement ils s'élèvent contre une paroi abrupte et retombent en gémissant.

Dans cet austère tableau, point de premier plan; l'œil se heurte tout d'abord à une ligne infranchissable de rochers à pans taillés, à des cônes aigus pressés les uns contre les autres. Leurs sommets arides se profilent par des lignes vivement accusées, mais leurs flancs ne s'ouvrent jamais sur des échappées reposantes, sur des perspectives où le regard plonge et se perd. Tout est beau, tout est grand, mais l'air manque dans ce paysage, on se sent comme emprisonné, on étouffe. Lorsque les parois rocheuses qui bordent le fjord viennent à s'écarter, l'œil s'arrête de nouveau sur des surfaces escarpées, mais éclatantes de blancheur et sillonnées de glauques crevasses. C'est une muraille de glace succédant à une muraille de pierre; c'est le Justedalsbrae, le plus vaste glacier de l'Europe, qui étend sur un plateau de vingt lieues sa nappe étincelante.

S'il prend fantaisie au voyageur de s'enfoncer dans l'un des fjords latéraux qu'il voit s'ouvrir devant lui, de sonder la profondeur d'une de ces impasses humides, larges de neuf à douze pieds et longues de huit à dix lieues, il lui faudra quitter le paquebot et monter dans une longue pirogue, conduite par une vigoureuse Norvégienne, haute en couleurs et fortement musclée.

Le fjord tributaire s'ouvre donc sur un chenal étroit, taillé dans le roc: l'immensité des pics qui le dominant le fait paraître plus étroit encore et ajoute à la sombre grandeur de l'aspect. Des cimes pelées, des mornes dénudés de la base au sommet, des remparts de rochers hauts de huit cents

feet, nous pressent de tous côtés et nous couvrent de leur ombre. Parfois le fjord n'est plus qu'un couloir tellement resserré, que nous pourrions toucher de la main l'une et l'autre paroi; plus loin il s'élargit un peu et s'endort dans quelque cirque, autour duquel des montagnes rangées en cercle forment entonnoir, ou se dressent perpendiculairement, comme les murailles d'un puits cyclopéen. Du haut de cette enceinte naturelle, des torrents tombent et s'évanouissent en vapeur avant d'atteindre la surface des eaux.

Le voyageur peut naviguer plusieurs jours dans les replis des fjords sans qu'un coin de terre vienne reposer sa vue. En vain soupire-t-il après la terre, comme le matelot perdu sur l'océan: partout le roc nu, noir et humide, affectant les formes les plus diverses, se fendant en crevasses, se dressant en tours, avançant des angles aigus comme des fortifications régulières et suspendant sur la tête des corniches menaçantes.

Quelle est donc cette eau immobile et sombre sur laquelle on glisse sans bruit comme des ombres? Ce n'est pas un fleuve, ce n'est pas un golfe, ce n'est point un lac. Aucun courant ne trouble sa noire placidité: un rayon de soleil ne l'a jamais égayée; elle semble vouloir se dérober au jour et chercher les ténèbres dans les entrailles de la terre.

A l'extrémité de chaque fjord s'ouvre une gorge étroite qui paraît en être le prolongement.

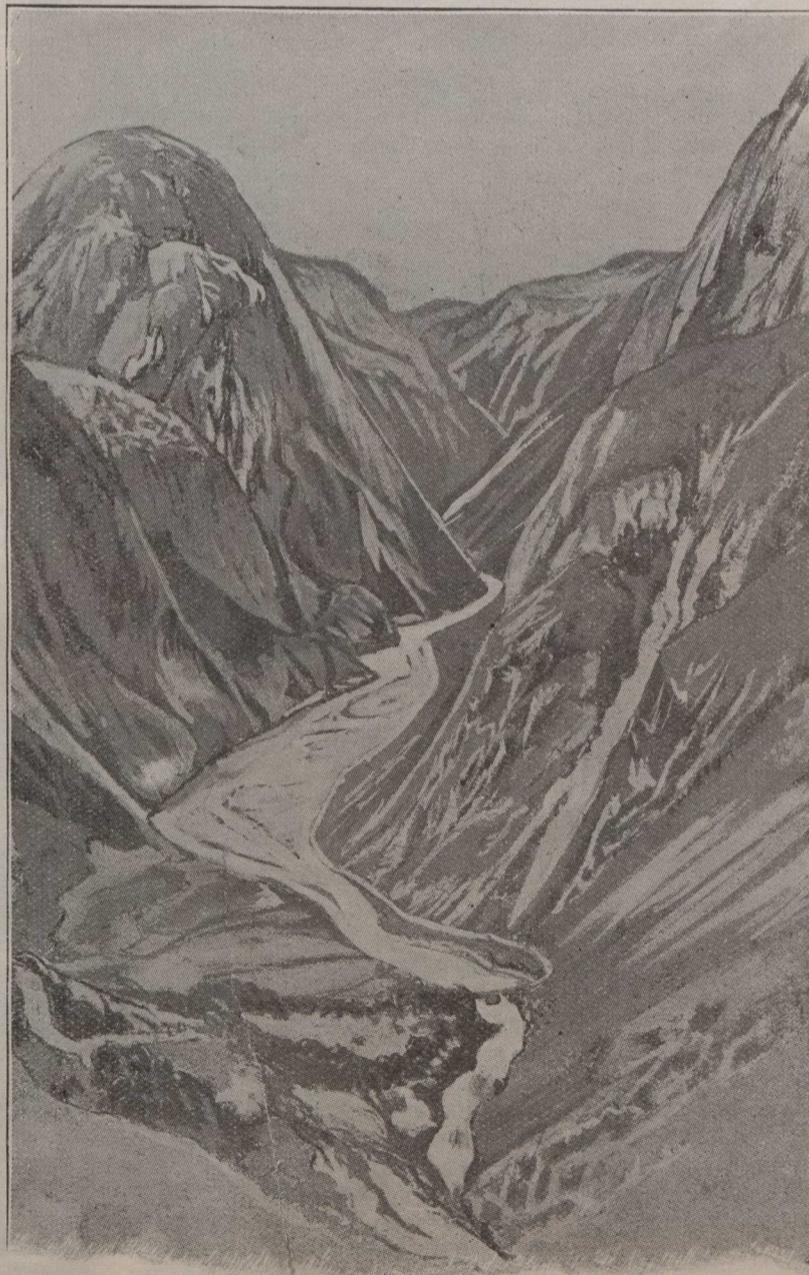
Parvenu au point culminant, le voyageur se retourne: derrière lui et à ses pieds, c'est un chaos de sommets arides, de croupes tourmentées, de ravines tortueuses où rampent les derniers replis du fjord. On dirait quelque paysage lunaire, quelque coin d'une planète dévastée que la vie végétale et animale ont abandonnée. Nulle trace d'habitation: on contemple un désert rocheux, que l'homme fuit comme les sables africains ou les steppes de la Mongolie.

Point de désert sans oasis. Sorti du fjord, le voyageur voit alors le paysage se transformer, la contrée s'animer et la végétation renaître; le murmure succède au mugissement des torrents. Une riche couronne de forêts s'étend sur les montagnes et en adoucit les contours. Si des sommets neigeux apparaissent encore, c'est à l'horizon, comme fond de tableau. Voici un vrai lac épanoui au soleil, avec ses eaux miroitantes et ses rives couvertes d'une opulente verdure; il baigne quelque joli village ou bourgade, ou plutôt une réunion de métairies groupées autour d'une église.

C'est là, la Norvège, la terre norrique. Les Danois, qui l'ont possédée longtemps l'appellent Norge; les suédois lui donnent le nom de Norrige. Peu importante par la population, 1,913,000 habitants, elle n'est riche que par l'industrie de la pêche, par ses productions minières, surtout par l'exploitation de ses différentes essences de bois. Très pittoresque, grâce à ses fjords, grâce également à ses lacs si impressionnants, à ses vastes régions boisées, elle offre un des pays les plus curieux à visiter.



Le nouveau roi de Norvège.



Le Noerodal, l'un des plus célèbres fjords de Norvège.



L'Institution des jeunes aveugles

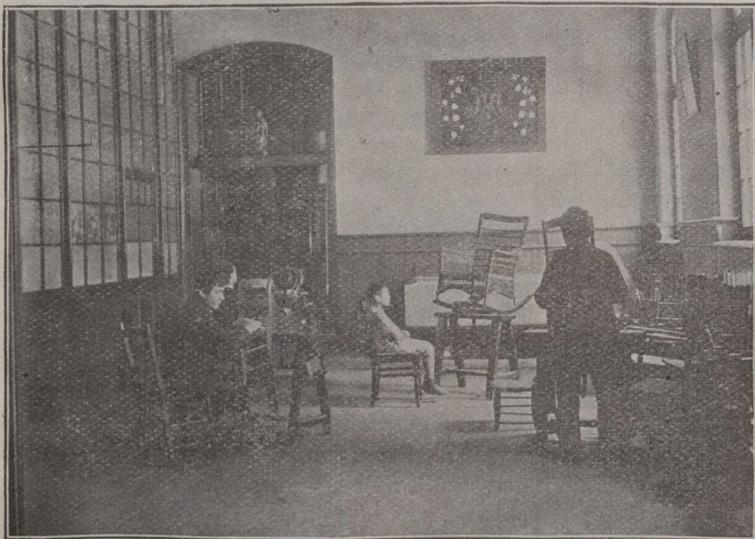


PARMI les nombreux établissements de bienfaisance de tous genres que dirige à Montréal l'ordre des Soeurs Grises, l'on doit citer au premier rang, tant pour son importance matérielle que pour son but éminemment social, l'institution destinée à l'éducation des jeunes aveugles. Quelle tâche plus noble et plus belle en effet que celle de rendre à la société des éléments de vitalité et d'é-

dans le cas qui nous occupe, du sens du toucher au sens de la vue. Tout le monde sait, en effet, que chez l'homme, la perte d'un sens a pour effet de stimuler l'acuité et l'étendue des autres. C'est ainsi que chez les aveugles, le toucher et l'ouïe atteignent une délicatesse véritablement incroyable. Il n'est pas rare de voir l'un d'eux, entrant dans une salle se rendre parfaitement compte si

sainte et la religion sont l'une des parties les plus étudiées de cet enseignement.

A ces principales étapes de l'instruction vient se joindre l'étude de la musique, très en honneur à l'asile Nazareth, et qui comprend non seulement l'étude des différents instruments, piano, orgue, harmonium, etc., mais aussi le solfège et les différentes branches de l'harmonie, ainsi que le chant,



Des garçons deviennent experts dans les travaux de vannerie

nergie qui, sans un dévouement admirable et des soins de tous les instants, eussent été, et sans retour, à jamais perdus pour elle! Quel labeur plus digne de l'admiration et de l'encouragement de tous que celui de ces saintes femmes sacrifiant sans murmure, avec joie même, l'existence qui s'ouvrait radieuse et souriante devant elles, pour donner à ceux que déshéritait la nature la part large et complète à laquelle, de par le seul fait de leur naissance, ils avaient droit dans la grande famille humaine!

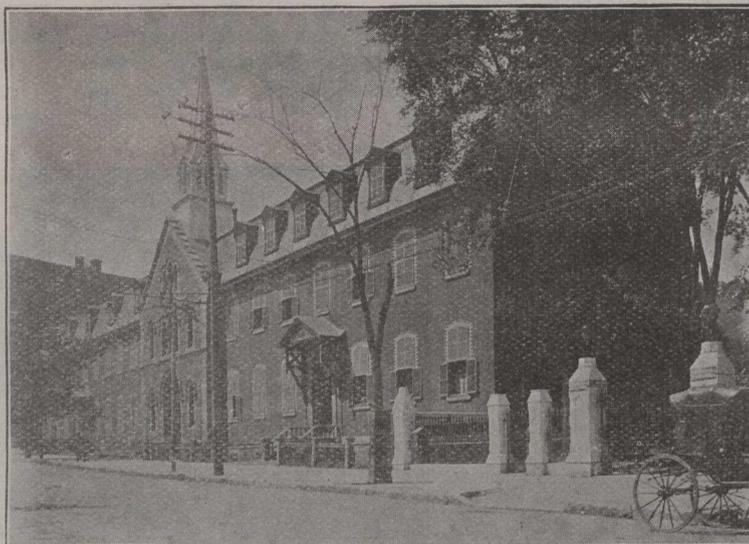
Et cependant, il n'y a guère qu'un demi-siècle encore, il n'existait au Canada aucune maison où l'on donnât aux aveugles les premiers éléments de l'instruction et où ceux-ci fussent en mesure de profiter des moyens, si perfectionnés à l'heure actuelle, grâce auxquels on est parvenu à adoucir, parfois même à dissiper entièrement, l'amertume et la tristesse de leur situation.

C'est à l'abbé Rousselot, alors curé de Notre-Dame, et dont le nom se rencontre si fréquemment parmi ceux des fondateurs des pieuses institutions de cette ville, que revient l'honneur d'avoir créé, en 1861, le premier établissement destiné à l'éducation des jeunes aveugles. Un an plus tard, l'on comptait dans l'institution 8 pensionnaires. En 1878, ce chiffre s'était élevé à 44; en 1890, à 75. A l'heure actuelle, l'asile Nazareth comprend 110 élèves, dont 65 filles et 45 garçons.

La méthode d'enseignement adoptée est identique à celle que l'on suit à la célèbre institution nationale des jeunes aveugles de Paris, qui, comme l'on sait, est la descendante directe de la maison fondée au XIII^e siècle par saint Louis, sous le nom bien connu des Quinze-Vingts. Le principe est basé sur la substitution d'un sens à l'autre, soit par exemple

gnement.

On profite de la délicatesse du toucher des aveugles pour leur apprendre la lecture au moyen de caractères en relief. C'est avec le doigt que l'enfant lit, et après quelque temps d'étude il le fait couramment, aussi rapidement même que es voyants. De même pour l'écriture, il se sert d'un



Vue générale de l'Institution des jeunes aveugles rue Sainte-Catherine

poignon, d'une tablette et d'une grille, à l'aide desquels il trace des caractères conventionnels en creux sur le papier, caractères qu'il relit ensuite par le simple toucher.

On est même parvenu à apprendre aux aveugles à écrire selon l'usage courant, ce qui offre l'immense avantage de mettre l'élève privé de la vue sur le même pied que les voyants.

Pour les calculs, l'on se sert également d'une machine consistant en un casier dans lequel l'élève place des caractères fondus en relief et mobiles, lui permettant de faire toutes les opérations de la numération.

Armé de ces divers instruments, l'élève est susceptible de se livrer à toutes les études que comporte un programme d'éducation complet, telles que celles des mathématiques, de l'histoire, de la géographie, de la littérature, de la physique et de l'histoire naturelle. Inutile d'ajouter que l'histoire



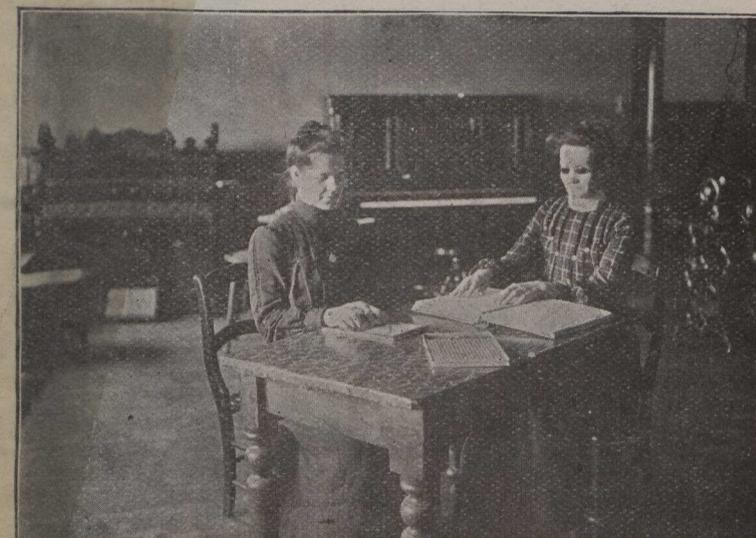
L'imprimerie et l'art typographique sont enseignés aux jeunes filles

la diction musicale, etc. Le but de cet enseignement est de former de véritables professeurs, capables de pouvoir dans l'avenir se créer des situations indépendantes et suffisamment rémunératrices. L'événement a prouvé qu'à maintes reprises, l'enseignement musical de l'asile Nazareth était susceptible de fournir d'excellents et même de brillants sujets. Le travail manuel n'est point négligé, tant s'en faut. Les pensionnaires apprennent à réparer les chaises, à exécuter des travaux de vannerie, à fabriquer des balais. Les jeunes filles aveugles se livrent aussi aux travaux de couture, de tricotage et même de confection de dentelles. Quant aux garçons, leur spécialité est l'accordage des pianos pour lequel ils se montrent d'une habileté extrême. Ajoutons enfin qu'il existe à l'asile une imprimerie des plus complètes, managée par des ouvrières aveugles dont la dextérité et le goût peuvent rivaliser avec ceux des meilleurs praticiens de la ville.

Quelques mots en terminant sur les ressources de l'établissement. Elles se composent de trois éléments: 1. une subvention du gouvernement provincial; 2. une subvention des commissaires des écoles; 3. la charité publique. Les deux premiers éléments ne donnent pas ensemble le chiffre de \$4,000. Il faut donc s'ingénier pour obtenir de la charité publique les sommes nécessaires à payer la nourriture, l'habillement, le chauffage, l'achat du matériel scolaire fort dispendieux surtout en ce qui concerne la musique. Mais on doit à la vérité de dire que sans les libéralités de l'abbé Rousselot, l'institut ne pourrait subvenir aux dépenses de son entretien.



Les travaux de couture, l'étude et les arts d'agrément s'apprennent dans l'Institution



Les aveugles lisent et écrivent avec leurs doigts



Le serment d'un polonais

NOUVELLE D'ACTUALITÉ



REUNIS dans l'atelier du peintre Jean Sborowski, nous commentions les récents événements de Russie, depuis les troubles de Moscou et de Saint-Petersbourg jusqu'à ceux plus récents de Tiflis, en passant par l'extraordinaire odyssee du "Kniaz-Potemkin"...

Jean Sborowski posa sa palette :

— Il faudra encore bien du sang versé, bien des massacres, — et cela malgré les zemstvos, dont nul ne conteste la bonne volonté — pour que le calme règne en Russie...

— Oh! vous... vous êtes un pessimiste...

— Pessimiste! Non... Irréductible, peut-être... En tous cas, malgré le partage de mon pays, malgré sa fusion dans trois autres empires, je reste Polonais. Et comme Polonais, je ne puis oublier les scènes cruelles qui ont signalé la dernière insurrection de nos patriotes. J'étais bien jeune alors, j'avais à peine dix ans, mais je n'oublierai jamais le spectacle auquel il me fut donné d'assister.

Mon père possédait, dans le district de Varsovie, des biens immenses. Il habitait, avec son frère aîné, une antique gentilhommière, isolée au milieu des forêts qui composaient la majeure partie de leur patrimoine à tous deux.

La chasse, l'élevage, étaient leurs seules occupations; tandis que mon oncle, de beaucoup plus âgé que mon père, était resté célibataire, mon père, au contraire, s'était marié.

Ma mère mourut en me mettant au monde. Je fus donc élevé par mon père et mon oncle, qui m'entouraient tous deux d'une affection égale. C'est vous dire que mon enfance fut choyée, que mes moindres désirs étaient satisfaits, et, à vingt lieues à la ronde, on eût bien ri si quelque mauvais prophète fût venu prédire que je serais un jour le rapin pauvre que vous connaissez.

Nous vivions assez isolés au château; aussi la moindre visite était-elle pour moi l'occasion d'une série de demandes auxquelles mes "deux papas" — c'est ainsi que je les appelais, — répondaient toujours à la grande satisfaction de ma curiosité.

Cependant, un soir d'été, au crépuscule, tandis que je courais et jouais dans le jardin, je vis un cavalier mettre pied à terre à la grille du château, il dit quelques mots au domestique, pénétra à sa suite, me dépassa sans paraître me remarquer, et disparut bientôt dans le vestibule.

Cet étranger me parut bizarre, avec son manteau qui cachait aussi bien son costume que sa figure. Je le suivis, et voulus entrer à mon tour dans le salon.

— Va jouer, petit, me dit mon père en me poussant doucement au dehors...

Je fus un peu vexé de cette fin de non-recevoir.

Mais Miéceslas, le domestique, se chargea de me distraire et y réussit...

Vers dix heures, l'étranger se retira; mon père et mon oncle tinrent à l'accompagner pendant quelques verstes... Je dormais quand ils revinrent au logis.

— Pourquoi, demandai-je le lendemain, à déjeuner, avez-vous l'air soucieux tous deux? Est-ce la visite de ce cavalier qui vous rend tristes? Si cela est, pourquoi le recevez-vous?

— Petit, dit mon oncle, remercie le ciel de t'avoir fait naître dix ans trop tard, car c'est à ceux de ton âge qu'il sera donné, s'il plaît à Dieu, de récolter en paix le travail de leurs aînés.

J'avoue que, sur le moment, je ne compris pas le sens de cette réponse; à douze ans, on ne réfléchit pas longtemps, et puis, la journée était si belle... J'allai m'amuser.

Mais je remarquai vite que, depuis cette soirée, nombre de visiteurs affluaient au château. Presque tous arrivaient à la nuit tombée: certains ne s'arrêtaient pour ainsi dire pas, remettaient une lettre et, après une légère collation, remontaient à cheval. D'autres, au contraire soupaient à la maison, avaient de longs entretiens avec mes parents, et repartaient avant l'aube; ces jours-là, je dinais

à la cuisine, et l'on m'envoyait coucher au plus vite.

L'automne était venu, ce fut au tour de mon père et de mon oncle à s'absenter fréquemment. Et chaque fois qu'ils revenaient, je remarquais leur figure encore plus assombrie. Ils causaient peu devant moi, mais ils passaient quelquefois des heures entières dans la bibliothèque.

Un jour, je m'y introduisis à mon tour, après leur départ; une carte de la Pologne était dépliée, avec des épingles fichées çà et là: au-dessous un chiffre.

Je me retirai, à pas de loup, comme si j'eusse commis une profanation, je sentais que cette carte, ces épingles et ces chiffres étaient l'objet de leurs causeries mystérieuses.

Le soir même, mon oncle m'embrassa plus longuement que de coutume; et quand ce fut au tour de mon père de me prendre dans ses bras, je sentis une larme rouler sur ma joue:

— Promets-nous, petit, d'être bien sage, et d'attendre patiemment notre retour. Ton oncle et moi, sommes obligés de partir en voyage pour assez longtemps. Ne fais pas d'imprudences, et écoute bien le vieux Miéceslas, qui restera auprès de toi...

Puis ils montèrent à cheval.

Deux jours après, malgré les efforts de Miéceslas pour me cacher la vérité, je savais que la Pologne était révoltée contre ses oppresseurs, et que mon père et mon oncle étaient les principaux chefs de l'insurrection à Varsovie.

— Pourquoi ne m'ont-ils pas emmené avec eux? demandai-je à Miéceslas. Je sais conduire un cheval et je tire juste au pistolet. Conduis-moi auprès d'eux...

— Mais vous n'y pensez pas... A votre âge?... Que feriez-vous, pauvre monsieur Jean? Et rappelez-vous que vous avez promis de m'obéir...

— Aussi je n'ordonne pas, je demande...

— Et moi, je refuse. Vous attendrez avec moi la fin des événements, ce qui ne saurait tarder, pour la plus grande confusion des Russes...

Nous entendions souvent le bruit de la fusillade et du canon, dans le lointain, et quand, parfois, Miéceslas me faisait faire une courte promenade au dehors, je voyais sur les routes de longues théories de carrioles, chargées de provisions et transportant des familles entières.

C'est par ces fugitifs que nous apprîmes que les Russes avaient repris l'offensive et décidé de frapper sans pitié les rebelles.

En effet, une sotnia de Cosaques du Don vint s'établir au château. Ils arrivèrent comme des fous, le hetman à leur tête, parcoururent le parc à bride abattue et visitèrent minutieusement tous les coins.

Puis, avec quelques hommes, le hetman perquisitionna dans l'habitation.

Ensuite il manda Miéceslas, et me désignant:

— Quel est cet enfant-là?

— C'est mon fils...

— Tu mens. L'un de tes maîtres a, m'a-t-on dit, un fils...

Miéceslas rougit, balbutia...

— Ah! ah! dit le hetman, tu n'as plus autant d'assurance.

Je l'interrompis :

— Je suis Jean Sborowski, dis-je.

— Eh bien! reprit l'hetman, j'aviserai à ce que je dois faire de toi. Quant à celui-ci — et il désignait Miéceslas — qu'on le ligote et qu'on le surveille étroitement.

— Grâce pour lui, m'écriai-je. S'il a menti, c'est parce qu'il craignait pour moi...

— Alors, dis-moi, Miéceslas, où sont tes maîtres?

— Je ne puis vous en dire plus long qu'ils ne m'en ont dit eux-mêmes: ils sont en voyage...

Le hetman ricana:

— Un voyage qu'ils auraient mieux fait de ne pas entreprendre et qui se terminera là, avant peu.

Et de son index, il montrait la forêt.

Miéceslas tremblait. Le hetman attribua à la peur ce frisson:

— Au fait, dit-il, le bonhomme ne paraît guère dangereux. Déliez-le, mais ne le perdez pas de vue.

D'ailleurs, ajouta-t-il, en attendant le retour de nos oiseaux, le nid me plaît, et je m'y installe avec mes hommes. Tu seras notre intendant. Montez-nous à boire et à manegr au plus vite...

Sous la menace du knout, mon vieux compagnon s'exécuta.

Pour moi, je dus assister à l'orgie, assis aux côtés de l'hetman, et boire maintes rasades.

Une partie de la nuit se passa ainsi; vers l'aube, je m'assoupis malgré moi.

L'hetman me fit coucher sur un divan, près de lui, et je m'endormis bientôt d'un sommeil de plomb.

Quand je me réveillai, il faisait grand jour; à mon grand étonnement, j'étais seul.

Je n'entendais pas le moindre bruit. Je descendis jusqu'au vestibule: personne. Je me hasardai dans le jardin: un froid vif, que ne parvenait pas à atténuer le pâle soleil d'hiver, me saisit.

— Miéceslas! me hasardai-je à appeler.

Pas de réponse. Je parcourus la maison en appelant... Aucune voix ne me répondit.

Partout un désordre affreux: les meubles éventrés, les armoires au pillage; je m'enfuis dans le parc et, inconsciemment, je me dirigeai vers la forêt.

J'allais atteindre les grands arbres, quand un homme se dressa devant moi et me barra le passage. C'était Miéceslas:

— Non, petit, je t'en supplie, ne vas pas là, ne regarde pas là: c'est trop d'horreur!...

Mais il était trop tard. A la maîtresse branche de deux grands chênes dénudés, et se faisant face, deux cadavres se balançaient, raidis déjà par le froid: c'étaient mon père et mon oncle, victimes de leur dévouement à une juste cause.

— Ceux-là sont des martyrs qu'il ne faut pas pleurer, mais venger! — Jure-le, dit Miéceslas.

Je jurai...

Maintenant que les années ont passé, dit Jean Sborowski, je me demande parfois si je n'ai pas juré en vain et si jamais l'occasion se présentera de tenir mon serment...

— Qui sait? fit l'un de nous.

MARC MOREL.

Le Vent.

Il fait grand vent, le ciel roule de grosses voix,
Des géants de vapeurs y semblent se poursuivre,
Les feuilles mortes fuient avec un bruit de cuivre
On ne sait quel troupeau hurle à travers les bois.

Et je ferme les yeux, et j'écoute. Or, je crois
Oùir l'âpre combat qui nuit et jour se livre;
Cris de ceux qu'on enchaîne et de ceux qu'on délivre,
Rumeur de liberté, son du bronze des rois...

Mais je laisse aujourd'hui le grand vent de l'histoire
Secouer l'écheveau confus de ma mémoire
Sans qu'il éveille en moi des regrets ni des vœux.

Comme je laisse errer cette vaine tempête
Qui passe furieuse en flagellant ma tête,
Et ne peut rien sur moi qu'agiter mes cheveux.

SULLY PRUDHOMME.

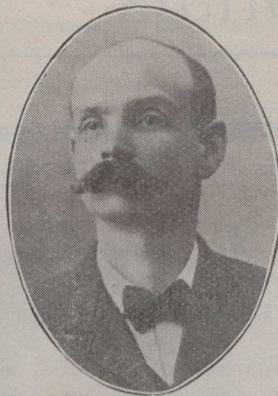
Norwich, Connecticut

SUR la rivière "Thames", un véritable bras de mer, à l'embouchure des rivières Shetucket et Yantic, Norwich, le chef-lieu du comté de New London et la plus grande ville de l'est du Connecticut, repose coquettement sur un site accidenté de collines verdoyantes et de vallons fleuris. Ses parterres, jardins, vergers et bosquets, ainsi que ses résidences de millionnaires et ses monuments publics, lui donnent un grand aspect. Ses 25,000 habitants de toutes langues et religions, les uns jouissant de fortunes énormes, et les autres s'agitant fiévreusement à la conquête du bien-être, nous offrent la vue d'une population tout à fait américaine.

Nous trouvons dans Norwich tout ce qui constitue une grande ville : navigation maritime, deux chemins de fer, plusieurs lignes de tramways ; télégraphe et téléphone ; aqueduc et brigades de pompiers ; grandes maisons de commerce, manufactures, usines et boutiques de toutes sortes ; bureau de poste, hôtel-de-ville, palais de justice, arsenal et prison ; bibliothèque publique, musée et théâtres publics ; écoles, collèges et maisons de charité ; plusieurs belles églises et de très riches cimetières.

Ses manufactures de coton, de laine, de papier et de soie, de couteaux et d'armes à feu, ses fonderies et tanneries, donnent de l'ouvrage à des milliers d'ouvriers.

Les catholiques ont deux églises, celles de Saint-Patrice et de Sainte-Marie, ainsi que deux cou-



M. C. E. FOURNIER



M. DAVID DISCO



M. GEORGES COMEAU



M. PIERRE HENRY ETHIER

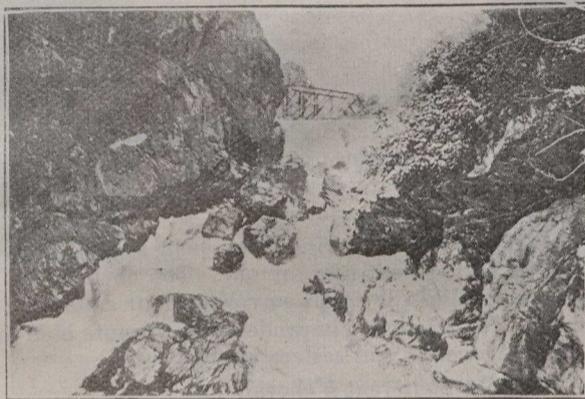
1862, à Saint-Germain de Drummondville, P. Q. Quand sa famille quitta le Canada pour venir demeurer à Baltic, Conn., il n'avait encore que 11 ans. De Baltic, il alla faire trois ans d'études à Varennes, P. Q., y fut diplômé et devint professeur au collège de Beauharnois, que les Frères des Ecoles Chrétiennes venaient d'abandonner. Il les remplaça durant deux

ans, avec quatre autres professeurs laïques. Il fut ensuite en service, durant deux ans, au magasin de M. Henri Buteau, à Baltic, Conn. Il tint magasin à Taftville, durant deux ans, puis acheta à Greenville (Norwich), le magasin et la propriété dont il est le propriétaire depuis treize ans. Il est citoyen américain depuis vingt-et-un ans.

Comme la plupart des villes de l'est américain qui se trouvent avoir à peu près son importance, Norwich s'efforce sans cesse, d'attirer dans ses limites un plus grand nombre de citoyens, de la meilleure classe s'entend. Et, l'esprit de ces petits mais progressifs centres de l'Union est tellement libéral et porté vers l'avancement des choses du domaine moral et matériel, qu'y sont bienvenus tous ceux qui aiment le travail et l'ordre social établi.

Aussi, dans cette classe de villes, Norwich "la jolie", (tout naturellement et avec beaucoup de justesse, cet adjectif glisse de notre plume), Norwich, se distingue par une population aussi paisible que laborieuse.

C'est durant les jours fériés, alors que bourgeois et artisans sont chez eux, ornant leurs demeures,



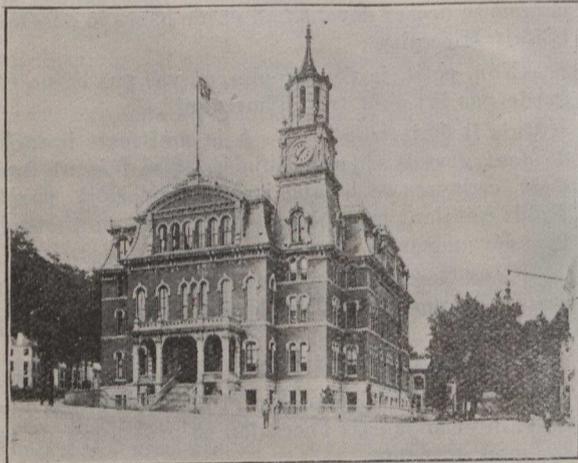
Les chutes du Yantic

les-Eugène Fournier, qui est né à Saint-Judes, comté de Saint-Hyacinthe, le 13 avril 1861. Il est le fils de M. J. A. Fournier, un des plus vieux notaires de Saint-Jean, P. Q. De Saint-Judes il demeura successivement avec sa famille, à Sainte-Hélène de Bagot, à Saint-Hyacinthe, Saint-Valentin, Chambly, et il arriva à Saint-Jean d'Iberville en 1869. Il fit des études au Petit Séminaire de Monnoir, Marieville, P. Q., puis il entra dans le commerce à Montréal. En 1892, il commença l'étude de l'architecture, à Montréal. En 1896 il pratiquait déjà à New London, et depuis 1902, il s'est acquis dans l'architecture, à Norwich, une réputation qui le rend fort populaire dans toute la Nouvelle-Angleterre.

M. David-Daniel Disco, en société avec ses frères : MM. Narcisse, Guillaume et Alexandre Disco, tient le plus gros magasin de thés et cafés de Norwich. Il est né à Disco, N. Y., le 24 juillet 1878. Son père, M. Guillaume Disco, fut le fondateur, puis le maître de poste du village auquel il donna son nom. David-Daniel Disco fit de bonnes études au "Business College" d'Albany, N. Y., où il acquit ses diplômes.

Les quatre frères Disco sont dans le commerce à Norwich depuis sept ans.

M. Pierre-Henri Ethier est un de nos marchands les plus prospères de Norwich. Il est né le 27 octobre



L'Hôtel de Ville

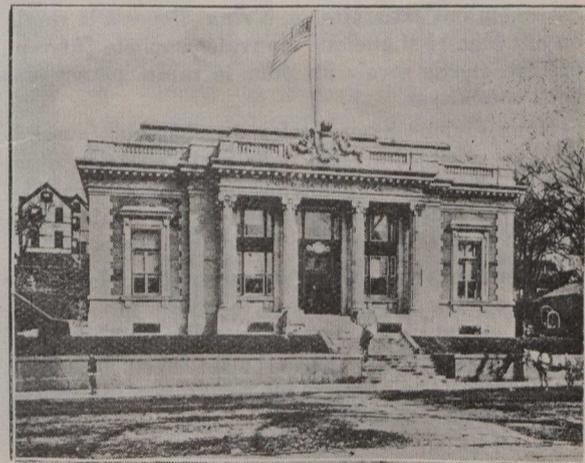
vents des Soeurs de la Miséricorde. Le vicaire de l'église Sainte-Marie, M. l'abbé O'Mara, parle très bien le français.

Nos compatriotes de langue française sont au nombre de 900 environ ; ils vont aux églises irlandaises, et ils n'ont pas encore une seule école française. Mais, si la population française continue d'augmenter, il faudra bientôt fonder une paroisse et une école de langue française. Il est déjà temps que nos braves compatriotes de Norwich y songent sérieusement.

Nous avons pu nous procurer les portraits et notes biographiques de quelques-uns de nos compatriotes les plus en vue à Norwich.

M. Georges-Ambroise Comeau est le seul dentiste de langue française, à Norwich. Il est né à Saint-Athanase d'Iberville, P. Q., le 12 septembre 1865. A l'âge de 7 ans, il quitta le toit paternel pour aller demeurer à Maniwaki, P. Q., chez son oncle, le Dr Joseph Comeau. Après onze ans de séjour à Maniwaki, il passa un an d'étude au bureau du dentiste Trudeau, à Saint-Jean d'Iberville, puis cinq ans à Montréal. De Montréal, il vint à North Adams, où il termina ses études. Il passa ses examens à Boston pour le Massachusetts, puis à Hartford pour le Connecticut. Il est très bien installé à Norwich, depuis 1893, et son bureau est, un des plus populaires de cette ville. M. Comeau est citoyen américain.

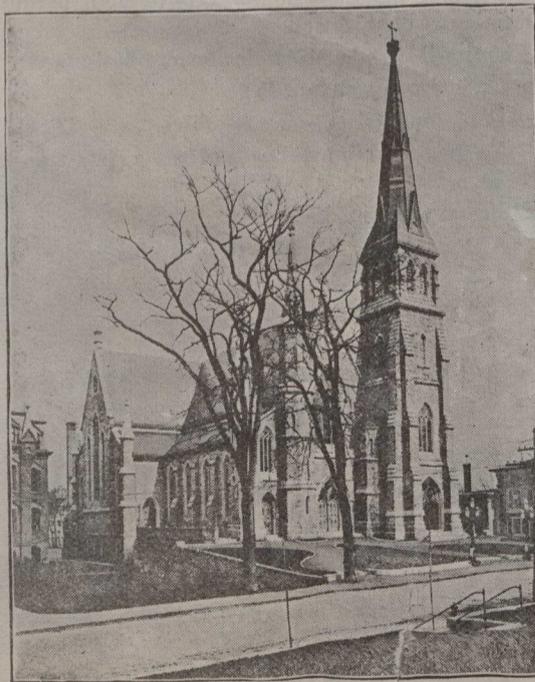
Nous avons un architecte déjà fort populaire dans Norwich et la Nouvelle-Angleterre. M. Char-



Le bureau de poste

surtout en été, de mille drapeaux et oriflammes ; se montrant au seuil des maisons ou sur leurs galeries, qu'il est permis de se rendre compte du confort et du bien-être des citoyens de la ville dont nous sommes heureux d'entretenir le lecteur. Certes, nous ne prétendons pas que Norwich est une ville puissamment riche, néanmoins elle n'a rien à envier à ses soeurs de la Nouvelle-Angleterre, si l'on tient compte de sa population. D'habitude on juge une ville d'après ses monuments, ses édifices publics ; or, ceux dont nous publions la reproduction photographique dans cette page sans être d'un style de haut goût, sont déjà assez remarquables, pour dire que Norwich ne saura que gagner sous tous les rapports avec le temps. Il va de soi que ce progrès elle le devra en partie à sa situation topographique avantageuse et beaucoup aussi à ses industries, ainsi qu'à l'initiative de ses hommes d'affaires. Parmi ceux-ci, nous en sommes persuadé, l'élément franco-canadien, qui, là, devient l'élément franco-américain (comme on le dit assez souvent sans que nous cherchions à approfondir pourquoi) l'élément de notre race fera bonne figure en s'imposant de plus en plus par ses qualités généralement reconnues.

Nous ne terminerons pas ces notes sur Norwich, forcément brèves, sans parler des beautés sylvestres de ses environs. Les contempler au printemps, en été et en automne, est un véritable enchantement, principalement sur les bords du Yantic.



L'église Saint-Patrice

A travers la mode

QUEL costume peut choisir, pour ses sorties d'après-midi, une jeune femme d'habitudes élégantes, également occupée par les soins de ses enfants et de son ménage et par ses obligations de femme du monde assez répandue, mais bien résolue à n'user que des tramways et à marcher même le plus possible entre temps.

Le classique tailleur aux lignes masculines, avec toute la perfection de coupe à laquelle un grand faiseur peut atteindre, semble un peu sec, un peu trop uniforme pour certaines. Et c'est vers le costume tailleur-couturière que celles-là devront donc s'orienter. Bien entendu, il ne saurait être question que de lainage dans leur cas, car, à prix égal, et même supérieur — ce lainage dut-il coûter deux ou trois fois le prix d'un petit velours, — nulle autre étoffe ne peut guère être adoptée si l'on veut rester dans l'harmonie, c'est-à-dire le sens pratique des choses. Et, soyez assurées qu'un costume de ce genre n'est pas si facile que cela à combiner, même lorsque le budget de la toilette laisse une grande latitude.

Voici donc ce qu'on peut conseiller : Choisir toujours un lainage uni et très foncé : bleu marine, vert bouteille, prune, marron ou même noir. Les lainages mélangés ne sont pas assez "habillés" et les teintes moyennes sont généralement d'un ton faux à la lumière même électrique, et du reste, dans les visites d'après-midi, l'éclairage est fort atténué.

Comme jupe, rechercher la ligne la plus unie, la façon la plus simple : quelques plis en longueur faisant tablier ; ou des plis religieuse bordant le bas ; en résumé, presque rien que de l'ampleur vers le sol, et beaucoup de souplesse.

Les jupes de jour, même les plus élégantes, se font juste traînantes sans excès de longueur. On ne les double pas ; elles sont donc plus légères et plus faciles à relever. Point de fond de jupe qui leur soit spécial : elles posent directement sur le jupon.

À la jaquette seule est réservée la note de luxe discret qui devra passer inaperçue aux yeux du populaire. Petits parements ou gilet en broderie de soies de couleur ; travail de passementerie ou de fine scutache de soie sur velours d'une teinte claire ; tout cela délicat, raffiné, méritant l'examen à la loupe, très coûteux, cela va sans dire, mais d'une réelle valeur artistique.

Pour ces jaquettes là, on peut adopter des façons assez fantaisistes, ajoutant ou retranchant, selon le goût et le genre d'embonpoint que l'on porte ; allonger et plisser la basque derrière en postillon, ou la raccourcir et l'onduler autour de la taille en petit casaquin ; disposer un empiècement ou un bolero de forme Empire, etc. Sous ces jaquettes ou ces vestes — comme vous l'entendrez — une blouse blanche ; toujours plus élégante si elle est de guipure, ne l'oublions pas. Un rien de dentelle dépassant les manches de la jaquette, mais si peu, si peu, que vos voisins de tramways l'apercevront à peine, et nous insistons sur ce point.

Maintenant, si vous voulez une autre combinaison, plus nouvelle et plus adaptée au goût des modes Empire recherchées en ce moment, il y a encore ceci : une longue redingote tout unie en drap foncé, prune ou gros vert — gros vert plutôt. L'empiècement du haut plissant et croisant devant comme un corsage Empire ; le reste du manteau très cintré, ajusté presque, dans son imprécision. Jupe en même drap, d'une coupe toute droite, très plate du haut, très évasée du bas, et terminée par quelques plis. Corsage tout en voile linon — c'est

une mousseline de soie épaisse — de même couleur que le reste, entièrement façonné de coulissés autour d'un petit empiècement de guipure ou de broderie bise, guère plus grand qu'une petite bavette de bébé.

Une fine incrustation de soutache du même ton, avec un soupçon d'or, dessine un léger motif au bas de cet empiècement. La clarté de ce bout de guimpe et le très fugitif scintillement de l'or suffisant à éclaircir l'entrebâillement du manteau dégrafé. Une belle fourrure autour du cou, renard

ou zibeline, complète, avons-nous besoin de le dire, l'effet très sûr de cet ensemble. Et l'avantage de cet arrangement monochrome, c'est de pouvoir quitter son manteau dans un salon sur-

Quelques croquis de tailleurs toujours très demandés. En velours, la jupe courte avec boléro long. Une tresse de soie courant en bretelles sur le boléro se continue sur la jupe, devant en un étroit tablier, derrière en un large pli rond.

En drap vert, longue jaquette ouverte sur un gilet bleu.

À petits carreaux violine et noir, blouse retenue à la taille par des fronces très serrées sous d'étroits velours noirs. Jupe froncée dans la même idée, et courte.

En grosse cheviotte anglaise, longue redingote à revers ; gilet soutaché et jupe à godets.

Parmi les garnitures, une innovation est l'emploi des broderies exotiques dont nous avons déjà parlé ; mais nous voudrions faire remarquer ces devants de jaquette ou de redingote doublés d'anciennes manches de mandarin, et dont la valeur est ainsi fortement majorée. L'aspect en est très nouveau, et des revers originaux nous sortent de la banalité des brocarts et des velours employés par tout le monde. Ces broderies chinoises et japonaises sont également adaptées en quilles aux jupes, et se terminent par des franges ; en bordures pour corsages, en gilets, cols et parements. Elles sont choisies formant

ou camaïeu avec le tissu, ou contraste absolu. Sur un drap bleu paon, j'ai vu un de ces galons brodés de fleurs et d'oiseaux dans ce ton-là, et l'ef-

fet en était discret et charmant ; sur un tissu violine, on avait posé des arabesques et une flore jaune d'or... ; c'était vif et pouvait passer tout juste pour une robe d'intérieur. Pour l'emploi de ces ravissantes et hardies broderies, comme en toutes les nouveautés, il faut beaucoup de tact et de prudence.

D'aspect très jeune, une blouse russe toute plissée à plis ronds, en drap Suède sur la jupe également plissée. La blouse, retenue par une ceinture de velours, est fermée de côté par de larges boutons de velours. Col en drap brodé volanté de taffetas. Manches plissées, tailleur avec petits revers assortis au col. Les boutons nouveaux sont de toute beauté. Souvent, de très luxueux boutons clairs, cuir, velours ou métal ciselé, sont suffisants à donner un cachet d'élégance recherchée à un costume qui, sans eux, ne serait que simple.

En drap henneton, jupe unie ourlée d'un bord de fourrure. Sur un gilet de drap vert boutonné d'or, se pose un boléro très court, ouvert, avec doubles petites pèlerines formant collet Directoire. Un colchâle en zibeline et des parements identiques achèvent de donner à ce "tailleur" un joli cachet d'élégance.

Plus élégante encore, une veste Louis XV, boutonnée sur un gilet brodé ; ses revers en broderie sont soulignés d'un petit dépassant de fourrure claire, hermine ou chinchilla, selon la nuance du drap. Mêmes parements brodés et volantés de dentelle aux manches, assez froncés du haut.

En drap castor : sur la jupe unie et tendue, longue tunique s'ouvrant devant en coquillés bordés de fourrure. Très haut corselet de drap. Les grands collets ou les courtes pèlerines, les garnitures de fourrure, sont toujours jolis sur les costumes de ville.

JACQUELINE.



Élegant costume en drap violet orné de très riches boutons en velours sertis d'argent et d'un soupçon de galon de soie brodée au col. L'charpe en renard argenté.



Grand manteau Empire en drap vert foncé, cerclé de plis religieuses et d'une bande de plis en longueur. Robe de même nuance garnie de dentelle au corsage.

chauffé sans paraître le moins du monde déshabillée.

Ces descriptions nos lectrices les comprendront sans peine, n'ont pas la prétention de constituer des modèles exclusifs. On pourra toujours s'en inspirer pour l'arrangement de ces costumes spéciaux qui ne visent pas à la grande élégance ni non plus à la trop grande simplicité.

Les illustrations qui accompagnent cette étude aideront du reste à comprendre nos explications et à les mettre à profit.

Filles de lettres

Nous causions, au fumoir, chez le romancier Armand G..., après un déjeuner délicat et léger, combiné à souhait pour des gens vivant tous de leur cerveau et de leur plume, faiseurs de livres, de pièces ou de chroniques. On parlait de l'invasion des femmes dans la littérature contemporaine. Les "autoresses" sont légion en langue anglaise; sur trois romans d'outre-Manche ou d'outre-Océan, deux sont signés d'un nom féminin. Et voilà que l'usage s'acclimate en France. Nos revues et nos quotidiens font bon accueil aux femmes de lettres. Un journal de Paris, et non le moindre — "La Fronde" — est exclusivement rédigé par elles. On goûte les récits de Mme Daniel Lesueur et de Mme Jean Bertheroy, les dialogues de Mme Marni. Deux de nos plus rares poètes sont de gracieuses mondaines: Mme la comtesse Mathieu de Noailles et Mme Henri de Régner. Enfin, la Société des Gens de Lettres vient d'admettre une femme dans son comité.

Les convives d'Armand G... constataient sans bienveillance cette marche en avant d'un nouveau bataillon littéraire. V..., farouche "protectionniste" en matière d'art, conspuait les gens de lettres femelles :

—Elles ajoutent à la "rosserie" essentielle de leur sexe les défauts constitutifs de l'écrivain, disait-il. Cela fait un mélange horrible... Aucune d'elles n'a montré jusqu'à présent un talent supérieur à la moyenne des talents masculins; mais du premier coup, elles dépassent les plus envieux, les plus vaniteux, les plus perfides d'entre nous. Je me garde comme du feu de mes confrères en jupon brodé !...

—Ma foi, j'ai eu sans doute plus de chance dans mes rencontres, car j'entretiens des rapports confraternels très cordiaux avec certains jupons littéraires... Et tout récemment encore, j'ai pu faire entre l'un de ceux-ci et les chaussettes d'un confrère masculin une comparaison qui fut tout à l'avantage du jupon.

Cette réplique de bonne humeur était débitée par notre hôte. On lui demanda l'histoire de la comparaison.

—Bien volontiers, répliqua-t-il. Elle est instructive; un pédant dirait même que c'est une bonne contribution à la chronique du féminisme littéraire. La voici :

"Comme vous, comme nous tous dont les journaux impriment le nom, je reçois des lettres d'inconnus. Beaucoup sont vaines, quelques-unes injurieuses; le plus grand nombre demande un service d'influence ou d'argent. Celles-ci, je ne les lis jamais sans que mon cœur se serre un peu. En face du papier daté d'un coin de province, d'un quartier excentrique de Paris, j'imagine l'anxiété, la détresse de l'être humain pour lequel je fus un instant, moi, pauvre homme de lettres, sans génie et sans fortune, — un rayon du divin Espoir. Moi! moi! Pourquoi moi entre tant d'autres ?

"Donc, vers la fin de l'an dernier, je reçus une lettre signée d'un nom que j'ignorais: Jean Séguin. On avait écrit un roman; on voulait me le soumettre: s'il me plaisait, peut-être consentirais-je à chercher pour lui un journal et un éditeur?... Je répondis: "Envoyez votre manuscrit..." Car, si la lecture du manuscrit inconnu est un de nos plus ennuyeux devoirs, j'estime que c'est un des plus impérieux.

"Le manuscrit ne se fit pas attendre: un gros cahier écrit menu, par une main féminine, qui ne me parut pas celle d'un copiste professionnel. Je l'ouvris sans enthousiasme: la surprise est si rare en de pareils envois, de découvrir autre chose qu'une sorte d'ardeur ignorante, — ou tout au plus une certaine adresse d'imitation! — Je lus les premières pages avec ennui: elles étaient lourdes et embarrassées; puis, une situation se dessina dans un milieu curieusement étudié; ce fut, à l'évidence, une histoire personnelle de femme, avec de "vraies" lettres, des scènes "arrivées"... Je fus si bien pris que j'achevai d'une traite le gros cahier. C'était la nuit, je m'en souviens, la pendule marquait deux heures dix. Dans la joie de ma découverte, j'écrivais aussitôt une lettre à l'auteur, afin qu'elle fût mise à la poste dès le lendemain matin. Je le félicitais; je le priais de me venir voir; je lui disais d'espérer.

"Deux jours plus tard, dans la matinée, mon fidèle Constant me remit une carte: "Jean Séguin, 9 rue Renouard."

"—Cette dame prétend qu'elle a un rendez-vous avec monsieur..."

"J'avais deviné juste: Jean Séguin était une femme.

"Elle fut introduite. Je vis une petite personne d'environ vingt-cinq ans, vêtue de noir, le visage irrégulier, mais d'une fraîcheur charmante, encadré de bandeaux châains, légers, ondulés naturellement. La bouche, un peu grande, souriait; le nez était dépourvu de caractère; les yeux, bruns, qui regardaient fixement, avaient de la profondeur et de l'intelligence.

"—C'est vous, mademoiselle, l'auteur de "Mortelle Epreuve" ? demandai-je.

"—Oui, monsieur.

"—Eh bien! Je n'aime pas le titre que vous avez choisi, mais le roman est plein de mérite. Je suis surpris qu'une femme aussi jeune ait écrit cela du premier coup..."

"—Oh! monsieur, il y a longtemps que je travaille.

"—Vraiment?..."

"Sans timidité, même avec un assez amusant aplomb, elle me conta qu'elle était institutrice libre, mais qu'elle avait toujours aimé la littérature, et que, depuis son enfance, elle s'amusait à griffonner des récits. D'ailleurs, cela tenait de famille.

"—J'ai un oncle professeur de faculté en province, — qui a signé des livres d'éducation. Et mon père a lui-même écrit, autrefois..."

"—Ah? Monsieur votre père?..."

"—Il y a longtemps... Maintenant, il n'écrit plus..."

"Elle passa vivement à un autre sujet, et, naturellement, je n'insistai pas. Elle semblait de plus en plus à l'aise, me disait ses projets, tout l'avenir organisé d'avance dans son cerveau de vingt-cinq ans. On voyait qu'elle n'ignorait rien des difficultés de la vie littéraire; elle les exagérait plutôt. Et en même temps elle apportait dans les jugements, dans les prévisions, cette croyance fétichiste à la chance, ce respect des situations acquises, cet esprit d'ordre un peu minutieux et puéril qu'on retrouve au fond de toute activité féminine.

"En somme, elle ne me déplut pas: déjà très femme de lettres, mais capable d'enthousiasme, sans la moindre trace d'envie ni d'aigreur. Le léger excès d'aplomb se justifiait par le talent réel.

"Nous nous quittâmes bons amis. Elle voulut remporter son manuscrit, où elle méditait de faire quelques retouches. Dès le lendemain, je me suis mis en campagne pour faire un sort à "Mortelle Epreuve". La petite institutrice avait raison de croire à la chance. Dans la Revue à laquelle je m'adressai, on avait besoin d'un récit de moyenne longueur et de prix modeste entre deux gros romans chers. Quant à l'éditeur, fort gai ce jour-là, parce qu'il venait d'apprendre sa prochaine promotion dans la Légion d'honneur, il m'interrompit dès les premiers mots :

"—De toi, j'accepte tout sur parole... Envoie-moi ta George Sand..."

"Je transmis aussitôt les bonnes nouvelles à Jean Séguin, la priant de me renvoyer au plus vite le manuscrit, que réclamait la Revue. A ma vive surprise, la jeune fille ne se montra pas, et je ne reçus point de réponse. Le temps passait. J'écrivis de nouveau. Cette fois, un télégramme bleu me renseigna: "Monsieur, excusez-moi, et ne vous préoccupez pas de mon livre. Mon père est en ce moment très malade, et je ne saurais le quitter un seul instant..."

"Que faire?... Je me tins tranquille. La Revue commença un autre roman; mon éditeur, après quelques "Eh bien? ta George Sand?... " n'y pensa plus. Et moi-même, la vie m'imposa d'autres soucis.

"Plus d'un mois passa. L'année avait recommencé, et j'avoue que je ne songeais guère à Jean Séguin, lorsqu'un matin, Constant, de nouveau, me remit sa carte. La jeune fille entra, me serra la main, s'assit. C'était toujours le même visage d'intelligence pratique et de bonté, mais travaillé, presque vieilli par la fatigue et le chagrin. Elle dit, souriant tristement de sa grande bouche aux dents saines :

"—Vous me trouvez changée?..."

"—Je vous trouve l'air un peu las... Etes-vous enfin rassurée ?

"—Oui, grâce à Dieu... Mon père a une maladie de cœur, les contrariétés lui donnent des crises d'étouffement. C'est horrible... Enfin, pour le moment il est hors de danger.

"—Et "Mortelle Epreuve" ? Vous ne me rap- portez rien ?

"Elle me regarda dans les yeux, se mordit les lèvres avec une hésitation amusante, puis, comme j'insistais, tout à coup elle fondit en larmes... Elle pleura, pleura, avec de gros sanglots bruyants d'en-

fant, ne laissant échapper que ces mots: "C'est fini... fini... je ne puis plus le publier... C'est fini..."

"Quand cette explosion de chagrin fut apaisée, elle tamponna ses yeux d'un geste d'énergie..."

"—Pardonnez-moi... Monsieur... je suis ridicule... de céder ainsi à mes nerfs... Mais vous avez été si bon... Je vous dois une explication. Je ne veux pas que vous me preniez pour une toquée... Seulement, je vous demande une discrétion absolue... Mon vrai nom est Georgette L..."

"Elle me dit un nom que vous connaissez tous, que je connaissais moi-même. Je le tairai, comme elle me l'a demandé. C'est le nom d'un vieil homme de lettres avec lequel notre génération eut peu de rapports, mais que nos aînés regardaient comme le type accompli du Raté envieux. Sans talent, sans gloire, la gloire et le talent des autres lui gorgeaient le fiel. Son caractère finit par le brouiller même avec les autres fielleux dont il faisait sa société; une vilaine histoire de duel le discrédita tout à fait, le mit au ban des rédactions. Depuis lors, il vivait, solitaire et exaspéré, avec sa fille, ou plutôt sa fille le faisait vivre.

"Le maigre et bilieux visage, la voix éternée de ce mauvais compagnon s'évoquaient dans mon souvenir, à mesure que parlait Georgette L... Elle m'expliquait pourquoi je n'avais pas reçu "Mortelle Epreuve", et, pourquoi "Mortelle Epreuve" ne verrait pas le jour. L..., aussi hargneux dans son intérieur qu'avec les confrères, avait toujours raillé la littérature de sa fille. "En voilà une idée de vouloir faire ce sale métier! Heureusement, ce que tu fais est trop enfant et trop stupide pour qu'on l'imprime jamais... Contente-toi donc d'enseigner l'a, b, c, à tes morveux d'élèves!..."

"Or, dans l'élan de joie que lui valut la lettre où j'annonçais le succès de mes démarches auprès de la Revue et de l'éditeur, Georgette commit l'imprudence de tout raconter à son père.

"—J'ai cru qu'il allait étouffer sur le coup... Il est tombé sur un fauteuil, déchirant le col de sa chemise... Pendant quelques minutes il n'a pas pu parler. Quand il a repris un peu de force, il m'a accablée d'injures, m'accusant de m'être livrée à l'éditeur, au directeur de la Revue, à vous-même, monsieur, et me donnant des noms!... Puis l'étouffement l'a repris, et pendant une semaine il a vraiment couru les plus grands dangers... Alors, avec le médecin, qui est de nos amis et qui le connaît bien, nous avons arrangé une histoire pour le calmer: que toute mon affaire manquait, que l'éditeur et la Revue ne voulaient plus du roman... Papa m'a vue désolée; ça lui a fait du bien... Il s'est rétabli peu à peu. Maintenant il est tout à fait d'aplomb; seulement il se méfie. Il a mis sous clef le manuscrit de "Mortelle Epreuve" et il me guette pour m'empêcher de travailler, dès qu'il me voit une plume en main..."

"—Alors, demandai-je, qu'allez-vous faire?..."

"—Alors que voulez-vous? Je resterai institutrice.

"De grosses larmes lui roulaient des yeux sur les joues, gagnaient les coins de la grande bouche. Et cette bouche, malgré tout, souriait, témoignait que le sens de l'ironie persistait dans le désespoir de la pauvre fille de lettres, assez malchanceuse pour tomber à ses débuts sur le plus méchant confrère masculin de Paris, — son père..."

MARCEL PREVOST.

Sur une oreille

SONNET

Ce lourd bandeau pour mon chagrin
Dérobe une mignonne oreille;
Elle fuit les regards, pareille
Au camée en son noir écrin.

Pour y suspendre un bijou fin
Les Grâces l'ont faite à merveille;
Heureuse la boucle vermeille
Qui la mord d'un baiser sans fin!

Sourde aux médisances traîtresses,
Elle est attentive aux caresses
De Lamartine et de Mozart.

Qui la courtise l'effarouche:
Un soupir timide et sans art
Est le seul aveu qui la touche.

SULLY-PRUDHOMME,

de l'Académie Française

L'adoration des Mages

AU moment de la naissance du Sauveur, lorsque la voix des anges révélait ce grand événement aux bergers de la Judée, l'apparition d'une étoile miraculeuse, en Orient, l'annonçait aux mages, dans des contrées alors ensevelies dans les ténèbres de l'idolâtrie; car Jésus venait de naître pour sauver tous les hommes, aussi bien les païens que les enfants d'Israël, et les pauvres, représentés par ces humbles bergers, aussi bien que les riches et les puissants, représentés par les mages.

L'Evangile ne leur donne que ce nom de "mages"; mais, selon une tradition qui s'est perpétuée jusqu'à nous, ils étaient rois, et s'appelaient Balthazar, Gaspar et Melchior.

Animés du désir de voir l'Enfant divin et d'adorer dans sa personne le vrai Dieu fait homme pour racheter le genre humain, ils se mirent en route du côté où ils avaient vu briller l'étoile miraculeuse, et ils arrivèrent à Jérusalem.

Alors régnait à Jérusalem un tyran plein de cruauté et d'artifices, nommé Hérode; apprenant l'arrivée des mages et l'objet de leur voyage, sachant que le chef promis à Israël par les prophètes devait naître à Bethléem, et craignant d'être détrôné par lui, il s'enquit avec soin du moment précis où l'étoile leur était apparue, et les envoya à Bethléem, en disant :

"Allez, informez-vous exactement de cet enfant, et lorsque vous l'aurez trouvé, faites-le-moi savoir, afin que moi aussi j'aie l'adorer."

Ils partirent donc pour Bethléem; et en même temps l'étoile qu'ils avaient vue en Orient brilla dans le ciel; à cette vue, ils furent transportés de joie, l'étoile alla devant eux, jusqu'à ce qu'étant arrivée au-dessus du lieu où était l'enfant, elle s'y arrêta.

Ils entrèrent dans la maison, ils y trouvèrent l'enfant avec Marie sa mère; s'étant prosternés, ils l'adorèrent; puis ils lui offrirent en présent de l'or, de l'encens et de la myrrhe, sorte de gomme précieuse très estimée en Orient.

Les rois mages, après avoir adoré le divin Enfant, allèrent se livrer au repos. Pendant leur sommeil, une voix divine les avertit de ne point retourner auprès d'Hérode; ils revinrent dans leur pays sans passer par Jérusalem.

Le jour consacré par l'Eglise à la commémoration de ce premier hommage rendu par les païens à la divinité de Jésus-Christ s'appelle la fête de l'"Epiphanie", c'est-à-dire "manifestation"; parce qu'alors la connaissance du vrai Dieu, jusque-là concentrée dans la Judée, fut manifestée aux Gentils, c'est-à-dire aux nations qui adoraient les faux dieux.

La fête de l'Epiphanie s'appelle vulgairement le jour des Rois. On la solennise dans toutes les familles avec de grandes réjouissances, bien connues de tous nos lecteurs. L'Eglise célèbre, le même jour, l'Epiphanie, le baptême de Notre-Seigneur et son premier miracle aux noces de Cana.

* * *

Hymne des Mages

DE ST-EPHREM D'EDESSE

Les princes de Perse, pleins de joie, quittant leur pays, se munirent de présents, et apportèrent au Fils de la Vierge l'or, l'encens et la myrrhe.

Etant entrés, ils trouvèrent l'Enfant couché dans un berceau, dans la maison d'une mère pauvre; prosternés, ils l'adorèrent d'un cœur joyeux et lui offrirent leurs présents.

Marie leur dit :

—Pourquoi ces présents? Dans quel but? Quel motif vous a appelés de votre région, vous a fait venir vers cet Enfant avec vos trésors?

Ils répondirent :

—Votre Fils est Roi; il réunit tous les diadèmes, car il est Roi universel; son royaume est plus grand que le monde et tout cède à son empire.

—Comment serait-il possible qu'une femme pauvre ait enfanté un Roi? Je suis humble et manquant de toutes choses; comment serais-je la mère d'un Prince?

—Vous seule cependant avez l'honneur d'avoir mis au jour le grand Roi; par nous la pauvreté est

glorifiée, et toutes les couronnes sont soumises à votre Fils.

—Les trésors des rois ne sont point pour moi; jamais les richesses n'ont été mon partage. Cette demeure est ce qu'il y a de plus pauvre; cette retraite est dénuée de tout: pourquoi donc dites-vous que mon Fils est Roi?

—Votre Fils est lui-même un grand trésor: ses richesses suffisent à enrichir tous les hommes. Les trésors des rois s'épuisent: Lui ne saurait ni s'épuiser ni se mesurer.

—Ce Roi qui nous est né est peut-être un autre que cet enfant; examinez celui-ci; ce n'est que le fils d'une pauvre mère qui ne saurait même être admise en présence d'un roi. Vous n'avez devant vous qu'un enfant muet, que la maison nue et dépouillée de sa mère; aucune trace de royauté n'y apparaît: comment pourrait être Roi l'habitant d'un tel séjour?

—Oui, nous le voyons dans son silence et dans son repos; il est pauvre, comme vous l'avez dit, mais il est Roi. N'avons-nous pas vu les astres du ciel



L'Adoration des Mages

s'ébranler à son commandement, afin d'annoncer sa naissance?

—Il n'y a ici qu'un petit enfant: vous le voyez; il n'y a ici ni trône ni diadème royal; qu'apercevez-vous donc qui vous engage à l'honorer de vos trésors comme un Roi?

—S'il est un petit enfant, c'est qu'il l'a voulu; il aime la mansuétude et l'humilité, jusqu'au jour où il se manifestera; mais il viendra un temps où les diadèmes s'abaisseront devant lui pour l'adorer.

—Mon Fils n'a ni armées, ni légions, ni cohortes; le voilà couché dans la pauvreté de sa mère: comment pouvez-vous l'appeler Roi?

—Les armées de votre Fils sont en haut: elles parcourent le ciel et illuminent tout de leurs feux. Un seul de ses soldats est venu nous appeler, et toute notre contrée en a été dans la stupeur.

—Faites-moi connaître, ô princes! dites-moi, par bienveillance, tout le mystère qui s'est accompli dans votre contrée: quelle voix vous a appelés et vous fait venir jusqu'ici?

—Une étoile immense nous a apparue, plus éclatante que toutes les autres; sa splendeur a illuminé notre région et nous a appris que le Roi est né.

—De grâce, ô princes! ne parlez pas de ces choses dans notre contrée, de peur que les rois de la terre, l'ayant appris, ne dressent des embûches, dans leur envie, à cet Enfant.

—Ne craignez point, ô Vierge! C'est votre Fils qui brisera tous les diadèmes, il les anéantira; et l'envie des princes ne lui pourra jamais nuire.

—Je crains Hérode, ce loup impur. Je crains qu'il ne me suscite des chagrins, qu'il ne tire le glaive et ne coupe cette douce grappe non mûre encore.

—Ne craignez pas Hérode, votre Fils renversera son trône; ce tyran règnera peu, il sera brisé, et son diadème roulera à terre.

—Un torrent de sang coule à Jérusalem, les hommes les plus vertueux sont immolés: si donc le tyran apprend ces choses, il tendra des pièges à mon Fils. De grâce, ô princes! gardez le secret, évitez le tumulte.

—Tous les torrents seront arrêtés dans leur cours par votre Fils; sa main contiendra l'effort des lances; le glaive de Jérusalem demeurera suspendu, et il ne tombera que si votre Fils le permet.

—Les scribes et les prêtres de Jérusalem, qui ont coutume de répandre le sang dans leurs intrigues, exciteront peut-être quelque débat sanglant contre moi et mon Fils; de grâce, Mages, gardez le silence.

—L'envie des scribes et des prêtres ne saurait nuire à votre Fils; c'est lui qui doit abolir le sacerdoce, par lui cesseront leurs solennités.

—Un ange m'a apparue, au jour où je conçus cet Enfant; il me dit, comme à vous, que mon Fils est Roi, que son diadème est d'en haut, et qu'il est indestructible.

—L'ange dont vous parlez, ô Vierge, est le même qui nous a apparue sous la forme d'une étoile; c'est de lui que nous savons que votre Fils est plus grand que les astres, et qu'il les surpasse en splendeur.

—Je vous déclare un autre mystère, pour confirmer votre foi: sachez donc que, demeurant vierge, j'ai enfanté un fils, le Fils de Dieu; allez, et annoncez sa gloire.

—Déjà l'étoile nous avait instruits; par elle nous savions que la naissance de votre Fils était supérieure à toute chose, et qu'il est le Fils même de Dieu.

—Rapportez la paix en votre contrée, que la paix s'étende sur tous vos royaumes; soyez les fidèles messagers de la vérité sur toute votre route.

—Que la paix de votre Fils nous ramène sains et saufs dans notre région, comme elle nous a conduits ici; et quand son empire sera manifesté au monde, qu'il visite notre terre et qu'il la bénisse.

—Que la Perse se réjouisse à la nouvelle que vous apportez, que l'Assyrie tressaille à votre retour; quand le royaume de mon Fils apparaîtra, lui-même il placera son étendard au milieu de votre contrée.

* * *

"Les mages, dit saint Grégoire le Grand, reconnaissent en Jésus-Christ la triple qualité de Dieu, d'homme et de roi." Or, il y a certains hérétiques qui croient que Jésus est Dieu, qu'Il est homme, mais se refusent absolument à croire que son règne s'étende partout. Ils se sont fait un devoir d'offrir à Jésus l'encens, ils ne veulent point y ajouter l'or.

Combien en est-il aujourd'hui qui professent l'erreur signalée par Grégoire le Grand? Niant le pouvoir de Jésus-Christ sur la vie publique des chrétiens, ils cherchent à propager partout une neutralité, qui n'est autre chose que l'athéisme dans l'enseignement, dans l'éducation, dans la jurisprudence et dans toutes les institutions. Volontiers, ils offrent l'encens et la myrrhe au Dieu de la crèche, mais l'or?... ils jugent plus pratique de le garder pour eux.

En présence d'un ennemi si formidable, nous, Canadiens catholiques, serrons nos rangs, unissons-nous pour étendre le règne de Jésus-Christ; concentrons nos forces pour défendre les intérêts de notre religion, et répéter à tous, par nos paroles, par nos écrits et surtout par nos actes, cette parole de l'Apôtre, qui doit être la devise de tout bon catholique: "Il faut qu'Il règne."

Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.

Gloria in excelsis Deo!

L'électricité industrielle au Canada

PARLER d'électricité, c'est appeler de suite l'attention; parce que dans le siècle que nous vivons, tout est électrique: c'est l'éclairage, la force, la chaleur, le télégraphe, le téléphone, etc., etc. L'électricité, c'est le principe de la vie elle-même. L'Album Universel qui toujours est à la tête du mouvement scientifique au Canada, vient encore servir à ses nombreux lecteurs la primeur d'une importante nouvelle dans l'industrie électrique.

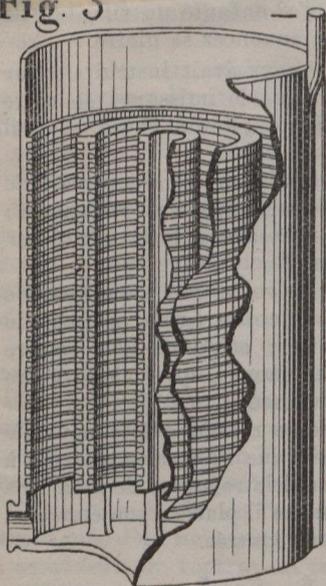
Mais avant de la présenter à nos lecteurs, nous croyons nécessaire, pour l'intelligence de la chose, d'exposer brièvement quelques-uns des principes primordiaux de l'électricité usuelle, car beaucoup de nos lecteurs se servent journellement de l'électricité sans en avoir une connaissance approfondie.

L'électricité industrielle, celle qui produit la lumière, qui fait tourner les moteurs, qui fait courir les chars, monter les élévateurs, etc., est produite par les machines dynamo qui transforment le pouvoir d'un moteur hydraulique ou à vapeur en une autre forme d'énergie, l'énergie électrique, laquelle se transmet le long des fils conducteurs jusqu'au point d'utilisation: Voilà pour la production; mais aussitôt que le moteur s'arrête, s'arrêtent aussi en même temps toutes les utilisations. L'électricité ainsi produite est essentiellement temporaire et éphémère. Aussi, dès les premières tentatives d'applications, a-t-on cherché un moyen de réserver, d'emmagasiner l'énergie électrique pour assurer la continuité et la régularité de cet agent merveilleux.

Cet appareil régulateur-réservoir est l'accumulateur: l'accumulateur est donc un réservoir d'électricité, c'est pour l'électricité ce que le gazomètre est pour le gaz, ce que le réservoir est pour l'aqueduc, c'est dire qu'il est indispensable à tout service public.

Mais, paraît-il, le problème de l'accumulation

Fig. 3



n'était pas aussi facile à résoudre que celui de la production de l'électricité, et il est resté longtemps posé. Il est enfin résolu.

Tous ceux qui se sont tant soit peu adonnés à l'étude de l'électricité savent que les anciens accumulateurs étaient composés de plaques de plomb placées côte à côte dans une cuve en verre; mais ceux qui ont fait usage des accumulateurs à plaques, savent aussi que ces appareils sont très fragiles, s'avariaient facilement et pis encore, coûtent fort cher. Aussi, malgré les grands avantages qu'apportent les accumulateurs on renonçait souvent à s'en munir, parce que la dépense qu'ils occasionnaient outrepassait les services qu'ils étaient appelés à rendre.

Mais voici qu'à Montréal même, s'est monté une compagnie dans le but de construire pour le Canada un nouveau système d'accumulateur, qui est appelé à faire époque dans l'industrie électrique.

Dans cet accumulateur, les surfaces d'action ne sont plus formées de plaques flexibles, mais bien de cylindres rigides et indéformables; la cuve en verre est supprimée par une disposition très ingénieuse; les parties sujettes à usure sont amovibles et facilement renouvelables; enfin, tout est très bien disposé pour assurer un long usage et un entretien facile.

On voit que l'inventeur a dû passer de longues années à modifier, corriger, perfectionner les moindres détails pour arriver à un appareil parfait.

Voici du reste une description sommaire de l'appareil:

L'ACCUMULATEUR "MOUTERDE"

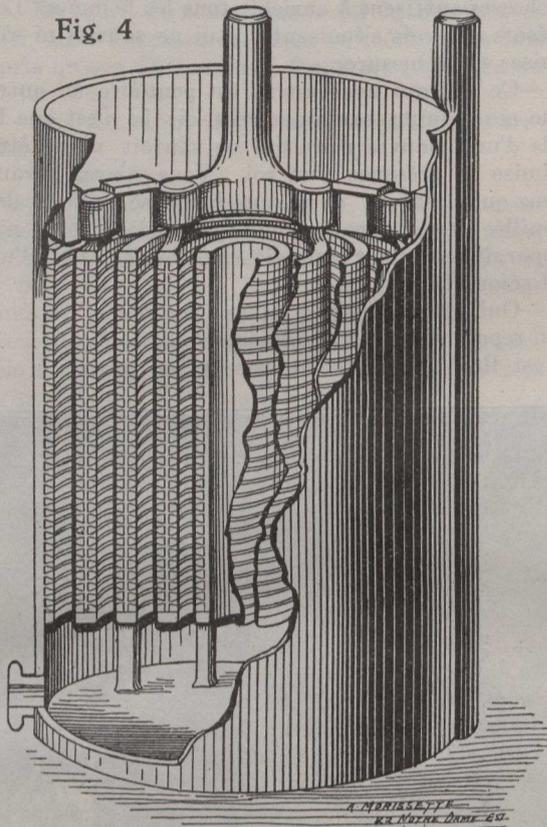
Les électrodes qui composent l'accumulateur "Mouterde" sont formés de cylindres rainurés sur leurs deux faces intérieure et extérieure, représentant en quelque sorte une vis-écrou. — Fig. 1.

Sous cette forme tubulaire, les électrodes sont absolument rigides et indéformables.

Chacun sait qu'un tube à parois, même très minces, est doué néanmoins d'une rigidité infinie, tandis qu'une plaque même très épaisse pliera toujours sous le moindre effort.

Dans le cylindre "Mouterde" les rainures, dans lesquelles la matière active est encastrée, sont formées par des nervures taillées en queue d'aronde.

Fig. 4



La pâte active, une fois encastrée dans ces filets à orifice resserré, s'y durcit et ne peut plus en sortir; elle y est scellée.

La rigidité d'un tube et la solidité d'un scellement, voilà les principes qui ont servi de base à cet appareil.

Ces principes, qui sont de toute évidence, n'ont pas besoin d'être développés plus amplement, pour être compris par tout le monde.

L'élément d'accumulateur "Mouterde" est formé par l'assemblage d'un certain nombre de cylindres électrodes groupés en deux séries.

Les figures 2 et 3 représentent les deux séries séparées d'un accumulateur composé, par exemple, de cinq cylindres.

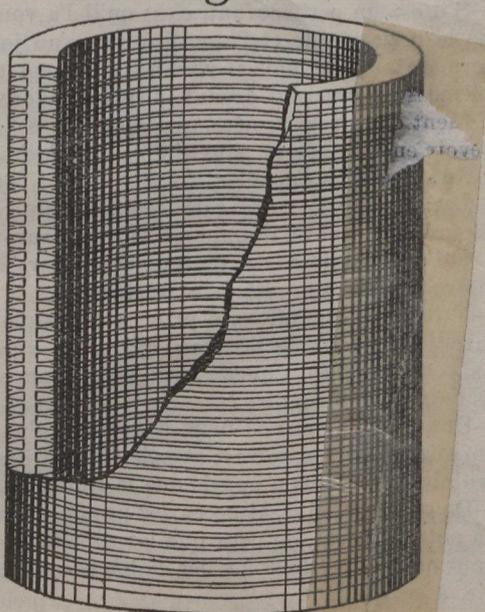
Electrodes Positives. Deux des cylindres sont soudés à un croisillon étoile et forment la série des électrodes de signe +, représentée, figure 2.

Electrodes Négatives. D'autre part, les trois autres cylindres sont fixés par leur base sur un disque en plomb et constituent la série des électrodes de signe - représentée, figure 3.

Le plus grand des cylindres, muni d'un rebord à la partie supérieure et soudé sur le fond, sert en même temps d'électrode et de récipient pour contenir le liquide.

C'est ainsi qu'ont été supprimés le bac en verre et

Fig. 1



tous les accessoires devenus désormais inutiles.

Au montage, les divers cylindres électrodes de signe + portés par le croisillon dont les extrémités sont coiffées de bonnets isolants, viennent s'intercaler entre les divers cylindres électrodes de la série de signe -.

La figure 4 représente en coupe l'élément monté.

On remarquera que la série des électrodes de signe +, portée par le croisillon, est amovible et interchangeable, de sorte qu'après un usage de plusieurs années quand elle sera en partie usée par l'action chimique de l'acide, on pourra sans difficulté et en un instant, la remplacer par une série d'électrodes neuves, sans avoir à toucher à la série des électrodes de signe - qui, elle, n'est sujette à aucune usure et qui constitue la partie la plus importante de l'appareil.

On remarquera aussi que le croisillon qui réunit toutes les électrodes de signe + porte des goussets isolants qui reposent sur les cylindres de signe -, de sorte que la série + est maintenue en un grand nombre de points, assurant ainsi une stabilité parfaite de l'appareil tout en laissant aux cylindres la liberté de s'allonger.

On remarquera encore le trou de vidange: ce détail, qui paraît banal, a pourtant une grande importance: il facilite le nettoyage de l'appareil; nettoyage qui, dans les accumulateurs à plaques, entraîne le démontage complet et presque toujours la perte de la batterie.

Les électrodes cylindriques étant indéformables, on a pu les rapprocher au plus près, jusqu'à ne laisser entre elles que l'espace rigoureusement nécessaire à l'électrolyte; de ce fait, la résistance intérieure de l'élément est considérablement réduite et la multiplicité des prises de courant sur les cylindres assure une répartition uniforme du courant sur toutes les surfaces. Le rendement atteint le maximum possible.

Ces accumulateurs ne nécessitent qu'un entretien fort simple: Assurer tous les mois le niveau du liquide et des soins vulgaires de propreté; c'est tout...

L'accumulateur "Mouterde" a résolu le problème tant de fois posé de l'accumulation et de la conservation pratique et économique de l'électricité.

On peut désormais aborder et réaliser à peu de frais toutes les applications de l'électricité qui comportent des accumulateurs: éclairage, transport, emmagasinement et régularisation de la force; stations électriques automatiques, utilisation complète de la force des chutes d'eau accumulée pendant la nuit pour être utilisée pendant le jour; traction électrique; l'éclairage des wagons de chemins de fer; la régularisation du courant des tramways, etc., etc.

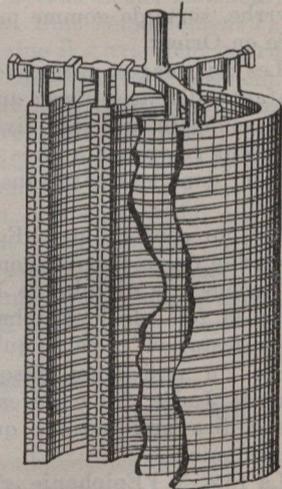
Nous engageons les personnes qui s'intéressent à cette nouveauté scientifique et industrielle à aller voir les premiers appareils exposés dans les bureaux de "The Mouterde Electric Accumulator Co." chambres 17 et 19 édifice "La Presse", Montréal.

Un fait qui a une grande importance pour le Canada, c'est que cet accumulateur est composé de plomb et exclusivement de plomb, sans aucun accessoire, de sorte que l'on trouvera dans le pays tous les matériaux nécessaires à sa construction. Il y a en effet au Canada de nombreuses et riches mines de plomb; mais l'exploitation de ces richesses est à peine commencée: le peu de minerai qui est extrait est expédié à l'étranger d'où il nous revient en objets manufacturés, mais chargés de frais énormes de port et de droits de douane.

Cette fabrique d'accumulateurs qui confectionnera en même temps tous les objets en plomb de grande vente tel que tuyaux, plomb laminé, etc., se trouvera dans d'excellentes conditions de succès. Il est évident, en effet, que: protégée par des droits de douane qui, à eux seuls suffiraient à lui assurer de beaux bénéfices; tirant sa matière première du sol même et la transformant sur place en objets manufacturés de vente illimitée, cette entreprise ne peut manquer d'être très prospère.

(La suite à la page 1148)

Fig. 2



Feuilleton de
L'ALBUM
UNIVERSEL

L'Emprise

Par
PIERRE
L'HERMITE

—Allez, Messieurs!...

Dès la première passe, les quatre témoins sont d'avance fixés sur l'issue logique du duel.

Souple et vigoureux, le cou, les bras ronds et musculeux, le regard fixe, Bruno montre aussitôt sur son adversaire une supériorité terrible; il attaque avec précision et vigueur; on sent qu'il possède à fond la science de l'épée... qu'il dirige le combat comme il veut, qu'il le finira quand il le voudra et que son adversaire est à sa merci.

Le banquier se défend, livide, s'embraille..., recule devant l'épée du comte qui flamboie dans un jeu serré, tâtant son adversaire, sachant bien ce qu'elle veut; l'autre ne manie qu'un bègue et peureux tourne-broche, fait même de telles fautes, qu'évidemment le comte doit le ménager pour ne pas l'avoir déjà tué...

Et c'est vrai!... A mesure que le banquier recule, Bruno n'avance qu'avec regret; à la vue de cet homme brave, mais dont le corps est mort de peur, il n'ose plus que de la moitié de ses moyens, et peu à peu un immense dégoût monte en lui... C'est par le fer que ses aïeux ont fait leur trouée dans le monde; une belle épée brille même dans leur blason, et pourtant, ils doivent rougir aujourd'hui de leur descendant, s'ils le voient là, dans ce café, croisant le fer contre le long bras maigre de ce vieillard, fût-il un banqueroutier..., un rasta malhabile!... Non, ce qui se passe maintenant ne mérite même pas le nom de duel...; c'est un assassinat!...

De tous les côtés, des cris de gamins, des plaisanteries de filles, soulignent les ripostes qu'attend la galerie, et qui ne viennent pas complètement comme le populo voudrait... Alors le vertige grandit dans l'âme du comte; la nausée de lui-même augmente, en voyant qu'il sert de spectacle à cette foule... Quelle triste chose est devenue son existence!... Pourquoi s'obstiner à la continuer?... Ce serait si facile de finir là!... Il n'aurait qu'à ne pas parer ce coup maladroit du banquier qui attaque à fond, sans se douter, le malheureux, qu'il présente tout son côté droit à l'épée de l'adversaire!

...Oui, s'il ne paraît pas?... Et la pointe d'acier sonne éperdument l'alarme contre la coquille de Bruno... une ligne de plus à gauche, il était touché en pleine poitrine!... Pourquoi vivre, puisque Alberte l'abandonne, épave lamentable, sans amour, sans fortune peut-être, sans honneur sûrement, bien qu'il soit sensé le défendre ici, cet honneur des Saint-Agilbert, dans cette guinguette, nouveau champ de bataille des petits jeunes gens fin de race...

Une seconde fois, la coquille de Bruno retentit sous une nouvelle alerte... Ses témoins se regardent, pâles, ne comprenant plus rien à l'attitude de ce grand jeune homme qui tire maintenant en dégoût, avec l'air de penser à autre chose, comme s'il voulait se faire tuer...

Tout à coup, le banquier, énérvé..., enhardi..., risque un coup droit dans les lignes basses; Bruno ne pare même pas, et, comme une masse, s'abat, la figure sur le plancher du bal, pendant qu'un cri effrayant d'angoisse retentit: "Monsieur le comte! Ah! Monsieur le comte!..." et qu'à grands coups d'épaules, un homme de mince taille s'ouvre brutalement passage au milieu de la foule.

Bruno ouvre les yeux, aperçoit Claude essoufflé, hors d'haleine, et il lui sourit tristement. Pendant que ses témoins, l'air très vexé de la défaite de leur client, l'étendent sur le billard et que le médecin pose un premier pansement, le comte fait un signe vers son ancien directeur d'usine:

—...C'est de sa part que vous venez?... murmure-t-il faiblement, en essayant de lui tendre la main.

—De la part de qui...? demande Claude, ne comprenant pas...

—C'est bon... Merci!... Oh! que je souffre!... Puis on le transporte, avec grande précaution, sur les coussins du landau, car le restaurateur veut la salle le plus tôt possible, plusieurs noces étant attendues vers midi.

Et le lugubre retour commença. Le comte ne dit plus un mot durant le long trajet; mais comme la voiture passait dans l'avenue de Villiers, juste devant l'hôtel d'Alberte, le malheureux, pourtant à moitié évanoui, en eut conscience; il retourna la

tête, et Claude le vit fixer, avec des yeux fous, l'étrange maison dont tous les volets étaient clos...

Alberte dormait encore!...

XXXI

La blessure de Bruno était très grave, si grave que, vers le milieu du trajet, le médecin proposa d'entrer à l'hôpital Beaujon et d'y laisser le malade, car il le trouvait à bout de forces. Les deux témoins qui suivaient en voiture y consentaient déjà avec empressement, car ils avaient hâte de terminer un mandat qui leur apparaissait infiniment plus grave qu'ils ne l'avaient supposé tout d'abord; mais Claude refusa d'une façon si déterminée que personne n'osa plus insister:

—M. le comte, dit-il au médecin, m'appartient, avant d'être à ces Messieurs; et je suis l'expression de tous ceux qui l'aiment, en le préférant mort chez lui, plutôt que vivant à l'hôpital!... C'est peut-être brutal, ce que je dis là, mais, au moins, j'ai l'avantage d'être clair...

—Vous assumez la responsabilité...?

—Je l'assume entièrement...; je la revendique même.

Claude prend ainsi, dans l'effacement poltron des deux témoins, une autorité absolue qui naît à la fois de sa volonté arrêtée, de l'affection profonde que l'on devine dans toute son attitude, et enfin de ses relations de famille et de pays avec le comte.



Devant Odile qui nous voit, je prie souvent pour vous...

—Dans ces conditions, marchons vite!... crie le docteur au cocher.

Le transport au travers de la rue Saint-Honoré se fait alors au grand galop. Bruno, un peu secoué sur les pavés, s'évanouit encore une fois très longuement, et ne reprend connaissance que dans sa chambre à coucher. Mais, dès qu'il ouvre les yeux, il regarde autour de son lit avec le plaisir évident de se sentir enfin dans son "chez lui", et de retrouver encore l'honnête figure de Claude qui le considère avec une tristesse affectueuse. Les deux témoins ont saisi le premier prétexte venu pour s'esquiver dès l'arrivée, et Claude reste seul, avec le valet de chambre et un interne, pour soigner le blessé.

Un second médecin, appelé par téléphone, sonde attentivement la plaie, et laisse presque un peu d'espoir.

—Le foie, dit-il, est effleuré, mais pas atteint; si la fièvre n'augmente pas, le malade a cinq chances sur cent de s'en tirer...

—Cinq seulement...?

—On se sauve quelquefois avec une seule!

Quand le premier pansement est fini, et que, provisoirement, personne n'a plus besoin de lui, Claude court au télégraphe et annonce le tragique événement à Luce d'abord, puis à Paule, les priant de

ne donner à cette nouvelle que juste l'extension nécessaire. La dépêche de Claude à Luce se termine par cette question angoissante: "Faut-il le laisser à Paris ou le ramener...?"

Chose curieuse, Paule, la femme de Claude, est absolument bouleversée par l'annonce de ce malheur, tandis que Luce, cousine de Bruno, s'en montre à peine étonnée. Nature très droite et très réfléchie, elle a pensé depuis longtemps que mettre le pied sur une certaine pente, c'est d'avance s'exposer à toutes les catastrophes..., qu'il est impossible, dans les conditions où s'était placé son cousin de dire: "Je m'arrêterai là, je n'irai pas plus loin!" Bien que frappée en plein cœur dans sa fierté de race, et dans ce qui peut survivre d'affection pour le comte, elle n'est ni surprise ni déconcertée; elle s'attendait à ce malheur, à pis encore, et à tout, puisque Bruno était le prisonnier, l'esclave de la plus malsaine créature qu'elle ait jamais connue!

Sans perdre un instant, elle fait atteler et, quelques minutes après, descend devant le perron de la Ferlandière. Mais elle n'a pas gravi la première marche que Jacques sort de la maison et vient à sa rencontre:

—Ah!... Mademoiselle Luce, je sais pourquoi vous accourez!...

—Vous savez...?

—...Tout!... J'arrive à l'instant du Val d'Api où M. de Chailuv m'a téléphoné de Paris l'affreuse chose...

—Et alors...? demande Luce.

—Si vous voulez bien me le permettre, Mademoiselle, je crois qu'il n'est pas bon que Claude reste seul auprès de M. de Saint-Agilbert dans ces circonstances; et je partirai, ce soir même, pour l'aider à remplir sa difficile mission.

—Et moi...? Que dois-je faire... Je vous demande conseil... Puis-je partir aussi avec vous...?

—J'aimerais mieux que vous restiez ici...: je me figure que le duel n'est qu'un côté de la question; peut-être même pas le plus triste!... Les malheurs ne viennent jamais seuls. Je m'attends à trouver là-bas un grand nombre d'affaires à régler; qui sait, peut-être des actes énergiques à faire. Alberte a passé par là et le bonheur ne pousse pas à son ombre... J'aurais peur pour vous de certains contacts: il y a des choses qu'il vaut mieux ne jamais avoir vues. D'ailleurs, si vous me le permettez, je vous tiendrai très exactement au courant, et s'il se présente une nécessité quelconque de venir à Paris, je vous en aviserai aussitôt.

—En somme, vous plaidez ici pour avoir le droit de vous dévouer seul...?

—La question de dévouement ne compte pas pour moi, quand il s'agit d'une personne à laquelle vous vous intéressez à quelque titre que ce soit...

—Quelles sont ces deux voitures...?

En effet, deux voitures lancées au grand galop tournent là-bas, sur la route, contre le poteau blanc de la Ferlandière, et s'engagent à toute allure dans le chemin qui conduit à l'habitation.

Jacques met la main sur ses yeux:

—Ce sont l'Abbaye et les Poutrelles, dit-il.

—Vous le constatez, répond Luce d'une voix dont elle dissimule mal l'émotion, tout le monde vient vers vous dès qu'un malheur se produit; vous êtes réellement l'ami des jours difficiles, et pas une souffrance n'existe dans la vallée sans que, naturellement, elle n'appelle vers vous!...

... Quel rôle puis-je jouer...? Dans l'ordre spéculatif, très souvent on peut hésiter sur le chemin à choisir; pratiquement, quand on fait le bien, on est sûr de ne jamais se tromper pour l'orientation générale de sa vie... A mon dernier jour, je rêve de voir, en me retournant en arrière, une route utile et féconde où j'aurai passé en faisant le bien... je ne le fais pas encore autant que je pourrais... autant que je devrais!... Moi aussi, j'ai mes heures de lâcheté...

Et comme Luce, la tête penchée, semble écouter en elle-même l'écho des paroles de Jacques, celui-ci ajoute:

—Ma mission sera difficile, ce soir... Puis-je compter que vous prierez un peu pour moi...?

—Et vous..., priez-vous quelquefois pour moi...?

Jacques élève la main vers un petit point blanc qui se détache, au bas de l'église, avec une lueur d'étoile sur la verdure sombre des sapins du cimetière, c'est la chapelle d'Odile :

—Devant celle qui nous voit, je prie souvent pour vous!... Mais, vous-même, vous ne m'avez pas répondu... ?

—Comme si vous aviez besoin de ma réponse!...

A ce moment, le père Mathurin arrive dans la cour, au grand trot d'un vieux demi-sang; il est suivi de très près par le coupé de Mme de Valmont, qui, absente tout à l'heure de l'Abbaye, vient retrouver Luce... Elle aussi sait la nouvelle...; il n'est même plus possible de la taire à Fleurines; et dans toute la vallée, dans les champs, les villages, on ne parle que du duel du comte et de sa mort probable.

Et là, sur le perron qu'illumine la clarté d'un soleil couchant de juillet, un vrai conseil commence, Mathurin exprime son opinion rudement :

—Le comte ne m'intéresse pas, il trouve ce qu'il a cherché malgré les avis, les prières et les supplications de chacun; somme toute, il a le sort qu'il mérite, et il est à souhaiter que tous les transfuges de la terre soient châtiés aussi sévèrement par la main de Dieu!...

—...C'est pour nous tenir un tel langage brutal que vous accourez ici?... interrompt Luce...

—Je veux même encore ajouter autre chose, Mademoiselle: si le comte ne me dit rien, le pays m'intéresse beaucoup! J'estime qu'il sera bon qu'on ramène ici M. de Saint-Agilbert, ne serait-ce que pour l'exemple, et qu'on le montre bien à toute la vallée, afin que les gens de la terre qui hésitent encore voient de leurs yeux ce que Paris fait des terriens qui ne lui étaient pas destinés, et qu'ils méditent, devant cette ruine, du danger de certaines apostasies!...

—Vous ne parlez pas comme un chrétien!... dit Jacques.

—Je parle comme un père auquel on a volé son enfant, et qui voudrait bien défendre ceux des autres!...

Heureusement, la tante d'Odile est là; elle fait entendre le langage de la modération, et cherche à concilier, dans un même but charitable, les sentiments de tous :

—Il faut faire pour le comte tout ce que l'on pourra, en souvenir de la baronne, sa mère... Il me semble qu'en nous plaçant à ce point de vue toutes les bonnes volontés doivent s'entendre. Avouez, Mathurin, que Mme de Saint-Agilbert a bien mérité du pays... ? La meilleure manière de la remercier, à cette heure tragique, c'est de ne pas abandonner celui qui fut "toute sa vie" et de faire ce qu'elle aurait fait elle-même, si Dieu ne l'avait pas rappelée à lui. Il y a certains moments où l'on pardonne quand même, surtout à un jeune homme qui a été, comme Bruno, privé dès son enfance de l'appui moral de son père. Rien ne comble certains vides!... Une mère, fût-elle une intelligence d'élite comme la baronne de Saint-Agilbert, ne peut suivre son fils parmi tous les dangers de ses projets, et le guider au milieu des sollicitations étrangères, que souvent elle ne connaît pas, et ne peut pas connaître. Enfin Bruno est seul et malheureux, cela doit suffire à des chrétiens...

—Donc, je pars, conclut Jacques.

—Tâchez de ramener aussi Claude, dit Luce... N'est-ce pas, Mathurin, il faut le ramener... ?

Mais le vieux répond de sa voix barbare :

—Qui est-ce Claude... ? Je ne connais personne qui porte ce nom.

—Pas même votre fils?..

—Je n'ai plus de fils...

—Allons donc!... s'écrie la tante, vous raisonnez comme un païen... Vous interdisez à Dieu de vous pardonner à vous-même plus tard!... Prenez garde!... Il a dit: "Je me servirai, vis-à-vis de vous, de la même mesure dont vous aurez usé pour les autres..." Et puis enfin, à tout péché miséricorde!

—Non, pas à tous!... Dans l'Évangile, que je connais, Madame, et que je lis tous les jours, il y a des péchés qu'on ne pardonne pas!... D'ailleurs, ceci ne regarde que moi et l'abbé Hans. J'ai bien l'honneur de vous saluer, Madame.

Raide, brutal, Mathurin descend les marches du perron, monte en voiture; et son cheval part, à coups de collier brusques, dans le chemin qui monte au poteau blanc, comme si, lui aussi, eût été implacable à l'exemple de son maître.

Jacques le suivit presque aussitôt, et prit au Val d'Api le premier express pour Paris. Le soir même il sonnait à l'entresol du quartier d'Eylau et s'asseyait aux côtés de Claude dans la chambre de Bruno.

Du premier coup d'oeil, il se rend compte de la situation: car l'appartement tout entier, en son langage, dit la folie du pauvre comte, et à quel point il fut lamentablement trompé: sur tous les

murs, c'est Alberte!.. Alberte encore... Alberte toujours...; dominant chaque pièce du même regard intelligent et froid qui semble mépriser tout, même ce malheureux qu'elle fixe du haut de son cadre d'or, et qui est en train de mourir pour elle...

Car M. de Saint-Agilbert est perdu: Jacques le sut d'une façon certaine, avant minuit, de la bouche même du médecin en chef; selon toute probabilité, il avait encore trois ou quatre jours à vivre, pas davantage, et un transport à Fleurines, avec les précautions nécessaires, ne pouvait ni avancer ni retarder l'issue fatale.

Alors, Jacques se fait bon, exquis, comme ce fort sait l'être, à certaines heures graves de la vie des autres; il s'installe au chevet du comte, et là, seul à seul avec ce malheureux, il lui parle comme à un vieil ami :

—Dites-moi, Bruno, et laissez-moi vous appeler ainsi par votre petit nom, dites-moi, ne seriez-vous pas content de le fuir, ce Paris maudit, qui a broyé votre âme, brisé votre vie, et de revenir là-bas, au pays où dorment les vôtres, où votre mère vous a tant aimé... où le vieil abbé Hans m'a dit, ce soir même, à la gare, qu'il vous attendait, et que, malgré ses soixante-dix ans et ses infirmités, il viendrait vous chercher ici demain, si je ne lui télégraphie pas une bonne réponse... ?

—Et elle... ? balbutie le blessé avec des yeux hagards, en essayant de se soulever sur son coude.

—...Elle... ? Mademoiselle Luce... ? Elle vous attend aussi avec anxiété; je viens également de sa part... Ce matin, à la première nouvelle, elle est accourue me trouver à la Ferlendière... Elle voulait absolument partir... C'est un ange du bon Dieu!...

—Pas Luce... Alberte... ?

—Alberte!... Oh! cher ami, ne prononcez plus ce nom-là, il est plein de honte!... Il dégoutte de sang...; il est maudit!... C'est une idole dans votre coeur, mais voulez-vous que je la brise devant vous...; que je vous dise ce qu'elle est, ce qu'elle vaut, ce qu'elle a tenté avec moi...; et à quel point votre bon coeur fut indignement trompé... ? Le voulez-vous... ? Je vous demande dix minutes seulement...

—...Non!... non!... Taisez-vous!... J'aime mieux douter encore...; douter toujours...; ne jamais savoir!... Oh! Alberte!... Mais je veux bien qu'on m'emène... Oui... partir!... Mais à condition que personne là-bas ne me fasse de reproche, qu'on ne me parle pas d'elle...; je ne veux voir que des yeux bons... Cela ne servirait à rien de me reprocher quelque chose, puisque je vais mourir... N'est-ce pas, Jacques... je vais mourir... ?

M. de la Ferlendière hésite une seconde, puis arrête vite sa résolution :

—C'est vrai, je crois que vous allez avoir le bonheur de mourir...

—C'est un bonheur... ?

—...Un si grand bonheur que l'Eglise appelle "dies natalis", "jour de naissance", le jour où un chrétien bien préparé paraît devant son Dieu... Et d'avance, j'en suis sûr, vous vous préparerez bien, n'est-ce pas, comte de Saint-Agilbert... ? La mort rachète tout!... Il faut courageusement mourir, comme un fils de croisé!... comme un vrai Français!...

—...Soyez tranquille...; mais je ne voudrais aucun autre prêtre que l'abbé Hans...

—...Je comprends cela...

—...Nous partirons quand... ?

—...Tout de suite... si vous pouvez... ?

—...Oui! Oh! que je souffre!...

Mais, tout à coup, Bruno fixe Claude, qui est comme écroulé sur une chaise, la tête dans ses mains; et, avec une grande énergie :

—Lui aussi... il faut qu'il parte!... Claude, venez ici !

L'ancien chef de service se lève et s'approche du lit, le comte lui prend la main :

—Vous me pardonnez, n'est-ce pas?... ?

Claude veut se raidir, ne pas pleurer, mais malgré lui des larmes montent à ses yeux, débordent, roulent le long de ses joues, et tombent comme une rosée chaude sur les mains de M. de Saint-Agilbert :

—Vous pardonnez quoi... ?

—J'ai été mauvais...; injuste... pour vous!... Oh! oui... comme j'ai dû vous faire souffrir... vous briser le coeur!...

—Mais non, ce n'est pas vous... c'est elle!...

—Ne dites pas: "C'est elle!..." C'est moi!... Vous me gêniez... je sentais que Sandrin vous détestait... J'avais peur de Sandrin...

Et il s'endormit presque sur l'épaule de Jacques.

Le transport se fit dans une ambulance spéciale, de l'appartement à la gare du Nord, où Jacques avait retenu un wagon-salon, qu'on transforma pour la circonstance, afin que le blessé souffrit le moins possible des cahots de l'express.

Soit par discrétion, soit par ce vague respect hu-

main qui est si souvent au fond du coeur des hommes les plus forts, Claude fit mine de se retirer quand vint l'heure du départ du train. Mais Jacques l'observait...

—Pourquoi cet "adieu"? dit-il, en refusant la main de Claude qui se tendait vers lui... Vous revenez avec nous, je suppose?... ?

—Pensez-vous que je doive revenir... ?

—Je pense que le fait seul de me poser cette question constitue une mauvaise action; votre place est ici, auprès de nous; jamais vous n'aurez une meilleure occasion pour fléchir l'âme de Mathurin. Il me semble que le pardon fleurira, comme de lui-même, à l'ombre d'une telle douleur!...

—Vous ne connaissez pas la rudesse de mon père. S'il me brise une seconde fois, je suis un homme perdu...

—Mathurin pardonnera, je m'en charge!...

—Nous verrons... Mais j'ai peur que, pour une fois, M. de la Ferlendière ne se trompe. Et alors ce serait terrible!...

—Montez!...

—Vous le voulez... ?

—Je le veux!...

Pendant tout le trajet, Bruno, étendu sur la couchette du wagon, suit du regard, avec fixité, les paysages qui semblent accourir à sa rencontre aux glaces de l'express: Villers-Saint-Paul..., Longueuil-Sainte-Marie..., Compiègne..., Ribecourt..., l'abbaye d'Ourschamp..., Nopon... Puis il devient agité, nerveux, se retournant avec des signes d'effroi, surtout après avoir dépassé Chauny. Jacques le rassure très doucement, pressentant ses craintes, ses interrogations anxieuses, et donnant d'avance réponse à tout :

—Je vous assure, Bruno, que vous ne devez vous inquiéter de rien, chacun vous attend; je ferai l'impossible pour que personne ne vous dérange, et le calme sera absolu autour de vous...

—Oh! oui, du calme!... J'ai soif de calme, de silence et d'oubli!... C'est chez vous, n'est-ce pas, que je descends?... ?

Et il ajoute avec un sourire amer :

—Puisque je n'ai plus rien à moi dans mon propre pays...

—Oui, c'est chez moi, nous vous soignerons bien. Je vous donnerai ma plus belle chambre.

—Et vous serez là, souvent, auprès de moi?... ?

—Très souvent... Luce aussi... et la tante de l'Abbaye...; et tous vos amis...

—Je n'ai plus que vous comme ami, à cette heure.

A la gare du Val d'Api, Luce et Paule attendent anxieusement le train, appuyées contre la balustrade de fer. Il y eut des effusions courtes et aussitôt, dans une voiture de Jacques disposée spécialement à cet effet, le retour commença par la grande route de la Vallée, vers le village natal. Bruno ferme d'abord les yeux, car la place de la petite ville est pleine de curieux; puis, quand le silence de la vraie campagne a descendu, enveloppant de son calme le groupe des voyageurs, alors seulement le comte regarde, avec une expression craintive d'abord, puis peu à peu la défiance se dissipe, une sorte de curiosité affectueuse monte en lui comme un renouveau... Il remarque qu'on a fait des coupes exagérées dans le Bois-Roux qui dépend du château...; qu'on a bâti une maison de garde du côté de la Tombe-Régulier...; et que les peupliers de la route ont grandi; il se fait ensuite, car Fleurines approche, et les choses lui parlent ici un langage mystérieux qu'il ne connaissait pas jadis, et dont la souffrance seule vient de lui donner la clé.

Souvent, à l'heure de la mort, les souvenirs du tout premier âge, enfouis d'une façon inconsciente au fond de notre coeur, semblent brusquement se réveiller, remonter en tempête à la surface de nous-même, et vouloir accompagner notre âme à sa sortie de ce monde, comme ils l'accueillirent jadis à l'arrivée.

Bruno éprouve cette impression: après avoir lutté contre l'attendrissement qui le pénètre, l'envahit tout entier, après s'en être défendu comme d'une faiblesse de sa sensibilité malade, il s'y laisse maintenant aller tout entier; il s'y abandonne, déjà vaincu par la sympathie mystérieuse des choses inanimées; il tend les mains comme un enfant vers les clochers, les toits rouges et lilas qui surgissent tout à coup dans les champs, au détour des bois et des coteaux, il nomme les maisons et les chaumes... Puis, subitement, ses yeux agrandis par la fièvre s'empressent d'attention: là-bas... dans le fond de l'horizon, il vient d'apercevoir les flèches des deux tourelles de l'ancien château des Saint-Agilbert, qui se découpent hardiment, comme deux épées géantes, dans un large carré de ciel bleu...

Cette vue lui donne une telle secousse, et remue en lui de si graves souvenirs, qu'il se rejette en arrière, les deux mains crispées sur la poitrine,

comme s'il étouffait, ne pouvant soutenir la commotion que ces impressions nouvelles et inattendues produisent en son âme épuisée.

Jacques et Luce le calment; leurs mains se rencontrent presque sur le front brûlant du blessé qui s'excite, s'exalte, délire, avec une fièvre sans cesse grandissante :

—Ma mère!... s'écrie-t-il... Elle court derrière la voiture!... Je viens de la voir!... Mais oui..., je vous assure..., elle a passé sa tête tout à l'heure à la portière... Maman, c'est moi... Maman!... tenez, là... voyez-vous, sa main maigre qui se pose sur le rebord...? Voyez-vous les veines bleues... là... là!...

Et les yeux enfiévrés, hagards, surveillent la glace où ils ont cru voir apparaître à l'instant la vision irréaliste...

Luce cherche à tranquilliser son cousin :

—Je t'affirme, Bruno... la baronne n'est pas là... elle est beaucoup plus loin...

—Où... alors...? demande le blessé.

La jeune fille lui montre le ciel...

—C'est vrai, fait-il... Mais moi — et il s'assied — où vais-je aller...?

Puis, sans transition, l'hallucination le reprend :

—C'est maman... la voilà... là-bas... entendez-vous...? Elle vient de craquer son cercueil pour courir après moi!... Regardez... le cercueil qui est ouvert au milieu des champs... Marchez vite!... qu'elle ne nous rattrape pas!... Maman!... vous me faites peur!... Oh! encore sa main qui se pose sur le rebord... on dirait une araignée qui court vers moi... ses doigts... ses doigts!... L'alliance d'or qui y danse!... Oh!... c'est affreux!... Attention!... son suaire s'enroule aux roues de la voiture!... Vous allez écraser maman!... Arrêtez!... Ne me regarde pas comme cela!... Ce n'est pas elle... c'est Sandrin... oui, je ferai tout arranger... tu ne perdras rien... rien... ni Dietzch non plus!... Je mettrai Claude à la porte!...

Et il tire sa couverture, la remonte jusqu'à ses yeux, la rejette, pour la reprendre et la rejeter encore...

Puis, à l'exaltation succède une morne attitude de désespoir, l'expression d'un homme qui regarde au dedans de lui-même et s'effraye de ce qu'il y découvre. Un incident l'arrache à son examen: la route, à cet endroit, vient d'être empierrée, les cahots sont très durs malgré l'allure lente des chevaux; la voiture monte et s'enfonce péniblement dans la couche mouvante de cailloux, et Bruno se plaint de douleurs intolérables.

Jacques descend alors, prend des fagots autour d'une meule, et comble un des fossés de la route; sur les fagots on met des couvertures, et la voiture entre dans les prés. M. de la Ferlandière conduit lui-même, marchant avec mille précautions, évitant tous les obstacles qu'il peut deviner sous l'herbe, descendant à chaque canal d'irrigation pour le combler encore, ou soulever les roues quand la chose est possible.

Malgré tout, le délire du malade augmente d'instinct en instant, c'est une obsession que rien ne peut plus calmer; à mesure que le château approche, Bruno s'excite davantage, il revoit encore sa mère et, tour à tour, a peur d'elle ou lui tend les bras, quand subitement éclate dans l'air un bruit aigre et vrillant de scierie; le comte prend peur et supplie Jacques, tel un enfant épouvanté, de ne pas aller plus loin.

Alors là, sur le bord de la route, au pied des grands peupliers qui versent sur le blessé la plainte monotone de leur feuillage, Luce et Jacques discutent la situation. De cet endroit, on aperçoit très bien, en contre-bas, les toits rouges de la Ferlandière qui resplendissent à environ dix-huit cents mètres de distance; le château des Saint-Agilbert est là, tout à côté de la voiture; en traversant un pré, on arriverait à une porte latérale du parc; mais il ne faut pas songer à y chercher asile, le nouveau propriétaire, à peine entré en jouissance, utilise comme magasins toutes les chambres, et il commence à exploiter le domaine d'une façon féroce, lui faisant "suer" immédiatement tout ce qu'il peut donner. Après lui, le déluge!... Il coupe les arbres superbes du parc, les débite en planches, et, hier encore, il a vendu à la criée, pour brûler, des boiseries d'appartement auxquelles la baronne attribuait jadis une grande valeur, et dont il n'a pas trouvé l'écoulement dans le village.

Le comte n'aurait qu'à entrevoir, une seconde seulement, cette vision, qui exaspère même les indifférents, pour comprendre son oeuvre et en agiter plus vite de saisissement et de remords.

Il ne reste donc, comme suprême ressource et plus prochain abri, que les Poutrelles, dont la cour s'ouvre à deux pas, en prenant le chemin de culture qui s'enfonce, par delà le Tuquet, au travers des terres.

A ce moment, Bruno, qui ne cesse de s'agiter et de se voiler la tête avec les mains pour ne plus voir sa mère, est pris d'une hémorragie terrible. Jacques et Luce décident alors d'aller aussitôt chez Mathurin :

—Mon pauvre Claude, dit Jacques, tu vois, nous sommes obligés de faire halte chez ton père... Qui sait...? c'est peut-être providentiel!... En tout cas, reste à la porte... je me charge de te faire rentrer quand je jugerai le moment arrivé.

Menant les chevaux à la bride, pendant que Luce fait l'infirmière à l'intérieur de la voiture, Jacques enfile doucement le chemin de culture, et arrive sous la lourde voûte en briques qui donne accès dans les Poutrelles.

Il est 2 heures de l'après-midi: un soleil de feu et de flamme chante sur la cour de la ferme sa chanson brutale... Tout dort dans l'anéantissement de la chaleur implacable; et, comme un cadre à l'éclatant tableau, on distingue à peine, au bas des murs, une bande étroite d'ombre violette, où toutes les poules sont réfugiées, le ventre dans la poussière, le bec ouvert, cherchant de l'air.

Au bruit des deux chevaux et de la voiture qui entre, un volet s'ouvre dans le silence de la ferme, et la tête vigilante de Mathurin apparaît au rez-de-chaussée. A la vue de ce cortège qui arrive avec une lenteur lugubre, faisant des détours pour éviter les endroits pavés, le fermier comprend aussitôt



Au nom du Christ... je t'adjure de pardonner!...

et s'avance vers Jacques.

—C'est le comte que vous ramenez...?

—C'est M. de Saint-Agilbert, blessé et mourant, qui ne peut aller plus loin et que je confie à votre hospitalité!...

Mathurin s'arrête devant la portière et regarde, grave. Le comte est là, couché sur son matelas, les lèvres blémies, ourlées d'une mousse sanglante, le nez pincé, la sueur aux tempes; et, dans le visage qui se plombe, les yeux agrandis étincellent de fièvre.

—Mathurin... Oh! Mathurin!... s'écrie Bruno en se rejetant en arrière avec épouvante.

—Soyez le bienvenu sous mon toit, Monsieur le comte, vous êtes ici chez vous...

Le comte interroge du regard Jacques et Luce; il y a même du reproche à leur égard dans ses pauvres yeux qui semblent dire: "Pourquoi m'avez-vous amené ici...?" Pourtant, à la fin, un peu rassuré, il tend tristement la main en disant:

—Merci!

—Très bien, cela!... s'écrie une grosse voix essoufflée...

Mathurin se retourne; c'est l'abbé Hans qui, du haut de son presbytère, a vu les hésitations du cortège, et vient de couper court au travers des Guérémaux pour le rejoindre :

—Seigneur Jésus!... murmure le vieux prêtre... Dans quel état me l'ont-ils mis!...

Bruno ouvre tout grands ses deux bras, et avec une expression de lassitude absolue :

—J'ai besoin de vous, Monsieur le curé!...

—Je me figure!... Nous causerons un peu tout à l'heure ensemble, n'est-ce pas?...

Le comte laisse tomber sa tête sur son épaule, d'un air épuisé.

—Le plus tôt possible... je sens que je m'en vais!... Oh! je suis mal!... Tout tourne autour de moi...

—Nous allons si bien te soigner!... dit doucement Luce, en lui relevant ses cheveux qu'une sueur d'agonie colle déjà aux tempes.

—Il est trop tard!...

—Dieu est là!...

—Je l'ai tant offensé!...

—Parbleu... là-bas!... conclut l'abbé Hans. Enfin, d'abord et avant tout, qu'on le transporte sur son lit!

Mais les chambres de la ferme sont d'une crudité glaciale en comparaison de la température; il faut attendre là, dans la cour, qu'on aère... qu'on laisse le soleil réchauffer un peu la pièce où l'on mettra le blessé, et que les bonnes, très émues, s'empres- sent d'aménager pour sa destination inattendue.

Pendant qu'on stationne au pied du perron, le même bruit de scie circulaire, mordant sur le bois, recommence à jeter dans les airs les couplets de sa chanson exaspérante; on scie toujours les grands peupliers du parc qui bordent l'étang sur un développement de quatre kilomètres; il y en a même pour longtemps encore; et le grincement tourne, saute, sursaute, éclate sur le pays tout entier, en une clameur aiguë... On dirait une femme mauvaise qui crierait à tous les échos un inespéré et maudit triomphe... Le comte fait grande attention à ce bruit, et s'en énerve:

—Oh!... ce grincement perpétuel!... Il me fatigue!... Que font-ils donc...? Des réparations peut-être au château...?

—Des réparations!... s'écrie Mathurin de sa voix redevenue mauvaise.

Mais Jacques l'arrête d'un geste impérieux :

—On scie quelque chose dans le village... voilà tout!

—Cela me retentit là!...

Et Bruno met la main derrière sa tête, à la nuque...

—On ne pourrait pas leur dire d'arrêter, à ces gens-là...?

—Peut-être...

Mathurin s'apprête à sortir.

—Pas vous!... intervient vivement Jacques, vous êtes nécessaire ici; envoyez plutôt un domestique...

Bien que le château fût tout près de la ferme, il fallut un grand quart d'heure pour faire cesser le cri victorieux de la destruction. Les ouvriers, étrangers au pays, ne comprirent pas, tout d'abord, ce qu'on leur demandait; ensuite, ils firent des difficultés... ils travaillaient à leurs pièces, et n'étaient pas d'humeur à perdre vingt sous pour de la sensiblerie! Et s'il mettait un jour entier à mourir, ce petit comte, il faudrait alors qu'ils restent toute la journée les bras croisés...?

Le domestique des Poutrelles dut faire un second voyage, et leur assurer un dédommagement certain; alors seulement la scie s'arrêta, et les derniers échos s'éteignirent, comme un mauvais rêve, dans les bas-fonds des Guérémaux.

Enfin, la chambre est prête; avec des précautions infinies, on réussit à passer les matelas par la fenêtre du rez-de-chaussée, et Jacques couche Bruno dans le lit d'une chambre d'amis. C'est un grand lit à bateau, avec de gros cuivres Empire; Bruno le reconnaît :

—Il vient du château...?

—Oui, répond Mathurin, c'est Madame votre mère qui me l'a donné il y peut-être une quinzaine d'années, en échange d'un vieux bahut de chêne qu'elle désirait beaucoup... et qu'on a vendu hier cent sous à un marchand de cerises...

—Il est bon, ce lit!...

Et ses lèvres exsangues s'écartent en un sourire navrant.

Chacun alors se retire, laissant le moribond seul avec l'abbé Hans qui remonte ensuite, vers l'église, chercher les sacrements; le comte reconnaît, à son retour, le petit ciboire en or et émail bleu, cadeau de Mme de Saint-Agilbert au vieux curé, pour le jour de sa Première Communion... Si elle avait su... pauvre baronne!...

Quand tout est réglé au point de vue religieux, Bruno fait signe aux assistants de s'approcher, il veut parler..., mais sa parole n'est qu'un souffle... On se penche vers lui, il tient dans ses mains mourantes celles de Jacques et de Luce :

—Pardon!... murmure-t-il. Dites-moi que vous ne m'en voulez pas...?

—Pourquoi, répond Jacques, serions-nous plus implacables que Dieu...? D'ailleurs, vous avez tant souffert!...

—...Pas assez... je voudrais expier plus encore!

Puis, apercevant le fermier, qui a repris son air mauvais et se tient à l'écart dans un coin de la pièce :

—Mathurin!...

Le vieux arrive comme à regret, présentant la lutte, et, d'avance, se raidissant dans sa carrure terrible, pour ne pas faiblir.

—Vous me pardonnez aussi...? répète le comte. Mathurin hésite pendant une seconde; puis, tout d'un coup, il tend la main brusquement :

—A vous... oui!...

—...Mais à lui!...

—Jamais!...

Et ce "jamais" cingle, tel un coup de fouet, le visage des assistants. L'abbé Hans n'y tient plus :

—Jamais?... Tu as dit : jamais...? Tu es un misérable!... Tu n'a donc jamais péché dans ta vie? Tu n'a pas besoin de miséricorde toi-même...? De quel droit te fais-tu plus dur que Dieu...? Au nom du Christ, notre Rédempteur à tous, je t'adjure de pardonner!... Ou alors je te jette à la porte de l'église!...

Les bras croisés, les yeux à terre, le corps adossé contre le mur dans une position de combat, Mathurin se tait dans un silence farouche... Jacques ne dit rien ; Luce, à côté de lui, regarde le vieux fermier avec des yeux épouvantés; Paule, ses deux enfants blottis contre elle, pleure, le front dans ses mains... Il se dégage de toute cette scène une sorte de plainte navrante, qui monte, qui bat, qui assaille ce cœur décidé à ne pas se rendre.

Sur son lit, Bruno, épuisé, semble appeler à son secours ses dernières forces pour ne pas entrer en agonie avant d'avoir accompli son oeuvre :

—Un mot... un... un mot encore!... râle-t-il.

—Un mot à qui...? demande Jacques.

—A lui!...

La main se soulève une dernière fois pour désigner le fermier qui s'est reculé dans un coin.

—Mathurin, dit Jacques avec cette voix émue qui, à certaines heures, n'admet pas de réplique, le comte de Saint-Agilbert vous appelle... Pensez que c'est un mourant qui vous parle...

Mathurin s'avance, les traits crispés; Bruno lui fait signe de s'approcher plus près encore, et, avec des yeux effrayants, où toute l'âme semble s'être réfugiée pour mettre au moins une bonne action au seuil de son éternité :

—Ce n'est pas sa faute à lui..., c'est la mienne! Oui... c'est moi..., moi..., pardonnez... au nom de Dieu!...

Mathurin pâlit, ses doigts tremblent, on sent qu'une lutte affreuse se déchaîne en son âme; mais il ne dit rien... Bruno ne le quitte plus des yeux, mendiant la grâce, par pitié...!

Tout à coup le fermier sent ses mains prises par d'autres mains, très petites celles-là, c'est Jean et Annie qui, d'eux-mêmes, viennent de tomber à genoux et sanglotent :

—Grand-père... Oh! grand-père!... pour papa! pardon!...

Alors, d'un regard circulaire, Mathurin considère tout le monde, minute terrible d'épouvante et

d'angoisse, pendant laquelle on entend la respiration oppressée de toutes les poitrines; Bruno agonise déjà, mais fixant toujours le fermier comme par un effort désespéré de sa volonté antécédante; l'abbé Hans, Luce, Paule ont sur le visage une même expression de reproche indigné...

—Mais va donc!... s'écrie Jacques, tu ne vois donc pas que, dans une minute, ce sera trop tard... et que le plus coupable alors... ce sera toi... toi Mathurin Routier..., qui, par orgueil, te tues le cœur!... Va... Va donc!!!...

—Où est-il? légaye Mathurin!...

—Là..., à la porte!...

Poussé par Jacques, Mathurin sort, et aperçoit, assis sur un avant-train de charrue, Claude, statue vivante du désespoir absolu... Il marche droit à son fils et lui frappe sur l'épaule; le jeune homme tressaille comme s'il s'éveillait d'un cauchemar...; ses yeux rencontrent ceux de Mathurin... il veut parler... mais les mots s'étranglent dans sa gorge, se noient dans les larmes...

Mathurin le regarde, étonnement d'abord, avec une expression égarée; puis, tout à coup, comme une barre de fer qui casse :

—Rentre, le gas!...

Et, tout grands, il lui ouvrit les bras!...

FIN

Dans les forêts du Kentucky

AYONS la franchise de reconnaître que nous sommes tous plus ou moins sensibles à l'influence de l'argent. Et cela ne constitue pas un crime, loin de là! L'argent n'est-il pas le prix du travail?

Mais cette influence a souvent de singuliers effets. Voici un cas curieux. L'un des héros qui figurent dans le récit suivant est un fameux détective américain, John Murray, dont les Mémoires ont fait sensation dans le monde anglo-saxon.

A cette époque (1899), les autorités de l'Etat du Kentucky étaient sur les dents : depuis six mois, de fausses pièces d'un demi-dollar étaient mises en circulation sans que les plus fins limiers de la police eussent réussi à découvrir les falsificateurs.

C'est l'usage aux Etats-Unis : une forte prime, cinq mille dollars, fut promise à qui fournirait les moyens d'arrêter les coupables. Encouragé par ses précédents succès, John Murray prit l'affaire en mains.

Il suffira de dire ici qu'après de patientes investigations il découvrit que les fausses pièces étaient fabriquées dans une région forestière, peuplée de bûcherons à demi-sauvages, et au nombre desquels on comptait de nombreux fraudeurs qui distillaient de l'alcool sans acquiescer les droits.

En s'aventurant dans une pareille région avec quelques constables, John Murray allait au-devant de la mort. Les montagnards du Kentucky ont dans le sang la haine de la police et des gendarmes, et défendent contre eux l'accès de leurs solitudes.

—J'irai seul! déclara l'intrépide détective.

—Et si vous ne revenez pas?... observa son chef.

—J'ai mon plan!

Ce plan, qu'il mit aussitôt à exécution, consistait à parcourir la région où il savait découvrir la retraite des faux monnayeurs, en se faisant passer pour un acheteur d'alcool de contrebande. Ce déguisement expliquerait, aux yeux des montagnards soupçonneux, ses allures mystérieuses.

Et le plan réussit à merveille. Quelques jours après son arrivée dans la région, il acquiesça la preuve que l'introuvable malfaiteur vivait dans une ferme écartée, sans autre compagnie que sa femme.

Pour éviter autant que possible les complications, il profite un matin de l'absence de la femme, une sorte d'amazone d'une force herculéenne, et fait irruption dans la ferme. Son homme est là, occupé à fondre du plomb au fourneau de la cuisine, et, sans lui laisser le temps de se reconnaître, il se jette sur lui, criant la phrase sacramentelle :

—"You are wanted!"

Phrase qui équivaut à notre "au nom de la Loi!" Avant que Phillips ait pu se mettre sur la défen-

sive, ses deux poignets sont pris dans un lacet d'acier qui lui coupe les chairs, et, à la moindre résistance, lui broyerait les os. Et le canon d'un revolver s'appuie à sa tempe.

—"Come along!" Suivez-moi!

—Vous m'accorderez bien le temps...?

—Rien! Suivez-moi! Ou je tire!

Poussée sans doute par un pressentiment, la femme, qui se dirigeait vers un village voisin, est revenue rapidement sur ses pas. Et sa haute taille se dresse soudain dans l'encadrement de la porte.

—"What's the matter?" Que se passe-t-il?

—Madame..., commence à expliquer Murray.

Mais elle n'a que faire de ses explications! D'un



Une arrestation mouvementée

geste rapide, elle a ramassé à terre une hache à fendre le bois, et elle commande :

—Lâchez-le!

—Non!

—Lâchez-le! répéta-t-elle d'une voix terrible, en brandissant la hache, ou vous ne sortirez pas vivant d'ici!

Rarement, le fameux détective s'est trouvé dans une situation aussi embarrassante. Certes, il serait en droit de tirer sur la femme; n'est-il pas en cas de légitime défense? Mais une balle de revolver ne saurait dénouer la situation. S'il tue la farouche virago, ses chefs le blâmeront. S'il la blesse seulement, il s'expose à recevoir un coup de son

arme terrible. Dans les deux cas, la détonation attirera l'attention des montagnards des environs...

Il est vrai qu'il pourrait tout bonnement relâcher sa proie. Mais John Murray n'entend pas rentrer bredouille. Il a une réputation à sauvegarder — et une prime à encaisser.

Que faire? Avant tout, gagner du temps. Le hasard n'est-il pas le dieu des policiers? Et il entreprend de traîner les choses en longueur. Retournant dans la cuisine avec son prisonnier, il le fait asseoir près de lui, non sans surveiller d'un oeil alerte les faits et gestes de la femme, qui les suit en brandissant son arme.

Et la conversation s'engage entre le détective loquace et la montagnarde au parler bref, en présence du prisonnier silencieux.

—Vous avez tort de résister. Après tout sa culpabilité n'est pas prouvée. Il se peut que les juges reconnaissent son innocence. Pourquoi voulez-vous l'empêcher de se justifier?

Elle hoche la tête, d'un air sombre, et sans abaisser encore sa hache.

—Vous comprenez bien que votre résistance ne peut qu'aggraver son cas. Que diront les juges si je leur apprends que vous m'avez menacé? Je ne suppose pas que vous teniez à aller en prison?

—Non!

—Alors, laissez-le partir. S'il est innocent, vous le reverrez demain, ou plus tard. Vous pensez bien que je ne vais pas rester ici jusqu'à ce soir? Vous n'y tenez pas plus que moi? Au fait, vais-je trouver un bateau pour repasser la rivière? Je payerais bien deux dollars à qui me ferait traverser...

Il a prononcé cette dernière phrase sans trop savoir pourquoi. Or, son oeil de policier a vu briller une lueur dans les yeux de la femme : cette perspective d'une prime de deux dollars aurait-elle éveillé la cupidité de son adversaire?

Et il insiste, sans rien brusquer :

—Oui, je donnerais bien deux dollars au batelier qui me transporterait sur l'autre rive!

—Deux dollars? a répété la femme, dont les yeux s'allument de nouveau.

—J'irai même jusqu'à trois!

—Ce n'est pas assez! prononce-t-elle en posant machinalement sa hache sur un meuble.

—Pas un sou de plus! C'est à prendre ou à laisser!

Les billets, qu'il a sortis de sa poche, apparaissent sous un rayon de soleil; et il ajoute à la tentation en les jetant dédaigneusement sur la table. C'en est trop! La femme est conquise; sa main tremblante s'avance vers l'argent, qu'elle palpe tendrement, sans plus songer que l'homme qu'elle va livrer est son époux... Car le bateau qui emmenait vers l'autre rive, quelques minutes plus tard, John Murray et son prisonnier, était conduit par Mme Phillips, la même virago qui menaçait tout à l'heure le détective de lui fendre la tête!

Variétés pour nos jeunes amis

Pourquoi les poissons ne parlent pas.

CONTE.

JADIS, il y a très, très longtemps, à une époque indéterminée, marquée seulement par l'existence des fées, les poissons causaient entre eux, ils étaient même très bavards, affirme la chronique sous-marine, à laquelle j'ai emprunté ce conte. Ils avaient la langue bien pendue, et, comme il est avéré, nous dit un proverbe allemand, que les grands parleurs sont de grands menteurs, ils altéraient la vérité avec un sans-gêne extraordinaire.

Tout au fond de la mer existait une crique sablée d'une fine poudre d'or, pailletée de mica. Elle était protégée contre les remous par de vastes bancs de madrépores aux formes d'arbustes et de fleurs, ce qui donnait à ce retrait l'aspect d'une plage fleurie.

C'était sur cette surface unie que les élégants venaient à midi s'ébattre et frétiller, glorieux de faire scintiller au soleil leurs écailles d'or et d'argent.

Et c'est alors que les bavardages allaient leur train. Une crevette, entre autres, pas plus grosse qu'une puce de grève, était possédée de l'envie d'occuper l'attention, et, pour arriver à son but, elle ne se contentait pas des sauts et des gambades comiques qui lui sont habituels, elle inventait des histoires et les brodait de toutes sortes d'enjolivures.

Et les sardines argentées, pour n'être pas en reste d'invention, parlaient toutes à la fois. Elles faisaient des récits de voyages si extraordinaires que les fées qui habitaient l'île de Madrépores en étaient scandalisées.

—De grâce, fée Sagesse, dirent-elles un jour à leur reine, arrêtez ce flot de mensonges.

Fée Sagesse prit sa baguette, qui était pour elle ce que le sceptre est aux rois. Elle se vêtit de sa belle tunique vert d'eau, faite avec des algues marines, onduleuses et traînantes; elle l'agrafa sur l'épaule avec une coquille Saint-Jacques, et descendit inopinément sur la plage fleurie. Une foule y était assemblée, écoutant un rouget qui pérorait en faisant le beau. Fée Sagesse lui coupa net la parole par ce seul mot :

—Silence !

Le silence se fit.

—Si je vous attrape encore à mentir, continua-t-elle d'un ton sévère, je vous rends tous muets !

Ayant dit, elle abaissa sa baguette et disparut. On ne vit plus que le sillon vert de sa longue traîne d'algues marines.

Durant quelque temps, la peur de la fée retint les langues. Puis, peu à peu, l'ancienne habitude reprit les des-



Silence !

sus. Les sardines recommencèrent à médire, les turbots à calomnier, le menu fretin fit chorus, toute la gent nageuse fut plus babillarde et menteuse que jamais, racontant sur les passants et voyageurs des histoires telles que les Madrépores en rougissaient jusqu'aux yeux.

Cette fois, la fée Sagesse fut outrée pour tout de bon; elle déclara sévèrement :

—Voilà qui dépasse les bornes! Puisque la parole ne leur sert qu'à dénaturer la vérité, je vais la leur supprimer tout de suite.

Elle vint de nouveau trouver ces hâbleurs de poissons et rendit l'arrêt suivant :

—Vous serez muets jusqu'à ce qu'il ne se trouve plus un seul menteur parmi vous !

Et c'est depuis ce temps que les poissons ne parlent plus entre eux, même lorsqu'ils vont deux par deux.

Le Jour de l'An d'un novice.

LÉGENDE DOMINICAINE.

Dans un vieux manuscrit, j'ai lu dernièrement l'authentique légende suivante, qui ferait sans doute sourire les esprits forts de notre siècle, mais qui vous intéressera, vous, mes petits amis. Voilà pourquoi je ne me fais pas scrupule de vous la conter.

Un écolier plein de jeunesse et de ferveur, poussé par le diable, je pense, alla s'enterrer tout vivant dans un cloître de Pères Dominicains. Le premier mois, tout alla comme sur des roulettes; le second, notre novice commença à trouver cela monotone et un peu dur; le troisième fut si triste que le pauvre garçon pleura, pleura... et puis maigrit... Néanmoins, il tint bon.

Par une froide et rude soirée d'hiver, le nouveau moine bâillait, s'ennuyait, grelottait entre les quatre murs nus de sa cellule. Puis, tout bas, se racontant ses peines, il disait et redisait tristement : "Noël! les étrennes! les gâteaux! partout en dehors de ces murailles! ici, rien! rien! une cellule glaciale, de vieux bouquins tout poudreux pour étrennes. Vraiment, il y a de quoi devenir fou!"

La cloche du monastère ayant sonné le couvre-feu, notre novice fait sa prière, qu'il termine par un gros soupir en guise d'amen; éteint sa lumière, se tourne et se retourne sur sa couche tant soit peu dure, se ramasse en peloton pour donner moins de prise aux morsures du froid, et s'efforce de se livrer au sommeil, quand, tout à coup, un brillant rayon de lumière illumine sa cellule. Etonné, il regarde et voit devant lui le grand saint Dominique.

Deux imposants personnages accompagnent le Père; à droite, saint Thomas, coiffé du bonnet sacré de docteur; à gauche, saint Vincent, tenant en main une trompette grande et noire à faire peur.

Saint Vincent, s'adressant le premier au jeune novice, lui dit d'un ton grave : "Je t'apporte tes étrennes, mon enfant. Accepte cette discipline à sept noeuds. Voyons, ne fais pas ainsi la grimace, et ne sois pas esclave d'un sensualisme grossier; elle calmera tes peines et te rendra le coeur content." — "Merci, dit le novice en prenant la discipline; mais, vous êtes bien trop bon!"

Prenant à son tour la parole, saint Thomas dit : "Mon fils, comme étrennes, je t'apporte mieux qu'une discipline: c'est une thèse où il est prouvé par a plus b que nulle part on n'est plus heureux que dans les murs d'un cloître: la voici, prends et étudie-la." — "Merci, dit le novice en tendant la main; vous êtes bien bon, mais je vous avoue humblement que je préférerais un grand sac de bonbons."

Saint Dominique avait écouté tout cela sans rien dire; souriant, il s'approche enfin du jeune religieux, et, de sa chape éclatante où brillaient l'or et les rubis, il sort cinq, dix, quinze, vingt grands sacs tout remplis de bonbons, qu'il met dans les bras du novice, à la grande stupéfaction des deux autres saints. Ceux-ci n'en peuvent croire leurs yeux et ne tardent pas à manifester, par leurs murmures, leur entière désapprobation.

Mais saint Dominique, se tournant vers eux, leur dit tranquillement : "Illustres confrères, votre double étrenne eût suffi sans doute pour un moine sexagénaire; mais ce novice est un enfant, mon enfant spirituel. Trouvez-vous mauvais que je fasse pour lui ce qu'un bon père ferait pour son enfant?"

Puis, s'adressant au novice : "Va, mon fils, croque tes bonbons. Ni le Père Eternel ni le Père Dominique ne sont des tyrans."

Imité de Quincenet par A. C.

+

Un âne, amené au marché par un paysan, se met à braire d'une façon lamentable.

Un commis-voyageur, voulant faire le bel esprit, s'arrête, et, s'adressant au paysan :

—Vous n'entendez donc pas ce que vous crie votre âne? Donnez-lui donc ce qu'il demande...

—Ma foi, répond le paysan, ça dépend de vous. Il dit qu'il est content de vous voir, et demande à vous embrasser comme un frère.

Le commis-voyageur fila sans demander son reste, poursuivi par les rires de la foule.

Le petit pâtre Beloun.

Dans le pays des pâturages en montagne, les troupeaux de vaches ou de moutons montent dans les cimes herbues et fleuries — derrière les vieux pâtres et les jeunes bergers. Certains de ces bergers, par leur intelligence et leurs miraculeuses économies, arrivent — après bien des années — à des situations de fortune enviables.

Ecoutez plutôt la simple histoire de Beloun, le célèbre "baile" provençal.

Ce Beloun, en étant jeune, faisait le petit pâtre (lou pastriboun). Un beau matin, le premier de l'an, son parrain lui dit :

—Tiens, puisque tu as été sage, je te donne une brebis pour tes étrennes.

—Grand merci, parrain.

Et il partit. La brebis ensuite eut des agneaux.

On ne peut plus content, Beloun va de nouveau trouver son parrain.

—Je voudrais, lui dit-il, devenir mon maître.

—Mon enfant, à quoi penses-tu?

—Je pense que vous seriez un brave homme, si vous me prêtiez de l'argent.

—Et qu'en ferais-tu?

—J'achèterais d'autres brebis, et avec celle que vous m'avez donnée, je me composerais un troupeau.

—Eh bien! c'est dit.

Et le parrain prêta une petite somme à son filleul. Voilà notre Beloun seul, pour son compte. Et Beloun prospéra tant et si bien, qu'au bout de quelques années il se trouva riche, fort riche. Il n'était plus le pauvre gardien d'une seule brebis; mais un grand "baile", le maître d'un immense troupeau. A l'instar du patriarche Abraham, il avait sous ses ordres une légion de valets et d'aides; il possédait des boeufs, des ânes, des mules, des brebis et des moutons, environ sept mille bêtes pastorales.

Il fit le "baile" durant toute sa vie; il venait, l'été, en montagne; l'hiver, il restait en terre d'Arles, où ses propriétés se multipliaient. Comme tous les patriarches, il finit par mourir; mais en mourant il laissa à peu près toute sa fortune pour les

Première Neige



La neige dans la plaine
Tombait; et Madeleine,
A ce duvet léger,
Tendait son tablier.

"Ce sont des plumes d'anges,
Qu'en jouant les archanges
Font pleuvoir dans les cieux,
O mère! et moi, j'en veux."

Quand, dans la chambre close,
Elle ouvrit sa main rose,
De son fragile bien
Il ne restait plus rien.

"Image, dit sa mère,
Du bonheur éphémère
Des choses d'ici-bas:
Enfant, n'y compte pas!"

C. LOUANT.



bonnes oeuvres. Arles, Barcelonnette et Fours eurent leur part. C'est pourquoi, dans la paroisse de Saint-Laurent-de-Fours, on voit le portrait de ce grand "baile" avec sa brebis à côté, la célèbre brebis qui fut le commencement de sa fortune.

+

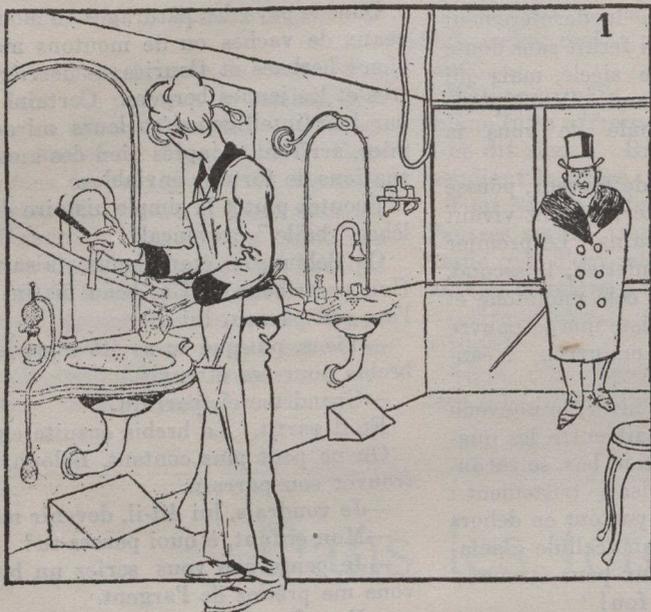
Le trop d'attention qu'on met à observer les défauts d'autrui fait qu'on meurt sans avoir eu le temps de connaître les siens — La Bruyère.

+

Un caporal instructeur à ses soldats :

—Au commandement de : "Halte!" on rapproche le pied qui est à terre de celui qui est en l'air... et l'on reste immobile.

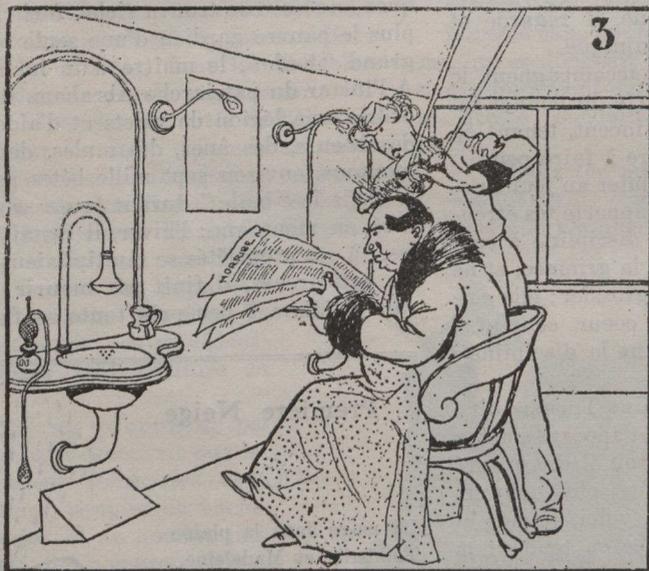
Figaro malchanceux



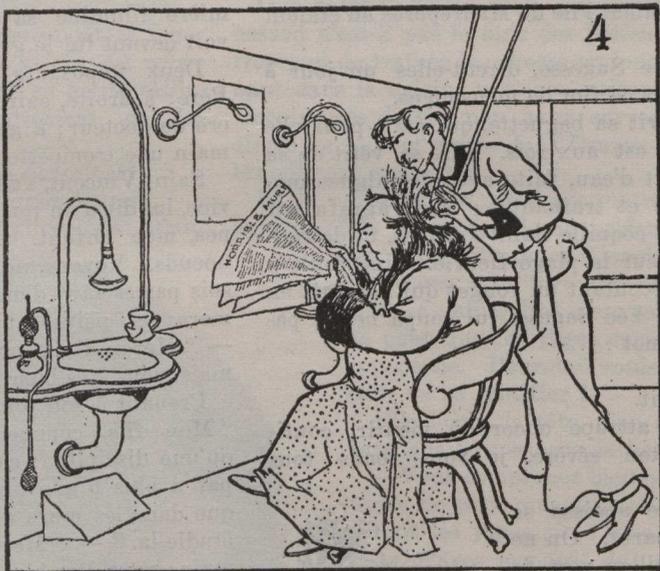
Encore un client! On va procéder rondement.



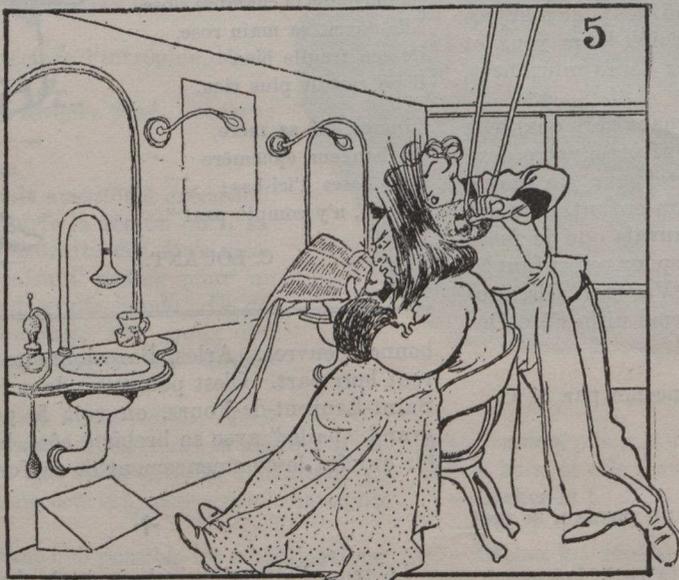
—Monsieur garde son pardessus?
Monsieur veut-il lire l'horrible meurtre du jour?



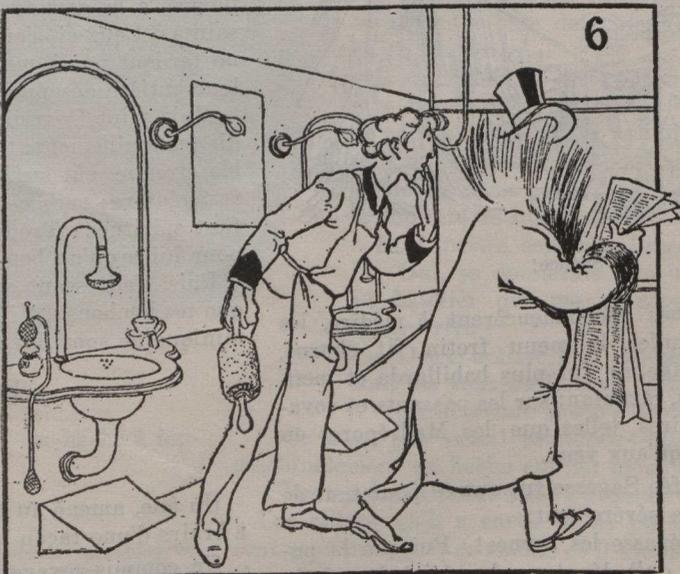
Ces brosses électriques sont merveilleuses, dans cinq minutes, j'aurai fini ma tâche!...



Diantre, ça se gâte... Que n'enlevait-il sa pelisse?



C'est un désastre, poils et cheveux se sont abominablement mêlés!



Fort heureusement, le crime l'absorbe!...



CLARK'S

Pork & Beans

Les Fèves au Lard délicieuses de Clark

sont un régal pour les jeunes comme pour les vieux en même temps qu'un plat substantiel pour tous.

Vendues au naturel ou aux sauces Chili ou Tomates, toutes prêtes à servir. - Rechauffez et ouvrez le canistre. - C'est tout.

5c et 10c chez tous les épiciers

W. CLARK. Mfr. Montréal



Recettes culinaires

CONSEILS GÉNÉRAUX

Il est bon qu'une maîtresse de maison sache faire la pâtisserie, ou tout au moins qu'elle puisse guider une domestique qui, sous ses ordres, fera pâtés, gâtelles, tartes, etc.

En Angleterre, presque toutes les jeunes filles préparent elles-mêmes les gâteaux, et aujourd'hui, en France, cette partie de la cuisine leur est réservée. Les jeunes filles ne se doutent pas du bon effet que cela produit quand on annonce que tels ou tels gâteaux présentés sur la table ont été confectionnés par elles. Cela indique chez elles un souci des soins de l'intérieur.

Les ustensiles nécessaires pour faire de la pâtisserie sont: un rouleau pour étendre la pâte, une roulette, un coupe-pâte, une planche ronde ou carrée sur laquelle la pâte est étendue, des moules grands et petits, et surtout un bon four. On peut, il est vrai, si on se trouve près d'un boulanger, avoir recours au four à pain, mais il vaut mieux faire sa pâtisserie chez soi, de manière à pouvoir en faire la cuisson, ce qui est du reste facile, grâce aux fourneaux de poêle dont sont pourvus tous les intérieurs.

Dans un four à pain, il faut attendre au moins une heure lorsqu'il est à sa plus grande chaleur, avant de mettre pâtés, gâtelles, tartes ou vol-au-vent. Pour les biscuits de toutes sortes, on doit attendre deux ou trois heures, et davantage encore pour les meringues et massépains.

Dans les fourneaux de poêle, on met la pâtisserie lorsque le poêle est bien chaud, et l'on rapproche ou l'on éloigne la pièce que l'on veut faire cuire, suivant qu'elle prend trop de couleur ou pas assez. Dans les cas où la pâtisserie prendrait trop de couleur, on la garantirait avec une feuille de papier beurrée ou huilée.

Levure.

La levure est une préparation qui se vend chez tous les boulangers, et que l'on emploie souvent dans la pâtisserie pour faire monter la pâte. Il faut avoir le soin de la prendre toujours très fraîche, sans cette précaution, elle ne produirait pas l'effet voulu.

Potage parisien.

Très simple à exécuter et tout à fait bienfaisant.

Dans deux pintes d'eau, faites cuire une livre de pommes de terre, taillées en morceaux assez gros. Sur un autre feu, et dans une chopine d'eau, faites bouillir une forte poignée de feuilles de cresson de fontaine.

Lorsque les pommes de terre sont cuites, écrasez-les bien avec le pilon à purée, dans leur eau de cuisson, en les laissant encore sur le feu et en ayant soin de bien tourner, pendant que vous écrasez, afin que cette purée n'attache pas au fond de la casserole. Puis, passez cette purée à la passoire fine. Passez aussi le cresson, en écrasant bien les feuilles et en versant en même temps dans la passoire l'eau dans laquelle le cresson a cuit; cela vous donne une sorte de "bouillon vert". Versez-le dans la purée de pommes de terre.

Remettez sur le feu ce mélange; beurrez-le bien (environ gros comme un oeuf de beurre frais); salez.

D'autre part, taillez des petites tranches de pain rassis, très minces; faites-les griller sur le gril à tartines, ou, à défaut, sur un gril à côtelettes. Sitôt grillées, beurrez-les et déposez-les au fond de la soupière. Epluchez, en pluie, du cerfeuil très frais, et semez-le sur les tranches de pain grillées.

Dans une assiette creuse, battez à la fourchette deux jaunes d'oeufs, frais. Retirez du feu votre claire purée au cresson; ajoutez-lui les jaunes battus, en les mélangeant bien au potage. Versez dans la soupière, sur les tranches grillées, et servez immédiatement.

Pêches farcies.

C'est un excellent dessert, qui peut se préparer à l'avance, car cet entremets peut à volonté se servir froid ou chaud.

Prenez une douzaine de belles pêches mûres à point, mais plutôt molles.

Ouvrez-les en deux et retirez les noyaux; pour cela, il est plus facile de se servir d'une cuiller à café; videz ces moitiés le plus vivement possible et réservez ce que vous ôtez en le mettant dans un récipient; ajoutez-y une pêche entière pelée et écrasée.

Avec cette pêche et l'intérieur des autres pêches, on mélange deux jaunes d'oeufs et deux cuillerées de sucre en poudre, puis on ajoute une douzaine de macarons, que l'on a tout d'abord écrasés ou, mieux, pilés très finement. Mêlez bien cette farce.

D'autre part, vous aurez placé les moitiés de pêches vidées dans une tourtière beurrée très légèrement; on les remplit de farce, que l'on saupoudre avec du macaron pilé, qui a été réservé à cet effet.

Sur chaque fruit, on ajoute un tout petit morceau de beurre; faites cuire environ une demi-heure à four très doux.

Le dessus des pêches doit être seulement un peu coloré, mais non grillé; servez chaud ou froid.

Pour la table.

Il n'y a pas encore bien longtemps, on servait le poisson et aussi la glace sur une serviette pliée en plusieurs doubles et posée au fond du plat.

Maintenant, on trouve, et avec juste raison, qu'une serviette ayant passé à la lessive n'est pas aussi propre qu'on voudrait le croire, son voisinage avec d'autres pièces de linge nous fait douter de son antiseptie. Puis la glace fondait sur la serviette, qui s'en imprégnait.

C'est tout simplement posée directement sur le plat que l'on sert une glace.

Il en est de même pour le poisson, qui ne se met plus sur une serviette, on l'entoure dans un cadre de verdure, souvent tout bonnement du persil, et aussi des feuilles de laitue, qui peuvent alterner avec des ronds ou des quartiers d'oeufs durs.

Quand on offre un poisson, il faut le découper, pour éviter cette peine au convive.

Les glaces, au contraire, ne se coupent pas à l'avance, chacun sépare avec la pelle spéciale ce qui lui convient de prendre. Quelquefois, les serveurs divisent eux-mêmes la glace avec un grand couteau d'office, ils placent le morceau sur l'assiette du convive en se mettant à sa gauche.

Gâteau dit Quatre-quarts.

Pour préparer ce gâteau, il faut se procurer quatre oeufs, de la bonne farine de gruau, du beurre fin et bien frais, et du sucre en poudre.

Dans un des plateaux d'une balance, mettez les quatre oeufs, de l'autre côté pesez poids égal de farine, et ensuite même poids de beurre et autant de sucre en poudre ou mieux, de sucre granulé; on ajoute alors un soupçon de sel fin, du zeste de citron haché fin, ou, si on préfère, un autre parfum: on met un peu de vanille ou de l'eau de fleur d'orange.

Quatre oeufs de moyenne grosseur pèsent environ une demi-livre; donc, il faut à peu près ce poids de toute chose.

Battez le sucre et le beurre, puis ajoutez la farine et les oeufs pour en faire une pâte bien homogène, à laquelle on joint, si l'on veut la rendre plus fine, trois onces d'amandes douces pilées.

Beurrez un moule ou une tourtière, saupoudrez ce beurre de sucre en poudre, versez alors la préparation, qui ne doit l'emplit qu'à moitié.

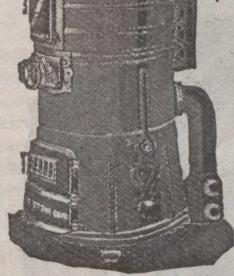
Faites cuire à four doux, pendant une heure environ. Laissez refroidir dans le moule, et servez froid. Ce gâteau est excellent rassis, il se conserve plusieurs semaines.

Tarte de pommes.

Faites une pâte brisée, taillez-la en carré et posez-la sur une feuille de papier beurré. Pelez ensuite une ou deux pommes fameuses, coupez-les en tranches minces et disposez ces tranches sur la pâte en les superposant l'une sur l'autre par moitié. Saupoudrez alors de sucre et faites cuire à four chaud trois-quarts d'heure. Enfin, délayez de la marmelade d'abricots avec un peu d'eau, et, lorsque votre tarte est cuite, retirez-la du four et enduisez le dessus de la marmelade préparée.

La fournaise à eau chaude

"Nouvelle Star"



possède de grands avantages sur toutes autres fournaises. Ses sections ont un tiers de surface chauffante de plus qu'aucune autre. L'eau y étant divisée en plusieurs parties se réchauffant beaucoup plus vite et avec économie. Elle est pourvue d'une grille pour sasser les cendres, et d'un syphon pour chauffer à son niveau.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE

The Star Iron Co'y.,
Limited
593, rue Craig, Montréal

Cadeaux utiles pour hommes



Mon assortiment d'articles de merceries pour cadu Jour de l'An, est au complet.

- Jolis Foulards
- Mouchoirs de fantaisie
- Jolies Cravates
- Gants doublés
- Sous-vêtements
- Chaussettes
- Bretelles françaises

En un mot tout ce qu'il y a de plus chic et de plus nouveau en fait de merceries.

Cherchez-vous un présent acceptable et utile, venez me voir; je vous réserve des surprises agréables. Les commandes par la malle sont soigneusement remplies.

Adressez

M. BEAUPRE, 1718, rue Ste-Catherine, Montréal
Près de la rue St-Denis.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE



ET
MUSIQUE
EN
FEUILLE

Assortiment le plus complet et à meilleur marché au Canada.

REPARATIONS DE TOUTES SORTES FAITES SUR LES LIEUX

Agent pour Besson & Cie, Londres, Ang.; Pelisson Guinot & Cie, de Lyon, France; York & Sons, de Grand Rapids, Michigan.

Chas. Lavallée
35 COTE ST-LAMBERT
Tél. Bell Main 554 Malsod Fondée en 1852



LE FAVORI DES GARDE-MALADES

Milton L. Hersey, M. A. Sc., analyste officiel du gouvernement, certifie la pureté des ingrédients et l'excellence de la combinaison pharmaceutique employée pour le **WILSON'S INVALIDS' PORT.**

JE certifie par les présentes que j'ai analysé le **WILSON'S INVALIDS' PORT**, et que j'ai constaté qu'il contenait ce qu'il y a de mieux en fait de vin d'Oporto et d'extrait d'écorce de Cinchona, comme principes actifs. Ceux-ci sont mélangés dans les proportions voulues pour en faire un excellent apéritif et un tonique et fortifiant des plus agréables.

Partout, chez les pharmaciens.

Grosse bouteille, \$1.00. Six bouteilles, \$5.00.



Poils Follets, Cheveux et Barbe Superflue

Enlevés Instantanément

sans douleur et sans endommager en aucune façon la peau la plus délicate.

\$50.00 DE REMBOURSEMENT À QUICONQUE NE REUSSIT PAS. et nous ne craignons pas de le faire essayer. Envoyez-nous 10c pour frais de Poste et nous vous en expédierons un paquet assez gros, pour vous convaincre de sa parfaite infailibilité. Le prix de la Razorine du Dr Simon, est de \$1.00 le flacon, et est expédié franco dans toutes les parties du monde. Si votre pharmacien ne l'a pas, adressez: Cooper & Co., Dep. 12, 425 St-Paul, Montréal, agents spéciaux pour le Canada.

Votre buste développé de 2 pos dans un mois avec le..... **BUSTINOL** du Dr Simon, de Paris, France.

\$50 de récompense si vous ne réussissez pas. Prix, \$1.00 le flacon, qui peut durer 2 mois. Pamphlet illustré, enseignant l'art du massage avec un généreux échantillon de Bustinol expédié gratis sur réception de 10c pour frais de poste. Correspondance strictement confidentielle. Adressez: Cie Med. Dr Simon, Dep. 12, Boite Postale 713, Montréal.



ANTIKOR LAURENCE

Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les Cors, Verrues et Durillons. Énergique, Inoffensif et Garanti. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c. A. J. Laurence, Phar., Montréal

PLUS DE CORS AUX PIEDS

Tél. Bell MAIN 2541

Bastien & Brunelle

MARCHANDS - TAILLEURS

2028, rue Ste-Catherine

Toujours en mains les dernières nouveautés de Londres et de New-York

... COUPE GARANTIE

PATENTES Obtenues Promptement

Avez-vous une idée? Si oui, Demandez le GUIDE DE L'INVENTEUR qui vous sera envoyé gratis par MARION & MARION, Ingénieurs-Conseils. Bureaux: 1 Edifice New-York Life, Montréal. 2 907 G Street, Washington, D. C.

"Maison de confiance"
UN SEUL PRIX



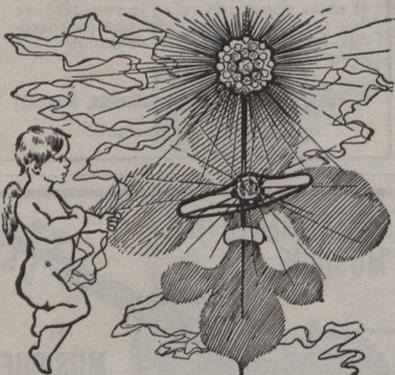
FOURRURES

NOUS INVITONS LES DAMES à visiter notre Exposition de Fourrures, Manteaux, Collettertes, Etc. Nous n'avons qu'un seul prix marqué en chiffres compris de tous. Toutes nos marchandises sont de la fabrication de notre maison, et ce que nous garantissons verbalement est GARANTI par écrit.

TELEPHONE MAIN 3163

O. NORMANDIN

274, rue Saint-Laurent
220, rue Saint-Jacques



VALEUR SATISFAISANTE

N'oubliez pas que vous êtes toujours satisfaits quand vous achetez ici. — Nos prix sont des plus bas pour une véritable valeur garantie.

Demandez notre catalogue GRATIS
NARCISSE BEAUDRY & FILS
BIJOUTIERS, HORLOGERS, OPTICIENS
212, rue St-Laurent, MONTREAL

FERDINAND MORETTI

TAILLEUR FASHIONABLE

IMPORTATIONS DIRECTES d'Europe, des étoffes les plus nouvelles et de la plus indiscutable élégance

COUPE GARANTIE

Téléphone Bell
MAIN 2681

1658 rue Notre-Dame
(2 portes de la cote St-Lambert)

Pour les Fêtes Fabriquez vos liqueurs, Chartreuse, Benedictine, Anisette, etc. pour la moitié du prix régulier. — Vous trouverez les directions nécessaires dans mon livre intitulé

LA FABRICATION DOMESTIQUE DES LIQUEURS
que je vous enverrai GRATIS sur demande
Gratis **Gratis**
Arthur A. BEAUPRE, 1372 Ste-Catherine, Montréal



Travaux de femmes

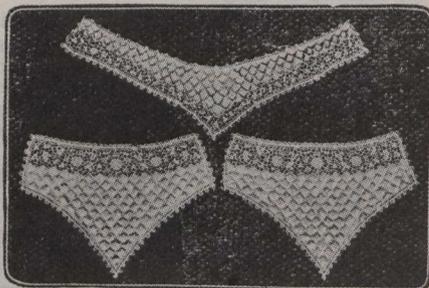
ACCESSOIRES DE LA TOILETTE

QUAND nous cherchons dans le dictionnaire la signification du mot cravate, nous trouvons: morceau d'étoffe que l'on met ordinairement autour du cou; mais si nous voulions donner la définition exacte de cravate, il faudrait entrer dans plus de détails.

La cravate se fait en une variété infinie de tissus: ce peut être un simple ruban large ou étroit; une bande de soie, de mousseline, de batiste, tout ce que l'on veut, en un mot; cependant, la cravate devant donner une note coquette à l'ensemble de la toilette, nous trouvons tout naturel qu'elle soit aussi jolie que possible.

Il est à peine besoin de parler des cravates simples qui se mettent avec les chemisettes et les blouses accompagnant le costume-tailleur, lors des courses ou des sorties matinales; on les noue au gré de sa fantaisie, mais il convient cependant de dire que les noeuds ordinaires formés de deux coques et de pans, sont volontiers délaissés pour les régates ou les noeuds de fantaisie qui se répètent près de l'encolure et une ou deux fois plus bas; c'est fort gracieux, et on sait leur donner des allures nouvelles.

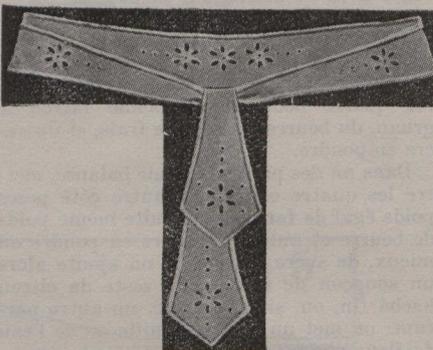
Certaines personnes préfèrent les cravates toutes nouées, qui sont plus vivement mises, mais qui aussi conservent toujours le même aspect; la cravate que l'on noue soi-même est appréciée de celles qui aiment le changement et qui, ayant du goût,



Parure en tulle grec blanc ornée d'une guipure rebordée d'une étroite valenciennes

se plaisent à chiffonner. En résumé, on peut faire ce que l'on veut, ce sont de petites questions de détail que l'on tranche à sa guise.

Mais nous ne saurions trop vous engager à confectionner vous-mêmes, mesdames et



Cravate en linon blanc brodée à l'anglaise. On peut faire un tour dans le cou avec la cravate avant de la nouer. On peut aussi la nouer d'une façon différente que celle représentée ici

mesdemoiselles, vos cravates. Celles que l'on achète toutes faites sont ou fort chères ou pas assez jolies pour satisfaire les femmes de goût, tandis qu'avec un petit coupon de mousseline ou de soie, quelques bouts de dentelle et le travail de l'aiguille, on peut sans dépense appréciable faire de très jolies choses.

Aujourd'hui nous donnons des modèles de cravates d'une exécution très facile.

Celle-ci, de forme régale, un peu rétrécie au milieu (le tour de l'encolure), est assez longue pour se nouer deux fois; les extrémités terminées en pointe sont ornées de petits motifs brodés au passé avec des soies d'Alger de couleurs très pâles. Tout autour de l'écharpe, on voit un point de fantaisie en soie assortie. Cette cravate est faite en taffetas désapprêté blanc ou crème; en bleu très pâle ou rose, elle serait jolie également, quoique moins facile à mettre. En nansouk ou linon blanc, la cravate deviendrait lavable, les motifs brodés se feraient alors au plumetis en coton blanc brillant.

Ici, c'est un rabat fait en linon chiffon

blanc. Le tour du cou tout droit serait plus coquet s'il était fait d'entre-deux de valenciennes séparés par des rivières de jours à l'aiguille. C'est aussi un jour à l'aiguille qui borde le rabat, composé d'un morceau carré qui se plisse au milieu du devant avec un pli rond, sur lequel on fixe trois boutons de fantaisie.

Ces rabats se font toujours beaucoup,



Petits cols rabats en dentelle et en mousseline brodée ou ajourée. Exécution très facile et matériel peu coûteux

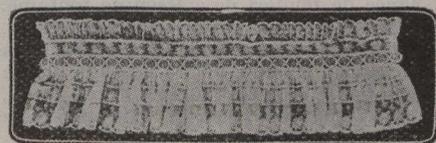
on les rend plus élégants en les terminant par une dentelle posée à plat sur un ou deux rangs.

C'est un tour de cou qui se continue par une cravate venant se nouer par devant; l'originalité est donnée par les longs pans plissés au fer qui sont beaucoup plus courts au milieu. Cette cravate se fera en mousseline, en batiste, ou encore en satin Liberty, en taffetas de nuance claire, blanc, crème, citron, bleu ciel, feuille de rose ou mauve très pâle.

Il est presque superflu de vous dire, mesdames et chères lectrices, que nous voudrions voir donner la préférence au blanc et au crème, ce qui est infiniment plus à la mode et aussi plus distingué que toutes les nuances claires, si fines fussent-elles. Le blanc s'harmonise avec tout, il a toujours du cachet, et jamais on ne s'en lasse.

Puis ce sont de fines broderies sur mousseline de soie, sur mousseline suisse ou sur linon. Quelquefois, on agrément de perles ou de paillettes ces broderies, qui prennent alors, surtout le soir, une note d'élégance très recherchée.

En un mot, on peut, en ces genres, se permettre toutes les fantaisies. Nos illustrations pourront fournir de bonnes inspirations, mais le goût de chacune a amplement de quoi se donner carrière. Ces gentils accessoires pouvant se passer tous les caprices d'originalité tout en restant quand même convenables et jolis.



Petit col "frilling" en soie rose orné d'entre-deux de fine valenciennes et d'une valenciennes froncée

VIEUX FIANCES

Tout se fait vite maintenant, même les mariages; et les fiançailles, qui duraient, autrefois, plusieurs années, durent à peine maintenant plusieurs mois. Et ce n'est plus de nos jours que le fait suivant se produirait :

Un mariage a été célébré, le mois dernier, dans une petite ville de Suisse, accordant deux fiancés qui se sont attendus quarante-cinq années; l'époux a soixante-six ans et la nouvelle mariée soixante-cinq ans. Fiancé à vingt ans, le jeune homme partit faire fortune et fit jurer à son amie de l'attendre jusqu'au jour où il aurait réalisé son rêve: avoir cent mille piastres.

Pendant quarante-cinq ans, ils correspondirent et échangèrent leurs photographies; total: cinquante photos et trois mille lettres. Enfin, le fiancé tint sa promesse et vint, dernièrement, chercher celle qui l'avait patiemment — ô combien! — attendu, et, le mariage conclu, les époux repartirent pour Chicago, où le mari possède une importante maison de commerce.

Un bienfait pour le beau sexe!



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales** les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie. Prix: Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Expédiée franco par la poste sur réception du prix. Dépôt général pour la Puissance.

L. A. BERNARD, 1882 Rue Sainte-Catherine, MONTREAL
Aux E.-U.: Geo. Mortimer & Son, Boston, Mass.

Engin Electrique

Complet, \$1.00
(Sans batterie)
Batterie, - 40 cts

AMUSERA ET INSTRUIRA
VOTRE JEUNE GARÇON.

Ecrivez pour notre catalogue de nouveautés électriques No 20, pour autres suggestions.

SAYER ELECTRIC
14 Beaver Hall Hill, MONTREAL

EAU des CARMES BOYER

SOUVERAIN

CONTRE:

Vertiges,
Maux de Tête,
Évanouissements,
Dysenterie,
Digestions pénibles,
Influenza, Congestions.

Agents: ROUGIER Frères, 1597, R. Notre-Dame, Montréal

Pour LES petits

Joli casque en mouton d'Islande Blanc

Avec oreilles, doublé en satinette, piqué bleu pâle.
GARANTIE PLEINE PEAU
et de **FABRICATION SOIGNEE**

Valeur Exceptionnelle **\$1.00**

Ezpédié franco à n'importe quelle adresse au Canada sur réception du prix et de la mesure exacte (en pouces.)
Faites-en venir un aujourd'hui même.

M. R. DESGEORGE & CIE
FABRICANTS
71 rue Saint-Laurent, - - Montréal

Tel. Est **GIRARDOT Restaurateur Français**
DINER ET SOUPER 35c
ESCARGOTS 40c LA DOUZAIN. PATISseries FRANÇAISES
1878, RUE STE-CATHERINE, (Coin St-Justin.)



Les microbes

(Monologue pour homme, dit par COQUELIN)

O H! les microbes!... les microbes!... qu'ils soient maudits, les microbes!...

L'autre jour, ne sachant que faire, j'entraî dans un bureau de poste. Vous savez... les employés... derrière le grillage?... C'est toujours amusant!... Or, j'avais à peine fait mon apparition dans la succursale de M. Bérard... que vois-je?... Des caractères, de noirs caractères d'imprimerie, "Par raison de santé publique, et afin d'enrayer la propagation de la tuberculose, il est expressément recommandé de ne pas cracher par terre."

Cela n'a l'air de rien, n'est-ce pas, cette phrase peu musicale; et vous la préféreriez sans doute à l'annonce d'un nouvel impôt?... Moi aussi... N'empêche que... "par raison de santé publique..." Je me mis à trembler!... Pensez donc, j'avais déjà lu pareille recommandation dans le "Bulletin de la ligue antituberculeuse"... sur le mur de la mairie de mon arrondissement... dans différents ministères... à côté des oeuvres d'art de plusieurs de nos musées... et jusque dans l'omnibus!...

Tant d'affaires que cela pour la tuberculose!... Faut-il qu'elle fasse des progrès, cette terrible maladie!... Bah! terrible, l'est-elle tant que cela?... J'en ignore comme l'enfant qui vient de naître!... Heureusement, mon docteur, mon excellent docteur, là-bas, boulevard Haussmann!...

—Monsieur le docteur, est-ce que c'est vraiment dangereux... la tuberculose?

A peine ai-je prononcé ces mots, que mon docteur, mon excellent docteur... le voilà parti: un train rapide, deux cents mots à la minute (sans compter les virgules).

—Tuberculose?... Parfaitement!... Tuberculose... fléau social... calamité... morts effroyables... transmissibles... homme... animal... race bovine... veau... vache... un petit cochon d'Inde, cela s'inocule tout seul!... Dans la rue, un malade!... Poussière... microbes... air infecté... organisme... invasion... Encore un malade!...

Je ne voulais pas en entendre davantage, et me sauvai épouvanté!... Si je l'avais avalé moi aussi, le microbe de la tuberculose?... Justement, tout à l'heure, ce sénateur qui s'est permis d'éternuer devant moi... s'il m'avait transmis le microbe de la tuberculose?... Ah! malheur, s'il me l'avait transmis!... Mais ça y est, il me l'a transmis, bel et bien transmis, je sens cela: ici, dans mon estomac... un picotement... j'ai envie de tousser!... C'est toi le microbe?... Veux-tu bien t'en aller, petit polisson!... Hein?... Tu ne veux pas?... Eh bien! je vais te tuer, moi, attends un peu!...

Le tuer?... c'est facile à dire, cela!... Et comment?... Comment?... avec de la fumée, pardine!...

Alors chaque fois que je sentais un picotement... dans l'estomac, que j'avais envie de tousser: lanterne rouge... bureau de tabac... londrès... tirage!...

Et cela faisait de l'effet, beaucoup d'effet, car plus je fumais, plus cela me picotait dans l'estomac. Vous comprenez le microbe avec toute sa famille... ils voulaient sûrement m'empêcher de fumer... pour éviter la mort!...

Mais je tenais bon, je fumais comme un Turc!... Ils en faisaient une tête, les microbes!...

Seulement, comme je sentais un picotement, que j'avais envie de tousser cinquante fois par jour... je fumais cinquante londrès par jour!... Au bout de huit jours, pas plus, je me sentis malade. J'allai voir le docteur, là-bas, boulevard Haussmann... Il m'examine longuement et me dit:

—Odeur repoussante, vous fumez?... un tort... système nerveux... estomac... irritation... inflammation... vertige... syncopes... affaiblissement de la vue... perte de mémoire... abrutissement!...

Je ne voulais pas en entendre davantage et me sauvai épouvanté, bien décidé à ne plus fumer!...

Oui!... mais les microbes, comment les tuer?... J'eus recours à l'alcool.

Alors chaque fois que je sentais un picotement dans l'estomac, que j'avais envie de tousser: café... chaise... table ronde... un tablier blanc... garçon... un pernod!...

Et cela faisait de l'effet, beaucoup d'effet, car plus je buvais, plus j'avais soif, plus il me fallait boire... Vous comprenez!... Les microbes... à n'en pas douter, faisaient de la résistance, une résistance acharnée... Mais je tenais bon, je buvais comme un Polonais!... Ils en faisaient une tête, les microbes!... Seulement, comme je sentais un picotement, que j'avais envie de tousser cinquante fois par jour, je prenais cinquante pernod par jour!... Au bout de trois jours, pas plus, encore mon docteur, mon excellent docteur. A peine lui ai-je dit bonjour:

—Haleine empestée... absinthisme!... un tort... alcoolisme... ravages... coeur... foie... poumons... cerveau... excitation... terreur... fantômes... delirium tremens et la mort... un alcoolique de moins!...

Je ne voulais pas en entendre davantage et me sauvai, épouvanté, bien décidé à ne plus m'absinther!...

Oui!... mais alors?... les microbes???... Si je bois, je meurs, si je fume... je deviens idiot, et si je ne les tue pas, les microbes... Hélas! vous savez bien: invasion, organisme... Encore un malade!...

Depuis cette dernière visite au docteur, je n'ai plus ni bu, ni fumé, et je serais un modèle d'homme si les microbes... Oui, mesdames et messieurs, les microbes... ils se sont multipliés... Ils sont maintenant innombrables... dans mon estomac!... Ils sont légion... Ils sont une armée... et ils se vengent, ils m'assaillent!... Alors, naturellement, sans pernod... sans fumée... désarmé... je succombe... Voyez ma figure de papier mâché, mes yeux larmoyants, ma démarche alanguie, mes mains diaphanes... Eh bien!... tout cela... ce sont les microbes!... Ah! les microbes... les microbes, qu'ils soient maudits, les microbes!... et les savants qui les ont découverts!... Ils auraient bien mieux fait de les laisser couverts; parce que, vous comprenez... sous la couverture, bien au chaud, ils ne se seraient pas découverts tout seuls... ils seraient restés... Et alors: tuberculose... fléau social... calamité... morts effroyables... toutes ces choses inconnues!... Transmission impossible... animal... race bovine... veau... vache... petit cochon d'Inde... tous bien portants!... et l'homme aussi!...

RENE CAGNAUX.

LA CHAISE PLONGEANTE

On lit dans la "Gazette de Cologne" qu'il est question à Jersey de rétablir l'usage de la chaise plongeante. Qu'est-ce, direz-vous, que la chaise plongeante? Les maris anglais ne sont pas sans souffrir quelquefois de l'humeur querelleuse, ou simplement bavarde, de leurs femmes. Ceux de jadis avaient imaginé, pour les corriger, ou si l'on veut, pour les guérir, la cure que voici. Une chaise était placée sur le bord d'une rivière; on y installait avec beaucoup d'égards, mais solidement, la malade; on roulait la chaise vers une sorte de jetée surplombant la rivière; à l'aide d'une poulie, on descendait prestement la chaise jusqu'au fond de l'eau; on la relevait encore pour l'immerger autant de fois que l'exigeait la gravité du cas. Le traitement était-il efficace? L'histoire ne le dit pas; mais tout permet de supposer que le retour à la maison devait au moins être marqué par un dernier accès. Le nombre des femmes querelleuses et bavardes devait être autrefois moins considérable qu'aujourd'hui, car on ne comptait guère qu'une chaise plongeante par paroisse, mais chaque paroisse avait la sienne. L'usage en remontait à une très haute antiquité. La chaise plongeante est mentionnée dans l'un des plus anciens recueils de coutumes comme "l'un des sept moyens les plus sévères de correction". Les chaises plongeantes paraissent avoir beaucoup servi dans le comté de Warwick, où les papiers d'archives en parlent fréquemment. Les autorités de Warwick ont même éprouvé le besoin d'en renouveler le souvenir, car elles en ont fait exposer une dans l'église de Beauchamp.

UN JULES VERNE ECRIVANT SPECIALEMENT POUR LES FEMMES

L'illustre auteur de "Michel Strogoff" et du "Tour du monde en quatre-vingts jours" et de tant d'autres récits palpitants a créé de nombreux personnages déjà légendaires. Chose singulière, Jules Verne a paru ignorer que l'homme n'était pas seul sur la terre; la femme tient, dans son oeuvre, une place extrêmement réduite. Pourquoi les femmes n'auraient-elles pas leur Jules Verne?

Est-ce que le sexe qu'il est convenu d'appeler faible n'a pas, lui aussi, ses énergies, ses témérités, ses héroïsmes? Combien de femmes ont accompli de lointains et périlleux voyages, ont bravé les éléments et la mort!

Les jeunes filles ne lisent guère que de naïves histoires écrites par de véritables fabricants. Au moins, dans Jules Verne, les garçons peuvent puiser des leçons de volonté, de bravoure... Leurs soeurs, en cette époque de vie pratique, de "struggle for life", en sont encore à des fadeurs plus ou moins littéraires qui leur donnent une idée vraiment bien singulière de l'existence.

L'avenir est peut-être à une femme de talent qui fera pour les filles ce que l'auteur de "Cinq semaines en ballon" a fait pour les garçons.

Jeanne

(Concours littéraire de L'ALBUM UNIVERSEL)

SEULE, dans son élégant boudoir, Jeanne rêvait. De grosses larmes lentement tombaient sur le livre qu'elle tenait ouvert sur ses genoux, mais dont aucun feuillet encore, n'avait été tourné... C'est qu'elle songeait, la pauvre Jeanne, à ses beaux rêves évanouis! à ses douces illusions envolées! Qu'il avait été court son bonheur! Deux ans à peine, et son Rodolphe, qu'elle avait tant, tant aimé... qui avait paru si heureux de la naissance de ses deux fillettes, l'avait peu à peu négligée; et maintenant que cinq années s'étaient écoulées depuis le jour où il lui avait juré un éternel amour, elle était complètement délaissée! Pauvre Jeanne, comme elle souffrait!!

Nous sommes au commencement de décembre, Jeanne n'est plus la même. Une jolie teinte rose colore ses joues, d'ordinaire si pâles; sur ses lèvres erre souvent un doux sourire; elle est délicieusement jolie, possède ce cachet particulier qui faisait dire à un certain auteur "qu'une femme heureuse n'est jamais laide".

Rodolphe, qui avait vécu auprès d'elle si longtemps, sans sembler s'apercevoir qu'elle souffrait, s'émeut à ses premiers symptômes de bonheur. Et même, tant est grand parfois l'égoïsme dans le coeur de l'homme, ce bonheur supposé l'irritait. Pour plusieurs jours ce fut son unique pensée. Il était intrigué et voyait là une énigme dont il voulait connaître le mot.

Or, un soir, il entra à l'improviste dans le boudoir de son épouse, et la surprit au milieu d'un fouillis de soie et de dentelle.

—Que faites-vous donc, ma chère?
—Je travaille au trousseau de mes "petites filles", lui répondit Jeanne, en lui présentant deux énormes poupées. Je prépare, pour la Noël prochaine, continua-t-

elle, une fête splendide, grandiose, pour nos mignonnes.

Et, avec une animation toute enfantine, elle lui fit le détail des surprises qu'elle réservait à ses chères petites.

Pauvre Jeanne! pensait Rodolphe en s'éloignant, comme il faut peu de chose pour la rendre heureuse!

Tous les soirs, maintenant, Rodolphe revient examiner les préparatifs de cette grande fête. Il lui arrive même souvent d'oublier de se rendre à ses plaisirs ordinaires... et Jeanne met une coquette robe nouvelle à confectionner de jolies choses!

Enfin, le grand jour arrive. Rodolphe a décoré lui-même le gigantesque arbre de Noël.

May et Mabel poussent des cris d'admiration lorsqu'elles pénètrent dans l'appartement tout ruisselant de lumières, tout paré de fleurs. Leur enthousiasme ne connaît plus de bornes, lorsqu'elles voient les nombreux et riches cadeaux qui leur sont destinés!

Jeanne est joyeuse! Seul Rodolphe semble triste. Doucement Jeanne lui en fait la remarque.

—Oui, je suis triste! je suis triste parce que je vous aime et que je comprends en ce moment combien je vous ai rendue malheureuse.

Puis, tombant à ses genoux:

—Dites, Jeanne, voulez-vous me pardonner?

Cet homme, d'ordinaire si hautain, demandait pardon si humblement; il y avait tant de repentir, tant d'amour dans son regard, qu'elle sentit aussitôt une douce chaleur envahir tout son être. Et dans un long baiser, elle lui rendit toute l'affection d'autrefois.

Hosanna! Hosanna!! Noël! Noël!!

MUSETTE.



CETTE CHÈRE AMIE!

Lui. — Mais ne croyez-vous pas qu'il y ait des choses bien pires qu'un baiser?
Elle. — Mais sans doute, car je n'en connais pas de meilleures!

MADAME OU MADEMOISELLE ?...

Mme Hubertine Auclert est une féministe française des plus décidées... Aussi ne se passe-t-il pas de jour où elle ne demande quelque réforme tendant à soustraire la femme — pauvre victime — à la tyrannie masculine.

Dans une récente brochure, Mme Hubertine Auclert propose la suppression radicale du mot "Mademoiselle": toutes les filles d'Eve s'appelleront "Madame"...

Et Mme Auclert d'argumenter très gravement:

"On ne dénomme plus les jeunes gens "damoiseaux", mais on qualifie "demoiselles" les jeunes et vieilles filles.

"Que l'homme soit jeune ou vieux, qu'il soit célibataire ou marié, on lui donne ce même et unique titre: "Monsieur".

"Tandis que devant toute femme une énigme se dresse, l'appellera-t-on "Madame", l'appellera-t-on "Mademoiselle"? Ces deux titres distincts mettent déjà celle qui les porte en mauvaise posture.

"Mademoiselle" servait autrefois de dénomination à toute femme mariée non-titrée. Aujourd'hui, "Mademoiselle" est le titre donné aux filles non mariées.

"Madame", ancien titre des femmes des chevaliers, s'emploie actuellement pour désigner en même temps que les femmes mariées, les filles de rois. Tout le monde se souvient que pendant les fêtes franco-russes on appelait "Madame" un bébé de dix mois, la petite grande duchesse Olga.

"Comment savoir si une femme est "Madame" ou "Mademoiselle"? Le porte-t-elle écrit sur son front? A-t-elle un tatouage, un signe convenu et particulier pour le faire reconnaître! — Non!

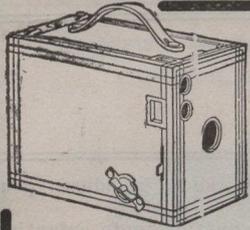
"La beauté ne peut pas plus que la laideur servir d'enseigne à l'état civil; car, des femmes belles et des femmes laides sont célibataires. L'âge lui-même n'est pas un indice; attendu qu'il y a des femmes mariées qui ont quinze ans et des femmes non mariées qui ont soixante ans. Comment deviner alors la dénomination à donner aux femmes? N'est-on pas souvent porté à appeler "Madame" celle qui est mademoiselle, et "Mademoiselle" celle qui est madame? Que d'erreurs on peut par inadvertance commettre! Que de blessures on peut faire sans le vouloir! Ne vous est-il pas arrivé de rencontrer des jeunes filles désespérées d'avoir été appelées "Madame" parce qu'elles craignaient d'être soupçonnées de n'être plus demoiselle!

Quelle erreur, bonne Madame Auclert!

CHAR-RESTAURANT DU GRAND-TRONC

Un important M. P., de retour d'un long voyage dans l'Ouest, a dit, en sortant du char-restaurant du Grand-Tronc: "C'est le meilleur repas que j'aie pris et le meilleur service que j'aie pu constater depuis que j'ai quitté le Canada."

A ceux qui visitent Montréal, Détroit, Chicago et New-York, nous conseillons de prendre un repas de première classe, servi d'une manière irréprochable, dans un char magnifique, au cours d'un voyage de soixante milles, sur un chemin de fer muni de toutes les améliorations modernes comme l'est le Grand-Tronc. — Kingston Whig, 22 novembre 1905.



Pour les JEUNES comme pour les VIEUX

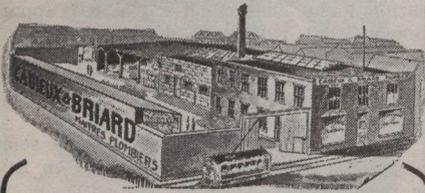
Un appareil photographique

'BROWNIE'

est une source d'agrément et de plaisir

Le "Brownie" est un appareil photographique élégant, simple et pratique. Nous vous expédierons notre No 1, par express, sur réception de \$1.10, ou notre No. 2, pour \$2.18.

Pamphlets descriptifs gratuits sur demande. THE D. H. HOGG CO., 660 rue Craig, MONTREAL



CADIEUX & BRIARD Maitres - Plombiers

Poseurs d'Appareils de Chauffage à Vapeur, à Eau Chaude et à Gaz, Système de Ventilation, Lumières et clochettes électriques, Toitures métalliques et en ardoises, Corniches en cuivre "copper" et en tôle galvanisée. Couvertures en gravois (garanties pour 10 ans)

TEL. BELL

EST 1819

807, rue St-Dominique

TEL. EST 3644 RÉSIDENCE TEL. EST 1296 T. Lessard Ci-devant Lessard & Harris Ingénieur mécanicien, Plombier et poseur d'appareils à eau chaude 191 RUE CRAIG EST MONTREAL

Jos. R. Mainville, L.L.B. BUREAU: NOTAIRE LE SOIR: Edifice "La Presse" Rue Saint-Jacques TEL. MAIN 977 Coin Rachel et Av. de l'Hotel de Ville TEL. EST 2645

TEL. BELL EST 1702 TEL. DES MARCH. 297 L. R. Montbriant ARCHITECTE, A.A.P.O. No 230 rue St-André Montréal Mesureur et Evalueur

TEL. EST 4036 A. Carrière PEINTRE de Maisons et d'Enseignes, Décorations et Tapissage 851 rue St-André Montréal

FÉLIX LABELLE THÉODOULE LESSARD Labelle & Lessard ENTREPRENEURS GÉNÉRAUX Bureaux: 71a St-Jacques TEL. BELL MAIN 2806

Latraille & Frère CONTRACTEURS EN PIERRE 129 rue Mitchison Montréal

TEL. MAIN 722 RES. ST-LAMBERT MAIN 42 Lacasse Rousseau INGÉNIEUR ÉLECTRICIEN Gérant 55 rue St-François-Xavier MONTREAL The Canada Electric Co.

TEL. BELL EST 1420 Brouillet & Lessard CONTRACTEURS EN BOIS 79 1/2 rue St-Elizabeth Montréal

Jos. Daniel CONTRACTEUR DE BRIQUES 140 rue Sherbrooke Montréal

Nos DENTS sont très belles, naturelles, garanties. Institut Dentaire Franco-Américain (Incorporé) 182, St-Denis, Montréal



Le domaine des enfants

Les Berceuses de l'Enfant Jésus.

Auguste Charbonnier.



Le Printemps.

L'Automne.

Bonjour, cher poupon, doux Fils de Marie, Je suis le Printemps, la saison fleurie; Je viens essuyer vos pleurs Et répandre ici mes fleurs, En votre présence; Mais pour récompense Je demande un ne-fa-veur, O mon doux Sauveur! Je voudrais, jour et nuit, Vous bercer dans ce réduit. } bis

Bonjour, cher poupon, ouvrez-moi la porte, Voici des bonbons que je vous apporte: Voyez ces fruits colorés, Et ces beaux raisins dorés, C'est moi qui vous les donne, Car je suis l' "automne", Mais j'attends un faveur, O mon doux Sauveur! Je voudrais, jour et nuit, Vous bercer dans ce réduit. } bis

L'Enfant Jésus.

L'Enfant Jésus.

Non, non, grand merci, saison trop parée! Va porter ailleurs ta riche livrée; De ton bouquet si charmant Je veux garder seulement Cette épine blanche; J'en prends une branche. Un jour les Juifs la verront Couronner mon front. Mais va-t'en de ce pas,... } bis Tu ne me berceras pas! }

Non, non, grand merci, saison trop prospère, Renonce à l'honneur que ton coeur espère: D'un si bel assortiment Je veux garder seulement Ce fruit de la treille; Sa grappe vermeille, Par un miracle puissant Deviendra mon "sang". Mais va-t'en de ce pas, } bis Tu ne me berceras pas. }

L'Été.

L'Hiver.

Bonjour, cher poupon, doux Sauveur du monde, Moi, je suis l'Été, la saison féconde, J'apporte ici mes trésors, C'est le fruit de mes blés d'or: Ce don doit vous plaire, Mais pour mon salaire, Je demande un faveur, O mon doux Sauveur! Je voudrais, jour et nuit, Vous bercer dans ce réduit. } bis

Bonjour, cher poupon, couvrez-vous bien vite, C'est l'Hiver, hélas! qui vous fait visite: Pour adoucir votre sort, Je n'ai que cet arbre mort. Et vraiment je n'ose Pour si peu de chose Demander à mon Sauveur, Aucune faveur. J'aime mieux renoncer } bis A l'honneur de vous bercer. }

L'Enfant Jésus.

L'Enfant Jésus.

Non, non, grand merci, saison trop volage, Avec tes trésors, retourne au village: Je veux garder seulement Ce bel "épi de froment": Cette "paille" fraîche Garnira ma crèche, Son grain fera pour l'autel Un "pain" immortel. Mais va-t'en de ce pas, } bis Tu ne me berceras pas. }

Non, non, reste ici, saison trop modeste, Je garde ton bois, don vraiment céleste: Cet arbre ici renversé, Un jour sera redressé. Ce bois salubre Doit sauver la terre Et délivrer l'univers Du joug des enfers. C'est toi qui me berceras. } bis Pauvre hiver dans tes bras, }

Physique amusante

UN CYCLONE DANS UNE CARAFE

On vous donne une carafe à moitié pleine d'eau, bouchée par un bouchon sous lequel est piquée l'extrémité d'une tige de fil de fer ou d'une aiguille à tricoter; l'autre extrémité de la tige trempe dans l'eau et arrive à deux pouces environ du fond de la carafe. Un bouchon à moutarde, percé en son centre d'un très large trou circulaire, flotte sur le liquide, et la tige de fer passe par ce trou (voir la figure de droite du dessin).

sommet se trouve tout près du fond de la carafe. Le bouchon descend avec l'eau, le long de la tige, et s'en échappe dès qu'il est arrivé à la partie inférieure. Nous avons ainsi en petit l'image d'un navire aux prises avec un cyclone.

On vous demande de faire sortir de la tige le bouchon qui flotte, et cela sans toucher au bouchon qui ferme la carafe.

La figure de gauche de notre dessin vous indique la solution: faites tourner vigoureusement la carafe en lui faisant décrire sur la table quatre ou cinq cercles, puis abandonnez la carafe à elle-même. Vous constatez que, par l'effet de la force centrifuge, le niveau du liquide cesse d'être horizontal et se creuse en un cône dont le



Dans les régions arctiques



Partout où l'on est soucieux d'une bonne digestion—haleine douce et parfumée—teint rose—bonne humeur—partout, du nord au sud, de l'est à l'ouest, l'on emploie la

GOMME à MACHER À LA PEPSINE MENTAL BODE



Une chaise confortable pour bibliothèque

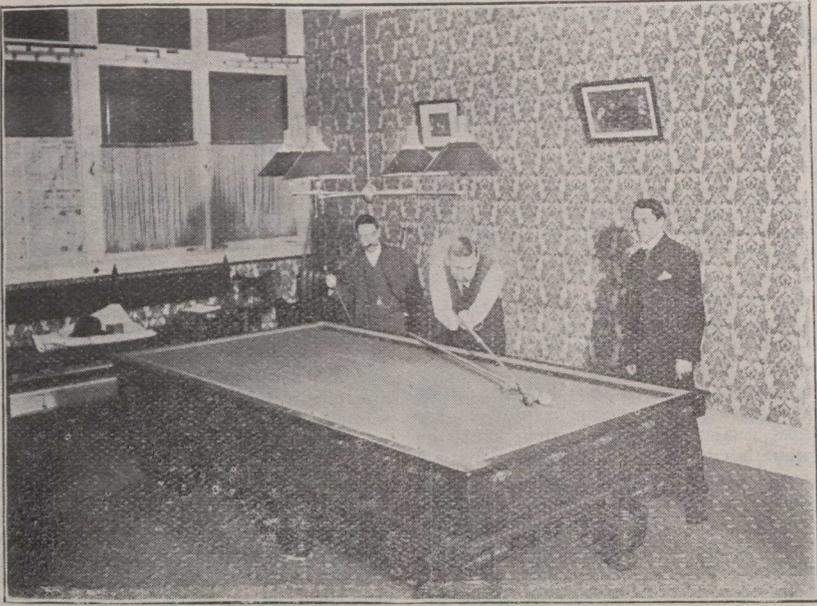
Une chaise riche et confortable. Idéale pour le bureau, la bibliothèque ou le boudoir. Recouverte avec un tissu breveté ressemblant beaucoup au cuir. Vous ne pouvez vous apercevoir de la différence et il dure aussi longtemps. Elle est superbement rembourrée et pourvue de ressorts trempés, de la meilleure qualité. Le dossier et les bras sont bien bourrés et faits de fil d'acier bien fort. Elle s'adapte au contour du corps et ne perd jamais sa forme. Les pieds sont à roulettes à billes, ce qui la rend facile à mouvoir dans aucune direction.

Prix: \$31.00

Moins 10 p. c. d'escompte si vous mentionnez l' "Album Universel."

RENAUD, KING & PATTERSON Angle des Rues Guy et Ste-Catherine MONTREAL

LE BILLARD – Les exploits de Sutton



Cette figure montre la manière dont s'y prend le champion-manchot Sutton, pour jouer au billard.

On a pu assister, il y a deux semaines, à l'Académie Marcotte, rue Ste Catherine, aux exploits si vantés et si justement célèbres du fameux champion G. H. Sutton, un des maîtres du billard contemporain.

Sutton, comme l'on sait, n'a pas de mains.

C'est un accident déjà vieux et dont il ne se plaint pas trop, attendu que c'est peut-être cette particularité assez extraordinaire pour un joueur de billard, qui l'a conduit à la popularité et à la fortune. Quand il perdit ses deux mains, il ne savait du carambolage, que ce qu'un simple mortel peut en savoir en regardant un joueur taquiner l'ivoire. Devenu manchot, il se fit joueur de billard, et il eut raison, réalisant sans doute que le secret du billard réside dans la sûreté du coup d'oeil autant que dans la précision du coup de bras. Or, s'il n'avait pas les mains, il avait l'oeil, et il lui restait deux bras. Que ne fait-on pas avec deux bras? Sutton fit des merveilles et il continue d'en faire.

Après des triomphes successifs remportés sur les joueurs de renom, à Chicago, à New-York, où il battit le célèbre champion Galigher dans une partie de 3,000 points au cadre, il passa en France, pour aller se mesurer avec les grands maîtres de l'art moderne.

Dernièrement, il arrivait au Canada, et était invité par notre concitoyen, M. Arthur Marcotte, le champion canadien, à

venir à Montréal donner une exhibition de ses hautes capacités. Sutton accepta de jouer une série de trois parties contre M. Marcotte. La partie était à 18 pouces (cadre) 2 coups, et était de 300 points, et nous avons vu comment le champion-manchot s'est tiré de l'épreuve.

Il est impossible, à moins de l'avoir vu à l'oeuvre, de se faire une idée de la dextérité et de l'extrême adresse de Sutton. Saisissant... hélas! d'un moignon sûr, la longue queue de billard, Sutton joue, les yeux sur les billes, qui vont, rapides comme l'éclair, roulent, se heurtent, s'entrechoquent, bondissent, reviennent, glissent un moment pour aller se heurter de nouveau sur la bande et venir s'arrêter enfin à un endroit particulier, où l'attend déjà le maître, car il avait prévu le coup. La bille est-elle trop loin, au centre de la table, Sutton saisit un "râtelier", et manie ces encombrants instruments avec la même facilité et la même élégance que le ferait le plus beau joueur à deux mains. Si les billes sont trop près de la bande et qu'il lui faille piquer de haut, il faut le voir, brandissant la queue de billard au-dessus de sa tête, exécuter les tours de force les plus merveilleux.

A le voir, il est difficile de ne pas remarquer avec tout le monde: "Que ne ferait-il pas s'il avait ses deux mains?"

En terminant, disons que le record de Sutton est de 50 points de moyenne dans une partie de 300 points. Ce résultat ne s'obtient pas tous les jours.



M. Sutton, exécutant un "masse"

Nous avons tous besoin D'UN TONIQUE

pour résister aux nombreuses maladies qui nous assiègent. L'enfant qui grandit, la jeune fille qui se forme, l'homme qui travaille et le vieillard qui se soutient doivent, même en état de bonne santé, ajouter à leur alimentation ordinaire une alimentation supplémentaire qu'ils trouveront dans le VIN de VIAL, au QUINA, Suc de Viande et Lacto-Phosphate de chaux.

C'est la formule idéale et typique du tonique reconstituant, et c'est pourquoi :

Nous avons tous besoin de VIN de VIAL

PRINCIPALES PHARMACIES DU CANADA.



La "Daisy" de 1904

Demandez la FOURNAISE A EAU CHAUDE DAISY

Modèle amélioré de 1904

WARDEN, KING & SON, Limited

MANUFACTURIERS MONTREAL

MARQUE DE COMMERCE ENREGISTRÉE

Tél. Bell Main 4706 Maison Fondée en 1852 Tél. March. 225
4707

Achetez vos Farines, Grains et Provisions de **F. X. BENOIT & FILS**
71 et 73 Rue des Commissaires

SPECIALITES :
Fleur "Diadème" sacs de 10 lbs | Fleur "Royale" - sacs de 25 lbs
"Eagle" préparée 3 et 6 " | "Electrique" - - -

EN VENTE CHEZ TOUS LES ÉPICIERS

SIROP MATHIEU de Goudron et d'Huile de Foie de Morue.

Guérit les Rhumes et Bronchites. Fortifie le système et rend la santé par son effet tonique. Egalement bon pour enfants ou adultes. En vente partout, 35 cts le gros flacon

CIE J. L. MATHIEU, Prop., SHERBROOKE, P. Q.

F. DUFOUR

1395 Rue Ontario, près Saint-Hubert
Téléphone Bell EST 3369

Ameublements de Salon

Chics, Durables et Bon Marche, Offre Unique.

DRAPERIES style moderne

Succès complet dans cette ligne par F. DUFOUR, ancien tapissier du Bon Marche, Paris. Se rend à domicile pour vente et réparations de meubles.

Satisfaction à tous Ouvert tous les soirs jusqu'à 9 hrs.

Fers NEVERSLIP

Ferrez votre cheval avec les Fers Neverslip et vous en retirerez tout le bénéfice possible, vu qu'il ne GLISSERA JAMAIS.

Ludger Gravel, SEUL AGENT
22 à 28 Place Jacques-Cartier MONTREAL

Téléphones Bell: Magasins, - Main 641 Bureaux, - Main 512 Après 6 p.m. Est 2314
Tél. Marchands, 964 DEMANDEZ CATALOGUE

Le mois de janvier

(VARIÉTÉ HISTORIQUE)

Nous avons préparé pour les lecteurs de l'Album Universel l'historique de chaque mois de l'année, que nous donnerons successivement, et qui ajoutera aux variétés que donne cette publication, unique en son genre, un intérêt de plus.

Janvier est le premier mois de l'année, selon la supputation dont on se sert en Occident. Le roi de France Charles IX ordonna, par un édit de 1504, que l'on commencerait en France à compter l'année par le premier de janvier. Auparavant, mais sous la première race de nos rois, on la commençait à Pâques ou à Noël, comme le P. Piton l'a remarqué dans son "Rationarium Emporum".

Les Romains ont donné ce nom du mois de janvier, à cause de Janus, ancien roi d'Italie, à qui il était consacré, divinité à qui ils attribuaient deux têtes, parce que d'un côté le premier janvier regarde l'année précédente, de l'autre celle qui vient. Le mot "Janvier", "Januarius", peut aussi venir du latin, "Januae", porte, parce que ce mois était le premier de tous, il est comme la porte des années.

Avant Numa Pompilius, il n'était composé que de 28 jours, il y ajouta un jour. César l'augmenta de deux autres. Numa le plaça au solstice d'hiver. L'année de Romulus commençait par le mois de mars, qu'il avait mis à l'équinoxe du printemps. Et, quoique les calendes ou le premier jour de ce mois fut sous la protection de Junon, comme les autres premiers jours du mois, celui-ci ne laissait pas que d'être particulièrement consacré à Janus, à qui on faisait ce jour-là le sacrifice d'un gâteau qu'on appelait "Janual", fait de farine nouvelle, de sel nouveau, aussi bien que d'encens et de vin; on s'imposait quelque privation, comme nous l'avons vu en Sicile, le jour de la fête de sainte Lucie, 13 décembre, on se prive de manger du macaroni, le plat préféré. Ce même jour tous les artisans ébauchaient leurs ouvrages, chacun dans son art, sa profession, comme aussi les gens de lettres, dans la pensée où ils étaient que, commençant l'année par le travail, l'industrie, tout le reste s'ensuivait. C'est ce que nous apprenons d'Ovide. (Textes, I, 10, 105.)

Les consuls désignés prenaient possession ce jour-là de leur consulat, commençant d'entrer en charge, particulièrement depuis les empereurs, quelque temps auparavant, sous le consulat de Quintus Fulvius Robilius, de Titus Aurius Luscus, l'an de la fondation de Rome, 601. Ils montaient au Capitole accompagnés d'une grande foule de peuple, tous habillés de neuf; là ils immolaient à Jupiter Capitolin, deux taureaux blancs qui n'avaient pas été mis sous le joug, parmi les odeurs et les parfums qu'ils répandaient dans son temple. Les Flamines, conjointement avec eux, faisaient des vœux pendant ce sacrifice pour la prospérité de l'Empire, pour le salut de l'Empereur, après lui avoir prêté serment. (Tacite, "Annales", I, 16; — Ovide, Fastes I, 75.)

En ce premier jour de l'année, les Romains ne faisaient paraître aucune haine, prenaient soigneusement garde de ne laisser échapper aucune parole qui fût de mauvais augure. Les amis avaient soin d'envoyer à leurs amis des présents qu'on appelait "Strenae", étrennes, dont l'institution est due à Rattius, roi des Sabines, qui envoya, à ceux qui l'avaient bien servi dans sa querelle avec Romulus, au commencement de l'année, à chacun un rameau de laurier, pris dans le bois de la déesse de la Force, "Strenue", avec des compliments, des souhaits d'une heureuse année. (Symmyque, I, 10, Epist. 28.)

Aux souhaits on ajoutait des visites et des présents qui consistaient en figues, dattes et miel, que souvent on enveloppait de feuilles d'or. Ces présents, par leur douce saveur, étaient un emblème de félicité.

Chez les Perses, on se faisait un cadeau d'un oeuf, comme étant le commencement et l'origine de toute chose; cet oeuf était doré et peint de diverses couleurs. Lorsqu'en France l'année commençait à Pâques, on se faisait aussi cadeau d'un oeuf teint en rouge, et, bien que l'année ne commence plus à cette époque, le peuple a conservé l'usage des oeufs de Pâques.

Parcourons maintenant les autres jours du mois, et voyons les fêtes qui s'y célébraient.

Le second jour de janvier était jour "plaidoyable", mais estimé malheureux pour la guerre, appelé pour cette raison "dies ater", jour funeste.

Le troisième et le quatrième étaient "jours comitiaux" ou d'assemblée.

Le cinquième, qui était le jour des Nones, était "plaidoyable" encore.

Le sixième était estimé "malheureux".

Le septième, le huitième, étaient jours "d'assemblée"; on célébrait le septième, parmi les Romains, la venue d'Isis. Le huitième était consacré à Neptune chez les Athéniens.

Le neuvième, on célébrait les "Agonales", fête instituée en l'honneur de Janus par Numa Pompilius, dans laquelle le roi des sacrifices immolait un bélier à ce dieu.

Le dixième était un jour de mi-parti, marqué ainsi dans l'ancien calendrier E.N., dans les nouveaux "Media hyems".

Le onzième jour arrivait la fête "Carmentalia", les Carmentales, pour honorer la déesse Carmenta, mère d'Evandre. On lui sacrifiait tous les ans avant midi; c'est pourquoi ce jour est marqué dans le calendrier "Nefastus", pour dire qu'il n'était pas permis de rien faire pendant la matinée. Ce sacrifice se faisait pour témoigner sa reconnaissance à cette divinité, qui avait prédit plusieurs choses avantageuses à l'Empire Romain.

Le douzième était jour "d'Assemblée"; quelquefois on y faisait la fête des "Compitales" ou des carrefours.

Le treizième, jour des Ides, consacré à Jupiter, était marqué des lettres N. P. dans le calendrier "Nefastus prima parte diei", il était fêté le matin seulement. On lui sacrifiait une brebis appelée "Ovis Idulis".

Le quatorzième était marqué des lettres T. N. dans le calendrier, pour dire qu'il était coupé, moitié fêté, moitié ouvré.

Le quinzième jour, on solennisait pour la seconde fois la fête nommée à cause de cela "Carmentalia Secunda" ou "Repetita relata", en l'honneur de Carmenta.

Au seizième arrivait la dédicace du "Temple de la Concorde".

Depuis le seizième janvier jusqu'au premier de février étaient des "jours Comitiaux" ou "d'Assemblée", si l'on en excepte le vingtième, où l'on célébrait les fêtes "sémitines" pour semer, le vingt-septième, où l'on faisait la fête de la "Dédicace du Temple de Castor et Pollux", le vingt-neuvième, où se donnaient les jeux des courses de chevaux, appelés "Equiria", et le trentième, qui était la "fête de la paix", où l'on sacrifiait une victime blanche en brûlant quantité d'encens. (L'abbé Danet, Dict. des Antiq.)

Les chrétiens jeûnaient antrefois le premier jour de janvier pour abolir les superstitions des païens, qui, en l'honneur de Janus, faisaient des festins, des danses, des déguisements comme des mascarades. (Bollandus, "Acta Sanctorum", I, p. 2.)

On dit proverbialement que janvier a trois bonnets, pour dire qu'il fait froid en ce temps-là, qu'il faut se bien couvrir la tête. On dit aussi: c'est un soleil de janvier qui n'a ni force, ni vertu, pour dire qu'une personne n'a guère de pouvoir.

CH. N. De SAINT-CERNEUF.

LES COMMANDEMENTS D'UN JEUNE MARI, REDIGES PAR SA FEMME

Chers lecteurs, si vous suivez à la lettre les Commandements ci-dessous, nous vous jurons nos Grands Dieux que vous serez heureux en ménage comme coqs en pâte! Voulez-vous essayer?

1. Ne ramène pas d'amis à dîner sans m'avoir prévenue en temps utile.
2. N'oublie pas, quand tu exprimes un désir, que je n'ai que deux mains et ne puis t'apporter à la fois tes pantoufles, tes cigares et de la bière.
3. Ne me répète pas tout le temps que ta mère faisait les choses bien mieux que moi.
4. Quand tu as envie d'aller au théâtre, n'aie pas l'audace de prétendre que c'est moi qui meurs d'envie d'aller y passer la soirée.
5. Ne reste pas trop tard hors du logis, daigne prendre quelquefois plaisir à rester avec moi.
6. Ne te promène pas de pièce en pièce quand tes chaussures ont de la boue, prends pitié des tapis.
7. Avertis-moi de mes défauts, mais aie une tendre indulgence pour mes manies.
8. Quand je fais une observation à la bonne, aie l'obligeance de ne pas lui adresser sur-le-champ des compliments sur sa bonne cuisine.
9. Evite, en défaisant tes habits, d'arracher les boutons. Tu gagnes une seconde en ôtant ton gilet, mais je perds une heure à le raccommoder.
10. Si les gâteaux que j'ai faits pour toi manquent de légèreté, ne pousse pas la raillerie jusqu'à demander qu'on t'apporte une hache.
11. Quand je n'arrive pas à venir à bout de mes devoirs domestiques, mets de côté ta dignité et prête-moi une main secourable.
12. Tes chagrins ou tes joies fais-moi partager, et n'aie pas de secrets pour mon coeur aimant.

Le championnat de l'escalier

NON seulement dans le domaine de l'acrobatie on s'évertue à chercher du nouveau pour amuser le public, mais en matière sportive les imaginations ne sont pas inactives. Un nouveau sport est né, et il est déjà consacré par un championnat!

Quel sport? marche, course? On pourrait l'appeler le sport de l'agilité. Il s'est disputé, le 26 novembre, une curieuse épreuve sous le titre de championnat de l'escalier. Cela ne vous dit rien encore. Vous vous demandez ce que l'action de monter un escalier — ce qui nous arrive tous les jours, quand, hélas! notre maison n'est pas dotée d'un ascenseur — peut avoir de sportif. Vous allez voir.

On avait reconnu, en France, qu'un champ n'était pas encore exploité. Les athlètes avaient marché, couru, sauté en longueur, en hauteur, à la perche, disputé des cross-country et des steeple-chases: ils n'avaient pas encore grimpé; et l'on disposait de la tour Eiffel; c'était vraiment regrettable! Quand on y songea, le championnat de l'escalier était créé. On voit tout de suite qu'il s'agissait de savoir qui, des concurrents, arriverait le premier au faite du célèbre édifice.

L'organisation de cette originale épreuve fut calquée sur le modèle des courses à pied ou à bicyclette; il y eut des séries réservées aux coureurs à pied, aux cyclistes, aux marcheurs, aux vétérans, aux joueurs de foot-ball.

La commission fut assez sage pour décider que cette première épreuve ne conduirait pas les concurrents tout à fait au sommet de la tour. Ils devaient s'arrêter à la seconde plate-forme, ayant ainsi à gravir 739 marches.

Ce championnat d'un nouveau genre a parfaitement réussi. Le journal "Les sports", qui en avaient assumé l'organisation, s'en est parfaitement tiré, et a obtenu un grand succès, puisque 230 concurrents ont tenté l'escalade du colosse de fer, et que des milliers de curieux ont assisté à ce spectacle, auquel ils se sont plu.

Il n'y a eu aucun accident; seuls, quelques concurrents ont manqué un peu de souffle, mais tous étaient dans un état de fraîcheur remarquable, après des soins de quelques instants.

Le premier classé est l'ancien champion du Vélo-Club de Levallois, Forestier, recordman de Paris-Dieppe, qui partait grand favori.

Forestier s'était, depuis les premiers jours, préparé sérieusement à ce championnat; sa victoire dénote une persévérance exceptionnelle, et une grande qualité d'athlète.

Forestier, premier, et Lepage, deuxième, sont tous deux laitiers, et montent chaque jour de nombreux étages pour livrer le lait.

On pourra illuminer dans la corporation, et, certes, les braves jeunes gens qui ne peuvent pratiquer d'autre sport que l'escalier, faute de liberté, auront été particulièrement heureux qu'on leur ait donné cette occasion de montrer leur valeur.

Quelques excentriques sont, comme toujours, à signaler. La foule s'en est amusée, et après avoir acclamé ses champions favoris, elle a salué de ses bravos ceux qui, moins connus, ont eu le talent de lui plaire par leurs excentricités.

C'est ainsi qu'un nommé Wachorn a grimpé avec un sac de 50 kilos sur les épaules. Succi, le célèbre jeûneur, a monté à reculons. La Société Amicale S. A. C., est partie en groupe avec des mirlitons. Un vétéran a accompli le parcours en moins de cinq minutes, en tenue de soirée. Un camelot, du nom de Lagardère, a obtenu un grand succès, et M. Prylles, un garçon de restaurant, a fait l'ascension avec un plateau et six verres remplis, qui sont arrivés intacts au but.

37 concurrents ont gravi les 739 marches en moins de 4 minutes; 8 l'ont fait en moins de 3 minutes et demie; le premier, Forestier, a mis 3 min. 12 sec. 4-5, suivi de Lepage, en 3 min. 16 sec. 1-5.

C'est un résultat surprenant. Comme la fête a fort bien réussi, et que les athlètes ont paru supporter aisément cet effort, le journal "Les sports" organisera, en mai, une seconde épreuve, réservée aux vingt ou trente premiers de dimanche dernier et comportant cette fois la totalité de la tour.

Voici le classement :

1. Forestier, cycliste	3 12 4-5
2. Lepage	3 16 1-5
3. L. Prévot, cycliste	3 17 1-5
4. Lutz, pédestrian	3 19
5. Dupré, cycliste	3 20 2-5
6. Piali, pédestrian	3 25
7. Vauconsan, pédestrian	3 27
(Pour mémoire) H. Prévot, pédestrian	3 27
8. Thiébaud, vétéran	3 29 1-5
9. Lourdez, marcheur	3 30 2-5
10. Burgevin, pédestrian	3 31 3-5



Le départ des concurrents



Le gagnant, Forestier

Foot-Ball

M. le président Roosevelt vient de s'élever, avec son énergie coutumière, contre les dangers du foot-ball américain. Ce jeu détériore chaque année un grand nombre d'élèves des universités américaines. M. Roosevelt, pour mettre sa conscience en repos, a interviewé des professeurs célèbres et des sportsmen éclairés. Ces messieurs ont été unanimes à déplorer la brutalité du foot-ball. Tandis que M. Roosevelt se renseignait ainsi, son jeune fils faisait ses débuts sur quelque terrain. Il tint presque jusqu'au bout de la partie,

digne enfant d'un père héroïque. Mais on dut l'emmener, les yeux pochés, le nez aplati, le corps couvert de contusions. Son père en ressentit sans doute quelque fierté, mais aussi une réelle satisfaction d'avoir sous la main un exemple pour illustrer ses dires. Trouvant le foot-ball trop brutal, le président Roosevelt a décidé de le réformer. Et comme il a accoutumé d'exécuter sans tarder ce qu'il s'est mis dans la tête de faire, attendons-nous à voir à bref délai le foot-ball américain remplacé par le jeu de rugby ou d'association anglais.

LES RIDEAUX DE VITRAGE

Quand on adopte les rideaux de vitrage, le chic consiste maintenant à les faire tout simplement en tulle grec à réseaux plus ou moins gros ou en tulle point d'esprit ordinaire ou de fantaisie. Dans certains intérieurs fort luxueux, on voit à toutes les fenêtres de ces rideaux en tulle uni.

Il est facile de faire soi-même ces rideaux, mais ils ne doivent pas se terminer tout net, aussi met-on volontiers, au bord, un de ces galons de fantaisie qui servent pour la dentelle Renaissance; le modèle le plus couramment employé est celui qui forme des angles, comme un lacet replié; un autre de fantaisie à picots fait très bien aussi.

Ce qui est encore plus coquet avec les

rideaux en tulle, c'est de les encadrer de petits volants en pareil; ces volants sont tout simplement ourlés, et on les monte sur le côté intérieur du rideau; et au bas, le volant n'est pas indispensable au côté extérieur, c'est-à-dire vers le mur, mais on peut cependant en mettre si on le juge préférable.

LES A TOUS SUPPLANTES

Le BAUME RHUMAL, par son efficacité, a supplanté tous les remèdes préconisés jusqu'à ce jour pour le traitement des affections de la gorge et des poumons.

Demandez-le à votre pharmacien.



Le Courrier de Colette

REPONSES AUX CORRESPONDANTS

Bouton de Rose. — Au nom de notre revue, merci, et pour la propagande que vous nous faites auprès de vos amies et pour les flatteuses paroles que vous nous adressez. Vous êtes bien gentille, et j'aurais, moi aussi, beaucoup de plaisir à faire votre connaissance. Vous avez oublié de me donner votre adresse pour l'envoi du numéro de l'Album qui manque à votre collection. Dès que je saurai où le faire adresser, vous recevrez ce numéro. Veuillez mentionner en même temps votre pseudonyme d'aujourd'hui.

Brunette enjouée. — En toute franchise, je dois vous dire que je ne crois guère à l'efficacité de ces procédés, et surtout je craindrais fort de me livrer aux mains de soi-disant spécialistes, qui ne sont souvent que des charlatans. Une bonne hygiène, un peu d'exercice chaque jour, beaucoup de sommeil, et le moins possible de soucis intérieurs, voilà, selon moi, les vrais moyens de conserver longtemps la jeunesse du corps et celle du cœur.

Rosiris. — Vous êtes bien aimable de me dire tant de bonnes choses au sujet de mon "courrier". J'essaie de rendre ce petit coin de page aussi utile et aussi "intime" que possible, afin que tous ceux qui veulent bien y venir s'y sentent chez eux. Si j'y réussis un peu, tant mieux, j'en suis largement récompensée par les bonnes petites lettres comme la vôtre. — Peut-être votre ami a-t-il changé d'adresse avant d'avoir reçu votre lettre, mais vous pourriez toujours lui adresser une carte postale avec un mot lui demandant s'il a reçu votre lettre de telle date. Si vous ne recevez pas de réponse alors, eh bien! ma pauvre petite, vous aurez fait tout ce qu'il aura été possible, sans que votre dignité en souffre. 2 Cette jeune fille peut délicatement laisser entendre à son ex-ami qu'elle n'aime pas ainsi à recevoir de visites à son travail, et qu'elle reçoit chez elle, le dimanche. Quant aux photographies, je crois qu'il vaut mieux, dans les circonstances, laisser les choses comme elles sont. 3. Votre nom paraîtra bientôt. — Vous avez compris, n'est-ce pas, qu'il m'a été impossible de vous répondre avant aujourd'hui; il faut nécessairement qu'il s'écoule au moins quinze jours entre la réception d'une lettre et sa réponse dans nos colonnes.

Saule pleureur. — 1. Je me suis acquittée de votre commission. 2. Ecrivez à l'un des marchands de cartes postales dont vous trouverez l'annonce dans notre revue, en mentionnant celle-ci.

H. E. H., St Camille. — Il sera fait comme vous le désirez.

Christmas B. L. I. — Mettez la timidité de côté, ma gentille enfant, cette page est un foyer, et les lecteurs de l'Album Universel constituent une grande famille; vous êtes donc chez vous et sûre que chacun vous aimera. 1. Si vous savez qu'un jeune homme avec qui vous n'êtes pas fiancée a l'intention de vous offrir une bague, faites-lui entendre délicatement, mais clairement, que tout autre cadeau vous serait plus agréable; s'il vous l'offre quand même et sans condition, eh bien! acceptez-la. Mais j'ai peur que ma réponse vous arrive trop tard. Que voulez-vous?

Edmond de Sorel. — On me dit que votre nouvelle a été reçue, mais je ne sais si elle a été jugée, ni, par conséquent, quel sera son sort. Si l'on ne vous a pas écrit, c'est qu'il n'est pas dans nos habitudes de donner de réponse personnelle aux concurrents. Ceux-ci étant assez nombreux, la chose occasionnerait une perte de temps considérable. Je suis bien sensible à vos paroles aimables, merci!

Escogriffe. — J'ai transmis votre réclamation à qui de droit au sujet du concours du 18 novembre, et voici ce qu'on m'a répondu: Par suite d'une erreur d'impression, il est probable qu'un point s'est trouvé supprimé dans quelques exemplaires de l'Album; c'est ce qui expliquerait que les concurrents qui sont tombés sur ces exemplaires malencontreux, n'ont pu, comme vous, compter que sept points. Que voulez-vous, ce sont de ces choses qui arrivent en dépit de la meilleure volonté du monde, un point, c'est si petit.

La Tosca. — Puisque vous me demandez mon goût, j'aimerais mieux un autre pseudonyme, mais, vous savez, cela ne vous oblige nullement à changer, de même que l'accueil que vous recevrez ici n'en sera jamais ni moins cordial ni moins sincère. Vous êtes bien charmante de nous dire si joliment le bien que vous pensez de nous,

petite flatteuse. Pour être à la hauteur de la situation, il va nous falloir bien travailler, mais qu'importe, c'est une récompense que de chères appréciations comme la vôtre.

M. — Je suis heureuse que ce produit soit manufacturé à Lachine, et plus heureuse encore de n'en avoir nul besoin. Merci pour vos jolies cartes.

Jovannie. — Vous êtes bien jeune, en effet! Pour plaire aux garçons, puisque vous le demandez, je pense qu'il faut être sage, réservée, modeste et quelque peu indépendante; si les garçons savaient que vous vous ennuyez lorsque vous pensez qu'à dix-neuf ans vous n'avez pas encore eu de "cavaliers", je crois bien, ma foi! que vous ne leur plairiez pas du tout. Ne dites jamais cela à personne, vous feriez rire de vous. 2. Votre nom paraîtra bientôt. 3. Si vous avez la figure ronde, relevez vos cheveux en "pompadour"; si votre visage est plutôt délicat et ovale, séparez vos cheveux en bandeaux sur le front après les avoir légèrement ondulés.

Paill IV. — Je le regrette, mais dans les circonstances, il m'était impossible de vous donner une réponse particulière. Peut-être, vers février, trouveriez-vous à vous placer à Montréal, mais je ne voudrais pas vous l'assurer, la chose est bien difficile, surtout si vous ne savez pas l'anglais et si vous n'avez aucune aptitude spéciale. Je vous souhaite bien du succès, dans tous les cas. 2. J'ai donné les noms contenus dans votre lettre pour être mis sur nos listes de collectionneurs.

M. A. L. — Votre annonce sera insérée aussitôt que possible, me dit-on.

Archi-ignorant. — J'estime que vous avez adopté la ligne de conduite la plus sage et la plus propre à assurer votre bonheur à venir, et vous auriez tort d'en changer maintenant. Attendez au moins à vingt ans avant de songer à la compagnie des jeunes filles. Le livre que vous désirez est le "Manuel du Savoir-vivre" de monsieur l'abbé Rouleau. Pour perfectionner votre orthographe usuel, lisez beaucoup et bien, c'est-à-dire choisissez de bons livres, bien écrits, et appliquez-vous à les comprendre; lisez aussi lentement, afin de bien vous rendre compte de l'épellation de chaque mot. Je ne vous plains pas du tout, et je vous dis au revoir.

New-York. — Le ténor Paul Dufaut, notre distingué compatriote, réside depuis une dizaine d'années à New-York: 339 West 23ème rue. Il se livre au professorat et chante le dimanche dans diverses églises. Son talent, fort apprécié, fait aussi rechercher son concours pour la plupart des concerts fashionables donnés dans la métropole américaine. L'été, il a l'habitude de venir passer quelques mois au pays, où il fait une tournée artistique à travers les Cantons de l'Est. M. Dufaut est originaire de Ste Hélène de Bagot. Il est ordinairement accompagné dans cette tournée par Mlle Antoinette Côté, notre gentille concitoyenne.

COLETTE.

COMMENT ON DIT UN MONOLOGUE

Depuis quelque temps, et à la demande expresse de nombreuses lectrices de cette revue, et même d'un certain nombre de lecteurs, l'Album Universel a publié de petits monologues pour jeunes filles et jeunes gens. Nous continuerons dans cette voie tant que nous saurons ainsi plaire à nos amis.

Aujourd'hui, pour répondre à quelques lettres que nous avons reçues et où l'on nous exprimait le désir de posséder quelques données sur l'art de bien réciter un monologue, nous croyons devoir publier les préceptes suivants, formulés par Coquelin, le maître diseur, comme on sait:

Je commencerai, dit-il, par recommander à l'acteur de se bien mettre dans l'esprit qu'avant tout il faut être plein de son sujet.

Vous venez vous poser sur le devant de la scène, si vous êtes dans un théâtre, le plus près possible de la rampe, car vous n'entrerez jamais assez dans la salle pour faire avaler au public la dose de fantaisie que vous voulez lui servir. Si c'est dans un salon, devant la cheminée ou le piano, efforcez-vous par la physionomie (faites appel à la conviction) de faire oublier où vous êtes pour que, dès les premiers mots du monologue, vos auditeurs se trouvent transportés par la pensée où vous voulez

les conduire, dans le monde fantaisiste du monologue.

Un petit temps est assez bon à prendre avant de commencer, vous placez votre physionomie; si elle est cocasse, elle fera rire, ce sera toujours cela de gagné. Alors, lancez le titre du récit comme si cela vous coûtait de faire une aussi importante confidence. Si le titre est drôle, et si vous le lancez d'une voix brève et émue, il fera rire. Peu de gestes: on fait peu de gestes quand on est aplati par une idée.

Pour se faire écouter, il faut bien articuler; que chaque consonne sorte distincte, claire, pure, des lèvres, ainsi que chaque voyelle. Articulez avec soin, ce n'est qu'avec l'articulation que vous entrez dans une salle, que vous captivez vos auditeurs; si ceux qui vous écoutent sont obligés de faire un effort pour comprendre ce que vous dites, au bout de deux minutes ils se sépareront de vous. Il ne faut demander aucun effort au public, il faut qu'il comprenne sur-le-champ. Pour cela, articulez soigneusement; qu'on ne perde rien de vos paroles. L'articulation est l'âme de la diction.

Il y a une foule de monologues; mais il faut savoir les bien choisir; pour les enfants, nous conseillons les oeuvres charmantes de Louis Ratisbonne; pour les jeunes filles, les monologues de Jacques Normand, d'Henriette Besançon, les contes de Daudet, de Coppée, etc. Beaucoup de pièces de Victor Hugo, de Déroulède, de Musset, sont de toute beauté dites en monologues, mais elles ne souffrent guère la médiocrité de la diction.

Il y a à Montréal différents cours où l'on enseigne la bonne diction, nous avons des professeurs qui ont étudié en Europe et dont les leçons précieuses sont pour ainsi dire à la portée de tous.

Nous ne pouvons qu'engager ceux de nos lecteurs qui désirent cultiver l'art charmant du monologue, à suivre l'un de ces cours ou à prendre des leçons particulières de l'un de nos bons professeurs.

LES SACS A MAIN

Toujours la question des poches est non résolue. Il est vrai que, maintenant que nous avons des fonds de jupe à presque toutes nos robes, il serait possible de mettre une poche dans le dessous de jupe, mais ceci encore n'est guère pratique.

Nombreuses sont les personnes — et elles ont raison — qui trouvent que le mouvement de relever la jupe, pour plonger la main dans la poche placée en-dessous, manque d'élégance.

Donc, jusqu'à ce que l'on puisse trouver une solution vraiment pratique, c'est encore dans le sac à main que nous devons enfouir, avec la bourse, le mouchoir et les clefs, les divers bibelots qu'une femme juge nécessaire de transporter avec elle. La petite glace de poche, le petit peigne, la mignonne brosse, la boîte à houppes, ou un minuscule nécessaire de toilette complet, qui permet de réparer vivement le désordre survenu pendant la promenade ou les petits voyages; à cela, ajoutons le portefeuille et la bonbonnière, et nous aurons à peu près tout ce qui peut être utile.

Mais, nous direz-vous, aimables lectrices, vous nous prenez donc pour de grandes coquettes!

Oh! non, mesdames, mais nous préférons encore mettre tout cela dans un petit sac à main que de porter, suspendue à la ceinture, toute une collection de bibelots en or ou en argent.

On fait, il est vrai, de longs porte-monnaie-porte-cartes qui contiennent une microscopique houppette et où l'on glisse un petit mouchoir et aussi la clef qui ferme le meuble renfermant toutes les autres clefs; bien des personnes savent s'en contenter, mais le vrai sac à main est incontestablement plus commode.

Maintenant, nous avons de très jolis petits sacs à main plus grands qu'une grande bourse; les plus simples sont en cuir avec une chaîne, que l'on suspend au bras.

Le sac simple avec doublure de soie est bien aussi, on y met la bourse et les divers autres objets.

Pour les sacs à main coquets, rien n'est trouvé trop beau, ce sont des résilles de perles acérées, argentées, en jais même, si l'on est en deuil, ou de jolies broderies sur soie. Le sac tout en perles, imitant les anciennes tapisseries, se fait aussi; c'est du reste une question de goût; on aime à avoir un coquet petit sac à main et chacun peut le choisir à sa guise.

MELLE C. MARCOTTE

A l'occasion des fêtes reçoit de nouveaux modèles pour ouvrages de fantaisie. Estampages sur flanelle et cachemire.

SPECIALITE DE TOILETTES DE BAPTEME

1209, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

Un cadeau pour Fumeurs

L'allume Cigare



"MATCHLESS"

allumera votre cigare, cigarette ou pipe au plus gros vent.

Remplace avantageusement les allumettes.

Consiste en quatre parties se remplaçant facilement.

Ressemble à un porte-allumettes. Fini en alluminium, en nickel ou en acier oxidé. Prix, 75c.

Expédié franc de port sur réception du prix.

Adressez: T. Théo. Valliquette, 1735, Ste-Catherine, Montréal

VER SOLITAIRE

TÆNIFUGE LANCTOT

Guérison Assurée

Spécifique incomparable dont l'emploi est général et presque exclusif dans plusieurs Hopitaux du pays. — Le TÆNIFUGE ne requiert aucun traitement préalable, il se donne le matin à jeun — douze capsules sont une dose.

La bouteille \$1.00 franco, par la poste

Henri Lanctot, Pharmacien

PHARMACIES { 672 } RUE ST-LAURENT { 2994 } MONTREAL



Nouvelle Lumière

PEERLESS

La seule lumière brillante et économique du siècle, simple, sûre et artistique.

Prix réduits 35, 50, 75c et \$100

Location \$1.25 par année.

Gazeliers et Electroliers à prix réduits.

Installation de fils électriques.

THE PEERLESS GAS LIGHT CO., Ltée,

Tél. Bell Est 3705 — 225, rue Saint-Laurent, MONTREAL

S. A. de Lorimier

SPECIALISTE EN MERCERIE

Invite le public à venir examiner son assortiment complet et varié de

Sous-Vêtements

DE 50 cents EN MONTANT.

1700, NOTRE-DAME (Près de la Place d'Armes)



LA CURE DU DR. CHAGNON

CONTRE LA GRIPPE MAUX DE TETE, NEURALGIE, RHUMATISME, Etc. EST INFAILLIBLE

Si votre pharmacien n'en a pas, envoyez 25c. en timbres du Canada ou des E.-U., et vous en recevrez une boîte par le retour de la malle. CHAS. E. CHAGNON, Arctic, R. I.

Pensées

La morale et l'esthétique se suivent de près: telle littérature, telles moeurs. — Jean Aicard.

* * *

Les isolés ont tort; le rôle de l'écrivain, c'est d'être le porte-parole des contemporains muets. — Edouard Rod.

* * *

Comme systèmes, l'optimisme et le pessimisme se valent; ils font graviter le monde entier autour de l'homme pour le servir ou le persécuter.

Venez les Voir

Nous avons le stock le plus considérable au Canada, de

MEUBLES de BUREAUX

ainsi que de MEUBLES pour ECOLES, EGLISES, THEATRES et EDIFICES PUBLICS.

Nos Bureaux "EMPIRE" vous donneront satisfaction et laisseront à vos clients une impression favorable de votre bon goût.

Si vous contemplez quelques changements dans votre bureau, venez nous voir, ou écrivez nous et nous vous fournirons des plans et estimés gratuits.

Canada Office Furniture Co.,
221, Rue St-Jacques, MONTREAL.
Tel. Bell Main 1691



Mères, ne laissez pas tousser vos enfants

Donnez-leur le

Sirop du Dr Kinot

Composé d'huile de Foie de Morue et des meilleurs expectorants connus.

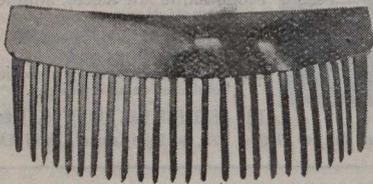
Et ils guériront certainement. Soyez sans crainte, car le Sirop du Dr Kinot ne contient aucun narcotique; pas d'Opium, de Chloroforme ou de Chloral. Il est doux à prendre et guérit promptement.

En vente partout 35 cts le flacon

LAPORTE, MARTIN & Cie, - Montréal

Distributeurs généraux

PRINCESSE PEIGNE NOUVEAU MODELE, de haute élégance et de grand chic. Essentiellement Parisien.



Nous offrons aux lectrices de l'ALBUM UNIVERSEL un nombre limité de ces peignes PRINCESSE au prix exceptionnel de 15c chacun, expédié franco de port sur réception du prix.

Ecrivez pour circulaire, illustrant les dernières créations pour la coiffure, gratis.

CIE PARIS-NOUVEAUTES, 17 rue St-Jean, MONTREAL

LIVRES A BON MARCHÉ, 15 cts chaque ou 7 volumes pour \$1.00

- | | | |
|---------------------|--------------------------------------|-------|
| J. THIERY..... | Châteaux de Cartes... | 1 vol |
| J. de GASTYNE... | Mère Crucifiée..... | 1 " |
| E. CAPELLE..... | Le Capitaine Lachenaie..... | 5 " |
| P. SALES..... | L'honneur du Mari..... | 5 " |
| X. de MONTEPIN..... | La Femme Detective..... | 5 " |
| X. de MONTEPIN..... | Les Amours de Provence..... | 3 " |
| X. de MONTEPIN..... | Le Crime de la Poivrière..... | 4 " |
| E. DUPLESSIS..... | Le Val Maudit..... | 2 " |
| A. de BREHAT..... | Bras d'Acier..... | 1 " |
| E. GABORIAU..... | L'Affaire de la Rue de Provence..... | 2 " |
| E. BERTHET..... | Le Pacte de Famille..... | 1 " |
| A. MATTHEY..... | Vengeance Secrète..... | 1 " |
- Etc., Etc., Etc.

LIBRAIRIE DEOM FRERE
1877 rue Ste-Catherine,
MONTREAL

La CODILINE

Du Dentiste Jos. Versailles

Contre LA NEURALGIE ET LE MAL DE DENTS

A vendre dans toutes les pharmacies, à 25c

Agence pour le Canada, 395 RUE RACHEL
Téléphone EST 848 (coin St-Denis)

The Ault & Wiborg Co of Canada, Limited

Fabricants de RUBANS ET PAPIERS CARBONE POUR CLAVIGRAPHES

ON DEMANDE DES AGENTS

Carré parfait ou Simple Transposition

36ème CONCOURS DE L'ALBUM UNIVERSEL

Vingt prix très jolis seront distribués entre les concurrents qui nous auront envoyé la solution exacte.

NOTE IMPORTANTE — Les enveloppes devront porter les mots 36ème Concours, et nous parvenir au plus tard le 25 janvier.

	1	2	3	4	5	6	
1	(1)	(2)	(3)	(3)	(2)	(2)	1
2	(2)	(0)	(4)	(4)	(0)	(2)	2
3	(3)	(2)	<i>Album Universel</i>		(4)	(3)	3
4	(4)	(6)			(0)	(3)	4
5	(2)	(0)	(2)	(2)	(3)	(2)	5
6	(1)	(1)	(3)	(3)	(2)	(1)	6
	1	2	3	4	5	6	

Notes explicatives.

La vignette ci-dessus porte 32 pions numérotés. Les numéros additionnés de droite à gauche ou de gauche à droite, de haut en bas ou de bas en haut, donnaient d'abord un total de 12 dans toutes les colonnes. Mais quatre pions ayant été changés de place, le total primitif et régulier n'existe plus. Il s'agit donc de le retrouver en rétablissant les pions vagabonds dans leur casier respectif.

Solution à envoyer. — Ecrire lisiblement sur une simple feuille ou sur une carte, et par ordre ascendant: 1o le numéro des quatre pions vagabonds; 2o vos noms et votre adresse. — Adressez le tout à 36ème Concours, Album Universel, 1961 rue Ste Catherine, Montréal.

Nos lecteurs trouveront la solution de ce concours dans un des numéros suivants de l'Album Universel, ainsi que les noms et l'adresse des 20 concurrents lauréats, comme aussi les noms de toutes les personnes qui auront trouvé la réponse exacte.

Solution du Concours No 32 :

- 1o Bien, Arien, Chien, Austrien, Rien, Mien, et Nubien.
- 2o Le Nègre seul ne sympathise pas avec le Polynésien.

Une seule réponse mérite un des prix offerts: c'est celle de: Mlle Alice Beaudoin, Ste Anne de la Pèrade, comté de Champlain.

NOTE — Le 32ème Concours a quelque peu effarouché concurrents et concurrentes, et nul doute que les amateurs les plus vaillants ont dû prendre le "Calumet de Paix du Peau-Rouge" pour un dangereux tomahawk. Et, cependant, nul concurrent, peut-être, n'a présenté moins de difficultés, comme chacun peut s'en rendre compte par la solution imprimée ci-dessus.

Il s'agissait en effet de prendre les premières lettres (une, deux, trois ou plus au besoin) des huit noms et de former avec les dernières lettres de "Polynésien, — ien — 7 mots — B de blanc, formant bien; Ar de Arabe, formant Arien; ainsi de suite. — Nègre seul ne formant rien du tout.

Nous recommandons à nos lecteurs de lire très attentivement les explications données sur chaque concours. Ces explications leur aideront à surmonter les difficultés apparentes le plus souvent.

Echange de cartes postales

Les personnes dont nous donnons les noms et l'adresse ci-dessous échangeraient volontiers des cartes postales illustrées, avec monde entier :

Canada.

Mlle Camélia, Islet, B. P. 66, P. Q., — fantaisies préférées, timbre côté vue, réponse prompte et assurée; C. H. Massé, Saint-Jean, — correspondance anglaise, française, sténographique (Duployé

et sténographique anglaise), réponse prompte et très assurée; Mlle M. Perron, 165 Ontario, Montréal; M. E. Bernard, Roxton Falls, — timbre côté vue; Mlle H. Bernard, Roxton Falls, — vues, fantaisies, timbre côté vue.

Léon Lacasse, électricien, 1 Lachevrotière, Québec — vues et fantaisies, timbre côté vue; Emile Girard, 1745 Ste Catherine, Montréal — fantaisies, réponse sûre et immédiate, timbre côté vue; C. A. Bélanger, Clarence-Creek, Ontario; Mlle Rose-Aima Chassé, Fraserville; H. E. Harvey, St Camille, P.Q. — sténographie française et anglaise, correspondance franç. et angl., fantaisies; M. A. Légaré, Notre-Dame de Lévis — fantaisies préférées; J. O. Léger, 1576 Ontario, Montréal; Georgette Clément, 47 Lasalle, Montréal; Hervé Nadeau, c. o. L. J. Cassidy, rue St Paul, Montréal — échangerait avec jeunes filles.

Etats-Unis.

Mlle Louise E. Maxfield, Corn. Blake-Maple St., Lewiston, Me.; Mlle Yvonne Duteau, 48 Sylvain St., Central Falls, R.I. — enverra des vues de Pawtucket, Central Falls et Providence; Fréd. Beaudoin, 265 Main St., Biddeford, Me., — réponse assurée; Mlle Merilda Talbot, 15 Bacon, Biddeford, Me., — enverra vues de Biddeford et de Old Orchard Beach.

Mlle Corinne Dagneau, 199 Park St., Lewiston, Me.; Mlle Laura E. Lavoie, 135 rue Oxford, Lewiston, — aimerait à recevoir des vues de Montréal; Mlle Albertine Huot, 56 Orange St., Worcester, Mass., — correspondance anglaise et française; C. E. Paquet, 106 Salem St., Worcester, Mass; Exilia Blouin, 96 Pine, Lewiston, Me.

Etranger.

M. Arif, Soukia Zadé, Grand-Bazar, 22 rue de Sahafiar, Constantinople, — échange cartes-vues monde entier; Anna Luiza Bebiano, 189 Rua S. Christovam, Rio-de-Janeiro, Brésil, — réponse sûre; Madame Camacho Caixa, 827 Rio-de-Janeiro, Brésil, — vues et types, monde entier, timbre côté vue, réponse immédiate; Paul Scheffer, pour Assim Compagnie, Anatolie Haïdarpacha, Constantinople, — échange cartes univers, envoyez plusieurs, réponse immédiate; Draxala, Valence d'Agén, T.-et-G., — échange timbre vue, obitéré origine; Mademoiselle Victoria Flores, 43, Mayor Espinardo, Murcia, Espagne, — échange cartes-vues tous pays, réponse immédiate; Maurice Maray, rue Pied-de-Bœuf, Herstal-lez-Liège, Belgique, — échange cartes-vues monde entier, placer timbre côté adresse; A. Ezzat, Tanta, Egypte, — échange cartes, timbres; Lombard, 65, rue Général-Fauconnet, Dijon; Manuel Aydos, Porto-Allegro, Rio-Grande-Sul, Brésil, — réponse assurée, timbre côté vue; Préal, 52, rue de la Gaîté, Bruxelles, — vues; Lembo Augustin, Bijouville, Bizerte, Tunisie, — vues; Marcel Darmon, à Saint-Cloud d'Algérie, département d'Oran; Joseph Lechat, désire échanger cartes postales timbrées vues. Adresse: Pigeon-en-Lécousse, par Fougères, Ile-et-Vilaine.

Calmez ces douleurs

Une seule application de

NERVOL

sera suffisante pour guérir
Maux de Dents,
Maux de Tête, Névralgies,
Sciaticque, etc.

En vente chez tous les pharmaciens. Expédié franc de port sur réception de 25c

John T. LYONS
8 Bleury, Montréal



LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal,

DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, *9.00 a.m., *7.45 p.m.
SPRINGFIELD, HARTFORD, - *7.45 p.m.
TORONTO, CHICAGO, *9.30 a.m., *10.00 p.m.
OTTAWA, †8.45 a.m., *9.40 a.m., †10.00 a.m.
†4.00 p.m., *9.40 p.m., *10.10 p.m.
SHERBROOKE, †8.30 a.m., †4.30 p.m. †7.25 p.m.
HALIFAX, ST. JOHN, N. B., - †7.25 p.m.
ST. PAUL, MINNEAPOLIS, *10.10 p.m.
WINNIPEG, VANCOUVER, *9.40 p.m.
WINNIPEG, CALGARY, *9.40 a.m., *9.40 p.m.

DE LA GARE VIGER

QUEBEC, †8.45 a.m., *2.00 p.m., *11.30 p.m.
TROIS-RIVIERES, †8.45 a.m., †8.50 a.m., *2.00 p.m., †5.15 p.m., *11.30 p.m.
OTTAWA, †8.20 a.m., †5.35 p.m.
JOLIETTE, †8.00 a.m., †8.45 a.m., †5.15 p.m.
ST-GABRIEL, †8.45 a.m., †5.15 p.m.
ST-GATHE, †9.00 a.m., †9.15 a.m., †5.00 p.m.
LABELLE, †9.00 a.m., †5.00 p.m.

* Quotidien. † Quotidien, excepté les dimanches
M Jeudi, M Mardi et jeudi seulement. ‡ 1 man-
che seulement. † Quotidien excepté le samedi.
! Samedi seulement.

A. LA LANDE agent des passagers pour la ville,
Bureau des billets de la ville, 129 rue St-Jacques,
voisin du Bureau de Poste, Montréal.

Billets de passage sur steamers sur
"l'Atlantique et le Pacifique."

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

Le plus beau train de chemin de fer au Canada.

Le train

International Limited

a mérité son titre de "premier du pays" il n'est dépassé par aucun, tant en vitesse, confort moderne ou régularité.

¶ L' "INTERNATIONAL LIMITED" part de la gare Bonaventure tous les jours à 9.00 hrs a. m., arrive à Toronto à 4.30 p.m., Hamilton 5.30 p.m., Niagara Falls, N.Y., 6.55 p.m., Buffalo 8.25 p.m., London, 7.43 p.m., Detroit 9.45 p.m. et Chicago 7.42 a.m. le lendemain matin.

¶ Il consiste en wagons à vestibule, chers palais, dortoirs et buffet. C'est un des trains les plus rapides du monde entier, et vous ne devriez pas perdre l'occasion de le prendre pour voyager dans l'ouest.

New York Central and Hudson River, R. R.

Les Trains quittent la Gare Windsor comme suit :

8.20 A.M. tous les jours } Pour tous les points des
excepté le dimanche. } Montagnes Adirondack, Malone, Utica,
7.00 P.M. tous les jours. } Syracuse, Rochester, Buffalo, Albany, New-York et tous les points au sud.

8.20 A.M. excepté le dimanche. } Train local
10.20 A.M. excepté le sam. et dim. } pour Chataugay, Beauhar-
1.35 P.M. le samedi seulement. } nois et Valley-
5.10 P.M. excepté le dimanche. } field.
7.00 P.M. tous les jours.
9.45 A.M. Dim. seulement.

Pour billets, horaires, accommodation de chers Pullman, et toutes informations, adressez-vous au bureau de la ville, 130 rue Saint-Jacques.

H. J. HÉBERT, F. E. BARBOUR,
Agent local pour la vente des billets Agent généra

LE MUSEE

1836 1/2 B RUE STE-CATHERINE
CARTES POSTALES en gros et en détail
100,000 à choisir

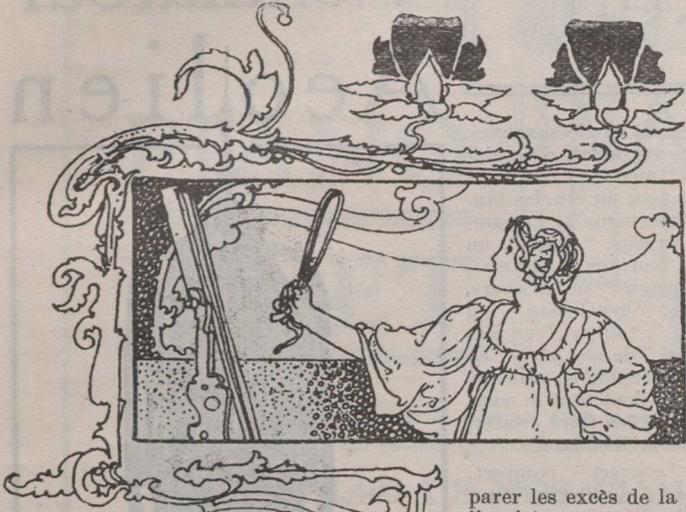
Pour les Fêtes, nous donnons gratis un magnifique album, pour tout achat de \$1.00. Timbres et mandat-poste acceptés.
CHAS. VEZINA, Jr. Tél. Bell, Est 1637

Connaissez-vous les uns les autres.

PORTRAIT GRAPHOLOGIQUE (SERIEUX)

traitant du caractère des personnes sur l'écriture.
Ecrire : GREGOIRE, Poste Office . Winnipeg, Man.

Les conseils du docteur



POUR ETRE BELLE

La beauté, disait Ovide, n'est pas l'apanage de toutes; aussi, les soins de l'hygiène et de la parure sont-ils là pour y suppléer; faute de soins, les plus beaux visages perdent leur éclat. S'il est des femmes possédant le privilège d'une beauté parfaite qui ne doit point à l'art sa puissance, il en est d'autres qui, sans être laides, ont besoin de cacher certains défauts; dans ce sens, il est bon pour elles de les dissimuler le plus habilement possible.

En effet, la femme, ce chef-d'œuvre de la nature, a reçu comme mission d'être non seulement le soutien moral de l'homme et sa douce compagne, mais encore de réjouir son cœur et ses yeux. On ne peut donc admettre qu'une femme soit laide, aucune n'est d'ailleurs entièrement disgraciée, et si parfois ses charmes sont rares, il faut qu'elle les fasse valoir, qu'elle les mette en relief et ne néglige rien pour s'embellir.

On dit souvent aux petites filles: "Il faut être sage pour être belle!" Moi, je dirais volontiers aux grandes: "Il faut être bonne pour être belle!" car l'attribut principal d'un visage est dans l'expression de la physiognomie; les traits peuvent manquer de régularité, peu importe, si l'expression est douce, souriante, affable, sincère; les qualités de l'âme se reflètent dans les yeux et leur donnent une inénarrable beauté.

Beaucoup de femmes prétendent qu'étant mariées, elles n'ont plus besoin de plaire et peuvent se négliger. Quelle grave erreur! C'est ce faux raisonnement qui a détruit l'amour ou le bonheur dans certains ménages. La plupart des hommes sont volages et aiment ce qui brille, comme les papillons; l'épouse doit donc ressembler à une fleur toujours fraîche et parfumée, si elle veut garder sa conquête.

J'ai vu des femmes de quarante-cinq ans, restées fort belles, parce qu'elles avaient su garder l'éclat de leur regard, la fraîcheur de leur peau, la souplesse de leur taille, la grâce de leurs gestes ou de leurs intonations.

Qu'ont-elles fait pour obtenir cet heureux résultat?

C'est ce que nous allons étudier.

Le teint joue un grand rôle dans la beauté du visage; or, la première condition pour avoir le teint frais, c'est d'être bien portante.

On doit tout d'abord s'adresser à l'estomac, dont l'influence est capitale, soigner l'alimentation, régler ses habitudes, prendre un exercice approprié à ses forces. Les femmes sanguines ne doivent pas boire de vin, ni manger de viandes rouges, elles doivent se nourrir principalement de légumes et de fruits. Même régime pour les femmes couperosées; celles-ci devront ajouter à leurs repas des eaux minérales.

Les femmes pâles, au contraire, devront s'alimenter fortement, prendre du vin au quinquina, des glycérophosphates, du fer. A toutes, nous conseillons de ne pas serrer leur corset, ce qui leur rendrait le visage violacé, le nez rouge.

Un écueil qu'il faut éviter à tout prix, c'est la constipation. On arrive à la combattre en réglant ses habitudes, et, si cela ne suffit pas, en prenant des pilules laxatives tous les soirs en se couchant.

La peau du visage, qui est un des principaux éléments de la beauté, est extrêmement élastique et se prête avec docilité à tout ce qu'on lui demande; c'est pour cette raison que les différentes expressions du visage, souvent répétées, laissent leur empreinte marquée. Ceux qui rient ou pleurent souvent ont des rides précoces, les pleurs surtout abîment le visage par leur sécrétion chimique; aussi, les personnes froides, placides, conservent-elles un visage

uni. Mais la femme, l'être sensible par excellence, peut-elle se passer du rire et des larmes? Non; mais, ne pouvant combattre la cause, essayons de combattre l'effet.

Tous les soirs, dans son cabinet de toilette, la jeune femme doit ré-

parer les excès de la journée, et, pour cela, il existe un moyen efficace: c'est le massage et l'électricité; le massage est un peu difficile, car il faut une certaine connaissance des muscles; l'électricité est davantage à la portée de tous; quelques minutes d'application sur la figure d'un courant continu répareront les dégâts causés par l'âge.

L'amaigrissement et un âge avancé rendent la peau lâche, flasque, à cause du dessèchement de la couche de graisse placée sous la peau.

Le premier soin est d'éviter de se laisser maigrir, mais, dans tous les cas, le tannin, l'alcool et l'alun donnent des résultats appréciables en rétrécissant la peau.

Pour empêcher le développement des rides, ces grandes ennemies des femmes, on emploie avec succès la solution suivante:

Eau de roses	6 onces
Lait d'amandes épaisses	1 once
Sulfate d'alun	1 gros

Faire bien dissoudre et filtrer.

En général, pour conserver la beauté de la peau et du teint, nous conseillons des lavages tous les matins avec de l'eau de pluie tiède ou de l'eau ordinaire bouillie au préalable. Les ablutions d'eau froide entretiennent la fermeté des chairs. Après le lavage, enduire le visage d'une légère couche de cold-cream et l'essuyer avec un linge de toile fine, de façon à ne laisser qu'un soupçon de corps gras; enfin, poudrer avec de la bonne poudre de riz ou de la poudre d'amidon ordinaire.

Le cold-cream est le meilleur des cosmétiques, mais il doit être très frais, car les corps qui le composent rancissent facilement.

Parmi les inconvénients qui peuvent affliger une femme, on peut affirmer sans contester que la mauvaise haleine est le plus gênant. Le malheur, c'est que, généralement, celle qui en est affligée ne s'en aperçoit pas. La mauvaise haleine vient de l'estomac, et, dans ce cas, une médication spéciale est urgente, ou encore des dents gâtées qu'on doit faire soigner immédiatement.

Une belle chevelure a passé de tous temps comme l'ornement indispensable de la femme. Rien de plus propice à la vigueur des cheveux que l'aération journalière, le brossage avec une brosse dure, matin et soir. Le lavage de la tête doit être fait tous les quinze jours environ, et s'opère à l'aide d'une décoction de feuilles de jaborandi, faite à froid. En cas de chute prématurée, ce procédé donne un excellent résultat. Le fer à friser est très nuisible à la chevelure; employer de préférence les bigoudis ou les papillotes.

Mais, les plus coquettes d'entre nos lectrices me diront qu'il ne suffit pas de parer aux inconvénients, qu'il faut encore embellir leur beauté. En conséquence, je dois avouer que je ne suis pas, de parti pris, l'ennemi déclaré des fards ou des cosmétiques, tant qu'ils ne sont pas nuisibles à la santé. Certes, je blâme les femmes qui, ayant un joli teint, tendent à le masquer en appliquant une couche épaisse de poudre de riz, mais j'admets très bien qu'on s'en serve de temps en temps, de façon qu'elle soit à la peau ce que le duvet est à la pêche. Celles qui sont trop pâles peuvent corriger ce défaut par l'application d'une substance rosée, en très petite quantité; si les lèvres sont décolorées, qu'une pommade leur donne la vie; si les sourcils sont clairsemés, qu'une ombre légère vienne y remédier, et le moyen le plus simple et le plus sain est d'employer à cet effet une allumette noircie à la flamme. Mais tout ceci doit être fait discrètement, avec une telle légèreté de touche qu'on ne puisse s'en apercevoir, sans quoi, au lieu de paraître jolie et jeune, on deviendrait tout simplement laide et ridicule.

Puissent ces quelques conseils d'ami dévoué aider nos lectrices à conserver longtemps leur charme et leur beauté.

Dr K.

LE VIN DES CARMES

TONIQUE
APERITIF
DIGESTIF

LE
ROI
DES
VINS



ABSOLUMENT INOFFENSIF SIROP D'ANIS GAUVIN



Est indispensable dans toutes les familles. Il est préparé d'après une formule scientifique approuvée.

Il est prescrit avec succès dans tous les cas de manque de sommeil, diarrhée, dysenterie, dentition difficile, rhumes, toux, coqueluche, etc.

Toutes les mères prévoyantes et soucieuses de la santé de leurs enfants, devraient en faire un usage constant.

Le Sirop d'Anis Gauvin est une admirable composition qui renferme tous les principes propres à rendre l'enfant

fort et vigoureux. Il procure un sommeil réparateur et il régularise ses fonctions digestives.

On peut répéter et augmenter les doses sans aucun danger. Avec un remède comme le SIROP D'ANIS GAUVIN, les mères de famille n'ont pas d'excuse de laisser le mal s'aggraver chez leurs enfants.

Ayez-en toujours une bouteille à votre portée. EN VENTE PARTOUT

Un Café Riche en Arôme



Vente en Gros: E.-D. MARCEAU,
281 - 285, rue St-Paul
MONTREAL

constitue un breuvage délicieux du moment qu'il possède également la force qui actionne les fonctions du cerveau, éclaircit les idées, supprime la fatigue et reconstitue le système surmené; ce sont là les qualités caractéristiques du "CAFÉ DE MADAME HUOT", la plus fine et la plus riche combinaison de cafés de choix que l'on puisse désirer au prix des cafés communs. A la ville, je livre par quantité de 2 livres à la fois, sur réception de 75 cts. Dans les provinces de Québec et d'Ontario, par quantités de 3 boîtes de 2 livres, sur réception de \$2.25, et je paie le fret.

Vous avez toutes les garanties de satisfaction parfaite, lorsque vous achetez

LE
Café de Madame Huot
Boîtes de 1 lb. à 49c. 2 lbs à 75c

EN VENTE A L'ALBUM UNIVERSEL: "LES ECHOS DU MONT-ROYAL", 30 CHANSONNETTES AVEC MUSIQUE ET 30 POESIES, PAR AUGUSTE CHARBONNIER. PRIX: 50 CTS, PAR LA POSTE, 55 CTS.

Nécrologie

Décès survenus à Montréal dans la semaine finissant le 24 décembre 1905.

Malouin, Louis, 61 ans.
Riel, Delphis, 63 ans.
Parent, Elzéar, 32 ans.
Charbonneau, Albert, 50 ans.
Ward, Peter, 60 ans.
Lambert, Vve Pierre, née Picard, 84 ans.
Lovett, Dme Patrick, née Caty, 42 ans.
Tremblay, Adélard, 39 ans.
Pepin, Jean, 18 ans.
Baxter, Patrick, 73 ans.
Lefavre, Dme J.-B., née Valois, 58 ans.
Dumont, Dme Louis, née Goulet, 27 ans.
Haugh, Thomas, 61 ans.
Gagné, Blanche, 16 ans.
Daigle, Lazare, 63 ans.
Gauthier, Dme Chs., née Decelles, 63 ans.
Doin, Eva, 18 ans.
Desrosiers, Pierre, 82 ans.
Meloché, John, 67 ans.
Tessier, Dme Céleste, née Desrochers, 67 ans.
Kelly, Henry, 19 ans.
Bastarache, Dme Calixte, née Héroux, 52 ans.
Provost, Charles, 69 ans.
Liperi, Pietro, 29 ans.
McClusky, John, 59 ans.
Bully, John, 23 ans.
Barrett, Dme Thomas, née Courage, 27 ans.
Lemaître-Auger, Edouard, 87 ans.
Hébert, Charles, 84 ans.
Portelance, Louis, 90 ans.
Fitzgerald, John, 42 ans.
Chauvin, Dme Napoléon, née Prévost, 26 ans.
Maggio, Camille, 67 ans.
Kelly, James, 56 ans.
Derouin, Adolphe, 54 ans.
Bériault, Joseph, 37 ans.
Brosseau, Toussaint-Célestin, 63 ans.
Richards, Will.-James, 69 ans.
Grothé, Adèle, 64 ans.
Quenneville, Vve Pierre, née Limoges, 82 ans.
Phillips, Daniel, 59 ans.
Sheehan, Patrick, 76 ans.
Chagnon, Dme Emery, née Sanscartier, 27 ans.
Hébert, Ovide, 47 ans.
Connely, Will.-James, 33 ans.
Delisle, Dme Jos., née Légaré, 36 ans.
Desrochers, Arthur, 34 ans.
Cormier, Mathilde, 21 ans.
Gilardeau, Dme Alph., née Viger, 25 ans.
Charland, Urgel, 70 ans.
Fortin, Dme Jos., née Arbie, 23 ans.
Michelin, Jean, 81 ans.
Bergeron, Alcibiade, 50 ans.
Alain, Théophile, 56 ans.
Delisle, Vve Aug., née Morin, 68 ans.
Michaud, Vve Magloire, née Drouin, 67 ans.

L'électricité industrielle au Canada

(Suite)

Placée du reste sous la direction d'un ingénieur pour lequel la métallurgie et l'électricité n'ont pas de secrets.

Nous souhaitons à la nouvelle compagnie le succès qu'elle mérite, car il ne suffit pas, pour la prospérité d'une nation, de s'adonner à l'agriculture. L'homme ne vit pas seulement de pain, il lui faut beaucoup d'autres choses encore, et toutes les fois qu'un industriel intelligent fondera au Canada une nouvelle industrie, il fera, par cela même, une oeuvre patriotique, car le Canada, avec son climat tempéré, les matières premières, les métaux en particulier qui abondent dans son sol, ses immenses pouvoirs d'eau, ses grands fleuves navigables, sa position topographique, placé entre les deux océans, le Canada est admirablement bien placé pour la lutte industrielle.

Les capitaux feront donc une oeuvre patriotique en même temps qu'une bonne affaire en s'intéressant à une industrie qui présente toutes les garanties d'un grand succès.

Les événements sont des juges qui font payer très cher leurs sentences; la justice de l'histoire est la plus coûteuse de toutes les justices. — Valbert.

English sopken

UN de nos confrères de la presse parisienne, M. Emile Gautier, raillait, il n'y a pas longtemps d'une façon fort spirituelle la manie excessive des Français à calquer les moeurs, les manières et le parler anglais, sous prétexte de bon ton (!!!) "L'anglomanie nous envahit! s'écriait-il; l'anglomanie nous gangrène!" Il est certain que jamais stupidité ne fut poussée plus loin. Quand nous disons stupidité, nous n'exagérons rien. Ne voit-on pas, en effet, des Parisiens, se piquant d'élégance, faire blanchir leur linge par delà le détroit!... Comment a pris naissance chez nous cette ridicule imitation de nos voisins? Oyez :

Des hippo (ou vélo)-dromes suburbains, elle s'est peu à peu sournoisement infiltrée, comme une tache de cambouis corrosif, dans nos habitudes et nos moeurs nationales, qu'elle dénature et qu'elle gâte. Du haut en bas de la société française, tout un chacun s'ingénie peu ou prou à copier MM. les "bookmakers", qui sont, de ce côté du détroit, les missionnaires de la contagion britannique. On a commencé par leur emprunter les étonnants "complets" quadrillés que vous savez, et les cravates sang de boeuf, et ces pardessus "mastic" — couleur de boue — avec lesquels le gentilhomme le mieux décapé, la plus fringante Parisienne ont l'air d'être dans un sac. Après, on leur a emprunté leurs boisons, qui sentent tantôt le foin, tantôt le vernis, leur ignoble "roastbeef" à l'eau de vaisselle, leur thé nébuleux, leurs ustensiles prétentieux et incommodes, leur désinvolture de palefreniers endimanchés, leurs jeux brutaux, leurs façons victorieuses d'écraser les pieds du pauvre monde, d'enfoncer leurs coudes dans les flancs de leurs voisins, de fumer dans le nez des femmes et de siffler en omnibus.

Mais c'est surtout sur la langue que sévit le plus odieusement l'anglomanie. Ce n'est plus le français de terroir qu'il est de bon ton de parler, c'est je ne sais quel baragouin exotique et hétérogène, où domine, non pas même l'argot, mais le "slang".

Je sais bien, parbleu! que les langues qui vivent et meurent comme les êtres organisés, et qui ont besoin, comme eux, pour rajeunir leur substance, de s'assimiler sans cesse des éléments extérieurs, ne peuvent se passer d'emprunts continuels faits aux langues voisines. Une langue est, comme une race, une oeuvre composite, successive, ininterrompue, où chaque remous de l'histoire dépose, sur le vieux fonds constitutionnel, un sédiment nouveau, une alluvion étrangère. Il s'opère de plus en plus profondément un travail d'internationalisation des intérêts, des idées, des moeurs et du verbe...

Soit! Mais il y a une limite. S'agit-il de désigner des objets inédits, éclos d'hier au delà des frontières, des créations exclusivement étrangères? J'admets qu'on importe le nom avec la chose. Je comprends et j'accepte que ce qui est de genèse et de fabrication anglaise passe chez nous avec son cachet originel et son uniforme national, suivant la formule d'outre-Manche. J'admets même que, parfois, le vocable anglais s'acclimate tel quel, si, comme tous les idiomes en présentent de nombreux exemples, son intraduisible saveur a quelque chose de supérieurement expressif et piquant, sans équivalent dans notre dictionnaire. C'est ainsi, somme toute, que les langues s'enrichissent, se précisent et se raffinent.

Mais à quoi bon emprunter au voisin quand on a chez soi de quoi faire face à ses affaires? A quoi bon demander à l'Angleterre, qui n'est au fond qu'une colonie normande, et dont la langue est faite des miettes de la nôtre, de quoi qualifier les choses vieilles et simples, pour lesquelles nous avons assez de formules qui valent autant, sinon mieux, que tous ces anglicismes encombrants et inopportuns?

"Lynch" ne me déplaît pas, ni "lawntennis", ni "humbug", ni même "mail-coach"... Ce sont là idées, choses, institu-

tions et nuances purement anglo-saxonnes. Mais le bel avantage, vraiment, d'appeler une réunion publique "meeting" (heureusement que, pour l'honneur du cru, les faubouriens prononcent "métingue"), "steamboat" un bateau à vapeur, "lunch", un morceau sur le pouce, "cottage", une maison de campagne, "speech" un discours, "sketch" un croquis, "gentleman" un homme "comme il faut", "square" un jardin public — le "quarré" de nos pères! Et "record", donc, ce mot stupide et vain que personne ne comprend et dont tout le monde abuse, et qui éplit, à les faire éclater, les cent trompettes de la Renommée.

— "Cassignard a "couvert" (couvert, Dieu du ciel!) le "record de l'heure", qui était détenu par les Anglais!"

O Bossuet, Pascal, Diderot, Voltaire, Lamennais, Proudhon, Michelet, vous tous, qui moulâtes en lettres imprimées le génie lumineux, alerte, limpide et sémillant de la race gauloise, où êtes-vous? Dans quel "plum-pudding" avez-vous jeté l'encre? Où prenez-vous "record" ailleurs que chez l'huissier — ou le "sollicitor"?

Est-ce donc plus clair, ce charabia, plus suggestif, plus éloquent, plus commode? Et la belle jambe que cela nous fait d'appeler "Show", comme le font couramment aujourd'hui tous les journaux spéciaux, la prochaine "Exposition" de vélocipédie! "Cette année, la France sera très bien représentée au "Show". ("La Bicycleette", 13 novembre 1905, p. 427). "Show"! "Chaud" (les marrons)!!

Pourquoi pas aussi "people" pour peuple, "breakfast" pour déjeuner, "book" pour livre, "home" pour domicile. Que dis-je! pourquoi? Mais nous y allons, nous y sommes, c'est plus qu'à moitié fait! Pourquoi pas Rivoli—"Street" et Montmartre—"Road"? Pourquoi pas Luxembourg—"Palace", Monceau—"Park" et Concorde—"Bridge"?

Si encore les expressions ainsi importées se fondaient dans notre idiome, sous la pression déformante du nouveau milieu, si elles en prenaient le cachet distinctif, si elles gagnaient leurs lettres de naturalisation, si elles se francisaient, en un mot... Mais, pas du tout! A part quelques vocables, émigrés de vieille date, digérés à la longue, comme "budget", "rédingote", "bifteek", "sport", etc., les mots anglais sont campés dans notre langue, adoptés, mais non pas à la mode anglaise, en intrus, en usurpateurs intolérants et imperméables, comme en pays conquis. Ce sont hôtes de passage, à qui tout est dû, qui n'ont aucune concession à faire, et dont partout — c'est le cas de le dire — "at home", chez eux.

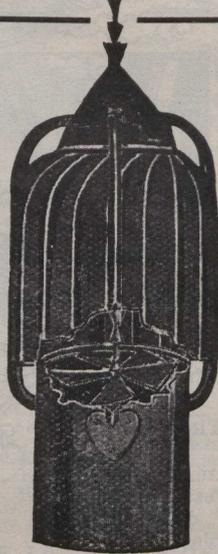
Des gens qui par atavisme, paresse, vanité ou dédain, mettent une sorte de coquetterie à ignorer les langues étrangères, se torturent le larynx à truffer à tort et à travers leurs phrases à peine françaises des machines comme "cleub", "teurfe", "rèl", "stipletchèse", "faive o'clock ti"... Pour un peu, ils diraient "rivolveur". Le triomphe des gloussements et des sibillances, la descente des nez dans les bouches! A ouïr ces barbarismes, mon sang mêlé de celte et de latin ne fait qu'un tour!

Il n'y a que demi-mal encore quand on ne gâte pas ainsi le lucide et artistique esprit de notre langue au prix, par-dessus le marché, d'un contre-sens ridicule, quand on n'appelle pas "coffer-dam" la substance destinée à remplir les "coffers" du "dam", quand on ne dit pas "monter dans le tramway", pour monter dans le "tram" — dans le "véhicule", — qui court sur la "voie" ferrée: "way", "railway"!

...Tout autre est le procédé anglais. Ce peuple pillard devait, cela va de soi, dévaliser les langues de ses voisins comme le reste. Il n'est point peut-être d'idiome qui ait fait et continue à faire autant de larges emprunts aux idiomes étrangers, et, en particulier, au nôtre.

Feuilletez un dictionnaire anglais: à chaque page vous verrez d'un coup d'oeil que

Ventilateur Aeolien



CE VENTILATEUR a établi sa supériorité sur tous ceux qui ont été soumis au public. Il a établi, par des essais qui en ont été faits, son adaptabilité à la ventilation des grandes bâtisses, de cabinets, des voûtes d'églises, des écoles, des manufactures, des étales, etc. Il est pourvu intérieurement d'une vis à ailes, au moyen de laquelle un courant d'air continu est établi.

Le caractère distinctif de ce ventilateur est que le pouvoir moteur n'est pas seulement produit par le plus léger courant d'air, mais encore par la différence de température à l'intérieur et à l'extérieur de la bâtisse.

Tout ventilateur est garanti donner entière satisfaction.

Catalogue illustré envoyé gratis sur demande.

T. LESSARD
Ci-devant de Lessard & Harris
SEUL MANUFACTURIER

Plombier et Poseur d'Appareils de Chauffage
191 rue Craig Est, Montréal
En face du Champ-de-Mars

les trois quarts des mots sont d'origine française. Mais combien transfigurés, combien méconnaissables! Loin de franciser la sauce anglaise, ils y perdent immédiatement et complètement, au contraire, leur caractère spécifique, pour prendre l'estampille, la forme, le penser britanniques; ils s'y absorbent et s'y dissolvent.

Ainsi s'opère, dans l'éternelle bataille pour l'existence, le triomphe des dialectes et des idiomes, qui relèvent, comme les espèces vivantes, du transformisme darwinien. Les plus forts "mangent" et digèrent les plus faibles. C'est la loi.

Défions-nous!... "Beware of pickpockets!" C'est par l'oreille qu'on gagne le plus sûrement les coeurs et les cerveaux. C'est par les tournures de langage qu'on commence: c'est par les tournures d'esprit, les idées, les moeurs et les institutions qu'on finit. J'ai peur que le "meeting", le "club" et le "rally-paper" (pourquoi pas "ramasse-papier"?) ne nous amènent le "spleen", le "cant", le "snobism", et la liberté (?) comme en Angleterre...

Laisserons-nous, sans réagir, s'accomplir jusqu'au bout cette revanche de Hasting?

Je ne proposerai pas, sans doute, de fonder exprès une ligue philologique des patriotes. Mais, enfin, les inconvénients, les dangers et les abus signalés sont flagrants, indéniables. Il y a évidemment quelque chose à faire pour "désangliciser" la France. Quel est l'apôtre qui se chargera d'attacher le grelot et de sonner le tocsin?

Et chez nos Canadiens-français, donc!

EN ROUTE POUR LE MEXIQUE!

Nombre de personnes, et parmi elles plusieurs membres du clergé, ont l'intention de prendre part à l'excursion qui se fera de Montréal à Mexico, sur le chemin de fer du Grand-Tronc, le 29 janvier prochain. Les nombreuses particularités que présentera ce voyage, et qu'on ne trouvera pas dans une autre occasion, et la connaissance que l'on peut acquérir de tous les points du pays dont la civilisation est la plus ancienne du Nouveau-Monde, semblent attirer l'attention de tous ceux qui aiment le beau.

On pourra s'adresser à J. Quinlan, agent des passagers, gare Bonaventure, pour se procurer des pamphlets illustrés et autres détails.



1. — Si tu veux, Face-pâle, nous allons échanger nos montures?



2. — Je veux bien, Tête-de-cuivre, ainsi tu goûteras au sport moderne.



3. — On ne m'y reprendra plus!
— Ni moi non plus, foi du roi des Sava-
vanes!...

UN ECHANGE FUNESTE

Ayez l'Œil attaché

... SUR LE ...

**PIANO
RIVET**



C'est un instrument qui a fait sa marque, c'est le piano des artistes, des amateurs et de tous ceux qui savent apprécier un bon instrument.

31,400 DE NOS PIANOS

et plus sont aujourd'hui en usage aux Etats-Unis et au Canada; dans les couvents et chez les professeurs de musique, ceci est certifié.

Comment se procurer le PIANO RIVET

Rien de plus facile; à tout acheteur sérieux, nous enverrons notre PIANO directement de New-York aux clients des Etats-Unis, et de Montréal aux clients du Canada. Nous le vendons sur ses propres mérites.

Il suffit de nous écrire

et nous vous enverrons, avec le prix, la description détaillée du Piano Rivet, ainsi que les certificats qui nous ont été donnés par les religieuses qui font usage du Piano Rivet, et par les artistes les plus connus, qui proclament ses mérites. Nous expédierons le PIANO à nos frais, et il nous sera retourné, toujours à nos frais, s'il n'est pas tel que représenté.

Rivet, Delfosse & Cie

5, Cote St-Lambert, Montréal.

Telephone Main 4097.

P.S.—Le Piano Rivet est incomparable pour tenir son accord.



J. O. Lambert M.D.

**Notre
Race
s'affirme**

La génération qui passe laissera un sillon très marqué dans le cours de ce siècle d'expansion et de progrès.

C'est surtout dans les sphères scientifiques que l'esprit de nos contemporains prouve sa supériorité. Mais tout particulièrement dans le monde médical, il s'est fait des découvertes extraordinaires.

Encore là le nom canadien-français occupe le tout premier rang.

Pour aujourd'hui, contentons-nous de mentionner la merveilleuse préparation qui s'intitule modestement "Sirop du Dr J. O. Lambert".

Le Dr J. O. Lambert n'est pas un mythe.

On n'aurait qu'à référer à l'annuaire de l'Université Laval, pour 1884. Cette année-là, notre Université lui accordait, avec la plus grande distinction, son diplôme de docteur en médecine.

Le Dr J. O. Lambert, au cours de sa pratique, a fait des cures extraordinaires.

Le "Sirop du Dr J. O. Lambert" est encore au-dessus de l'universelle réputation qui en fait le remède par excellence pour guérir instantanément le Rhume, la Toux, et même enrayer la Consommation dans ses premières périodes.

C'est, en effet, la prescription favorite de ce savant et distingué praticien, dont le nom et les mérites personnels constituent la meilleure garantie en faveur de ce Sirop, que l'on trouve à tous les foyers.

Douteriez-vous de l'efficacité du "Sirop du Dr J. O. Lambert", qu'il vous serait très facile d'en faire l'essai.

Il se vend partout à 35 cents, mais exigez que le portrait et la signature authentiques du Dr J. O. Lambert soient sur chaque bouteille.

LE VIN BIQUINA

**Rend aux Personnes
Pâles Faibles et épuisées
la Force, la Santé, et la Vigueur**

Le Vin Biquina est une Assurance de Force et de Santé pour les Jeunes et les Vieux. — Voici le temps des fêtes, le temps du repos et de la réjouissance. Pour que cette réjouissance soit complète, il vous faut la force et la santé. Si vous vous sentez faible, fatigué et épuisé, vous pouvez devenir fort, énergique et plein de santé en employant le fameux reconstituant universellement connu sous le nom de VIN BIQUINA. Il est recommandé par la profession médicale et employé dans les hôpitaux contre l'Anémie, la Chlorose, la Débilité, la Dyspepsie, la Neurasthénie, et dans la convalescence. Essayez-le, il est agréable à prendre, et dès les premiers verres, vous vous apercevrez d'une grande amélioration dans votre condition. En vente chez tous les pharmaciens, épiciers, hôtels et restaurants de première classe.



CETTE VALISE a été manufacturée par la maison H. LAMONTAGNE & CIE, Limitée, Bloc Balmoral, Montréal: C'est dire qu'il n'y a rien de supérieur en ce genre au Canada.

H. Lamontagne & Cie Limitée
RUE NOTRE DAME

FABRICANTS DE

**Valises, Porte-Manteaux, Malles,
Sacs de voyage, Harnais, Colliers,
Selles, Couvertes à chevaux, etc.**

BLOC BALMORAL, 1902, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

Assez Haut pour faire danser

TOUT LE MONDE AIME LA DANSE RYTHMEE PAR LA MUSIQUE FOURNIE
PAR UN

Gram-o-Phone Berliner OU Machine Parlante Victor.

Personne ne se plaint que la musique qu'ils jouent est languissante ou mal rythmée, car tous nos morceaux de musique dansante sont exécutés par les meilleurs corps de musique du monde entier, tels que l'orchestre de Sousa, celui de Pryor, celui de la Garde Républicaine de France, The Standard Dance Orchestra, tous orchestres de premier ordre, et par d'autres, et ils sont d'un rythme parfait. Nos instruments sont aussi de construction parfaite, et leurs auditions sont exemptes de tous ces "nasillements" et de cette dureté que l'on trouve dans tant d'autres machines parlantes. Lorsque vous entendez jouer nos instruments, vous êtes facilement portés à croire que le corps de musique est dans une chambre voisine, et qu'il joue pour vous, si pur est le son, si parfaite est l'exécution. Il nous en a coûté une fortune pour obtenir cette perfection, quant aux registres et aux instruments, et vous pouvez en bénéficier pour une bagatelle.

En outre des registres de musique dansante, nous avons des registres de musique vocale, obtenus avec le concours d'artistes, tels que:

Plançon, Calvé, Caruso, Sembrich Campanari, De Lussan, Galski

et autres parmi les plus grands artistes du monde. Nous possédons aussi des registres de solos instrumentaux de presque tous les genres, tandis que notre collection de

Registres de Chansons Françaises

est supérieure à celle de toute autre compagnie de machines parlantes au monde. En tout, notre répertoire contient plus de 3,000 auditions différentes. Le catalogue en sera expédié à n'importe quelle adresse sur demande faite avec la mention de ce journal.

Registres de 10 pcs, valant autrefois \$1.00, sont offerts **Maintenant à 65c**

Registres de 7 pcs, valant autrefois 50c, sont offerts **Maintenant à 35c**

Gram-o-phones Berliner, \$10 à \$65. Machines Parlantes Victor, \$19 à \$110.

Ces instruments seront vendus à des conditions faciles si on le désire. Visitez nos nouveaux salons, au 2ème étage de l'édifice portant le No 2315 rue Ste Catherine, et écoutez chanter votre chanteur favori et jouer le musicien que vous préférez, aux recitals que nous donnons tous les jours, de 2 à 5 p. m. et de 8 à 10 p. m. L'admission est gratuite.

THE BERLINER GRAM-O-PHONE CO'Y of CANADA

2315, RUE STE-CATHERINE, MONTRÉAL

Ces instruments sont aussi en vente au No 1856 rue Ste-Catherine.

